This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

OXFORD UNIVERSITY

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

V2. 1757 (2)

Digitized by Google

Google

Digitized by Google

LE
PORTE-FEUILLE
TROUVÉ,
DE M. DE V***

TOME SECOND.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE
PORTE-FEUILLE
TROUVÉ,
OU
TABLETTES
D'UN CURIEUX.

TOME SECOND.

A GENEVE,
Chez les LIBRAIRES associés.

M. DCC. LVII.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
24 APR 1984
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

LE PORTE-FEUILLE TROUVÉ:

PIÉCES FUGITIVES, EN VERS, ET EN PROSE.

LETTRES DE MONSIEUR DE V***,

Écrites en 1719. qui contiennent la Critique de l'Œdipe de Sophocle, de celui de Corneille, & du ſien.

LETTRE PREMIERE.

JE vous envoye, Monſieur, ma Tragédie d'Œdipe, que vous avez vû naître. Vous ſçavez que j'ai commencé cette Piéce à dix-neuf ans. Si quelque choſe pouvoit

Digitized by Google

faire pardonner la médiocrité d'un ouvrage, ma jeuneſſe me ſerviroit d'excuſe. Du moins malgré les défauts dont cette Tragédie eſt pleine, & que je ſuis le premier à reconnoître, j'oſe me flatter que vous verrez quelque différence entre cet ouvrage & ceux que l'ignorance & la malignité m'ont imputés. Je ſens combien il eſt dangereux de parler de ſoi : mais mes malheurs ayant été publics, il faut que ma juſtification le ſoit auſſi. La réputation d'honnête homme m'eſt plus chere que celle d'Auteur : ainſi je crois que perſonne ne trouvera mauvais qu'en donnant au Public un ouvrage pour lequel il a eu tant d'indulgence, j'eſſaie de mériter entierement ſon eſtime, en détruiſant l'impoſture qui pourroit me l'ôter.

Je ſçais que tous ceux avec qui j'ai vécu ſont perſuadés de mon innocence : mais auſſi bien des gens qui ne connoiſſent ni la poëſie, ni moi, m'imputent encore les ouvrages les plus indignes d'un honnête homme & d'un Poëte.

Il y a peu d'Ecrivains célebres qui n'ayent eſſuyé de pareilles diſgraces ; preſque tous les Poëtes qui ont réuſſi ont été calomniés, & il eſt bien triſte pour moi de ne leur reſſembler que par mes malheurs.

Digitized by Google

Vous n'ignorez pas que la Cour & la Ville ont de tout tems été remplies de critiques obſcenes, qui à la faveur des nuages qui les couvrent, lancent, ſans être apperçus, les traits les plus envenimés contre les femmes & contre les Puiſſances, & qui n'ont que la ſatisfaction de bleſſer adroitement, ſans goûter le plaiſir dangereux de ſe faire connoître. Leurs Epigrammes & leurs Vaudevilles ſont toûjours des enfans ſuppoſés dont on ne connoît point les vrais parens : ils cherchent à charger de ces indignités quelqu'un qui ſoit aſſez connu pour que le monde puiſſe l'en ſoupçonner, & qui ſoit aſſez peu protégé pour ne pouvoir ſe défendre. Telle étoit la ſituation où je me ſuis trouvé en entrant dans le monde. Je n'avois pas plus de dix-huit ans. L'imprudence attachée d'ordinaire à la jeuneſſe, pouvoit aiſément autoriſer les ſoupçons que l'on faiſoit naître ſur moi. J'étois d'ailleurs ſans appui, & je n'avois jamais ſongé à me faire des protecteurs, parce que je ne croyois pas que je duſſe jamais avoir des ennemis.

Il parut à la mort de Louis XIV. une petite Piéce imitée des *j'ai vû* de l'Abbé *Regnier*. C'étoit un ouvrage où l'Auteur

Digitized by Google

paſſoit en revûe tout ce qu'il avoit vû dans ſa vie. Cette Piéce eſt auſſi négligée aujourd'hui qu'elle étoit alors recherchée. C'eſt le ſort de tous les ouvrages qui n'ont d'autre mérite que celui de la ſatyre. Cette Piéce n'en avoit point d'autre ; elle n'étoit remarquable que par les injures groſſieres qui y étoient indignement répandues, & c'eſt ce qui lui donna un cours prodigieux : on oublia la baſſeſſe du ſtyle en faveur de la malignité de l'ouvrage. Elle finiſſoit ainſi : *J'ai vû ces maux, & je n'ai pas vingt ans.*

Comme je n'avois pas vingt ans alors, pluſieurs perſonnes crurent que j'avois mis par-là mon cachet à cet indigne ouvrage ; on ne me fit pas l'honneur de croire que je puſſe avoir aſſez de prudence pour me déguiſer. L'Auteur de cette miſérable Satyre ne contribua pas peu à la faire courir ſous mon nom, afin de mieux cacher le ſien. Quelques-uns m'imputerent cette Piéce par malignité, pour me décrier & pour me perdre. Quelques autres qui l'admiroient bonnement, me l'attribuerent pour m'en faire honneur. Ainſi un ouvrage que je n'avois point fait, & même que je n'avois point encore vû alors, m'attira de tous côtés des malédictions & des louanges.

Digitized by Google

Je me souviens que passant alors par une petite Ville de Province, les beaux esprits du lieu me prierent de leur réciter cette Piéce, qu'ils disoient être un chef-d'œuvre. J'eus beau leur répondre que je n'en étois point l'Auteur, & que la Piéce étoit misérable, ils ne m'en crurent point sur ma parole ; ils admirerent ma retenue, & j'acquis ainsi auprès d'eux, sans y penser, la reputation d'un grand Poëte & d'un homme fort modeste.

Cependant ceux qui m'avoient attribué ce malheureux ouvrage, continuoient à me rendre responsable de toutes les sottises qui se débitoient dans Paris, & que moi-même je dédaignois de lire: quand un homme a eu le malheur d'être calomnié une fois, il est sûr de l'être toûjours, jusqu'à ce que son innocence éclate, ou que la mode de le persécuter soit passée ; car tout est mode en ce pays-là, & on se lasse de tout à la fin, même de faire du mal.

Heureusement ma justification est venue, quoique un peu tard ; celui qui m'avoit calomnié, & qui m'avoit causé ma disgrace, m'a signé lui-même, les larmes aux yeux, le désaveu de sa calomnie, en présence de deux personnes de considération qui ont signé après lui. Monsieur le

Digitized by Google

Marquis de la V*** a eu la bonté de faire voir ce certificat à Monseigneur le Régent.

Ainsi il ne manquoit à ma justification que de la faire connoître au Public. Je le fais aujourd'hui, parce que je n'ai pas eu occasion de le faire plutôt ; & je le fais avec d'autant plus de confiance, qu'il n'y a personne en France qui puisse avancer que je sois l'Auteur d'aucune des choses dont j'ai été accusé, ni que j'en aye débité aucune, ni même que j'en aye jamais parlé, que pour marquer le mépris souverain que je fais de ces indignités.

Je m'attends bien que plusieurs personnes, accoûtumées à juger de tout sur le rapport d'autrui, seront étonnées de me trouver si innocent, après m'avoir cru si criminel sans me connoître. Je souhaite que mon exemple puisse leur apprendre à ne plus précipiter leurs jugemens sur les apparences les plus frivoles, & à ne plus condamner ce qu'ils ne connoissent pas. On rougiroit bientôt de ses décisions, si on vouloit réfléchir sur les raisons par lesquelles on se détermine. Il s'est trouvé des gens qui ont cru sérieusement que l'Auteur de la Tragédie d'*Astrée* étoit un méchant homme, parce qu'il avoit rempli la coupe d'*As-*

Digitized by Google

trée du sang du fils de *Thyeste*; & aujourd'hui il y a des consciences timorées qui prétendent que je n'ai point de Religion, parce que *Jocaste* se défie des Oracles d'*Apollon*. Voilà comme on décide presque toûjours dans le monde; & ceux qui sont acoûtumés à juger de la sorte, ne se corrigeront pas par la lecture de cette Lettre, peut-être même ne la liront-ils point.

Je ne prétends donc point ici faire taire la calomnie, elle est trop inséparable des succès: mais du moins il m'est permis de souhaiter que ceux qui ne sont en place que pour rendre justice, ne fassent point des malheureux sur le rapport vague & incertain du premier calomniateur. Faudra-t-il donc qu'on regarde désormais comme un malheur, d'être connu par les talens de l'esprit, & qu'un homme soit persécuté dans sa patrie, uniquement parce qu'il court une carriere dans laquelle il peut faire honneur à sa patrie même?

Ne croyez pas, Monsieur, que je compte parmi les preuves de mon innocence le présent dont Monseigneur le Régent a daigné m'honorer: cette bonté pourroit n'être qu'une marque de sa clémence, il est au nombre des Princes qui par des bienfaits sçavent lier à leur devoir ceux même

Digitized by Google

qui s'en ſont écartés. Une preuve plus ſûre de mon innocence, c'eſt qu'il a daigné dire que je n'étois point coupable, & qu'il a reconnu la calomnie, lorſque le tems a permis qu'il pût la découvrir.

Je ne regarde point non plus cette grace que Monſeigneur le Duc d'Orléans m'a faite comme une récompenſe de mon travail, qui ne méritoit tout au plus que ſon indulgence. Il a moins voulu me récompenſer que m'engager à mériter ſa protection : l'envie de lui plaire me tiendra lieu déſormais de génie.

Sans parler de moi, c'eſt un grand bonheur pour les Lettres, que nous vivions ſous un Prince qui aime les beaux Arts autant qu'il hait la flatterie, & dont on peut obtenir la protection plutôt par de bons ouvrages que par des louanges, pour leſquelles il a un dégoût peu ordinaire dans ceux qui par leur naiſſance & par leur rang ſont deſtinés à être loués toute leur vie.

Digitized by Google

LETTRE II.

M.

Avant que de vous faire lire ma Tragédie, souffrez que je vous prévienne sur le succès qu'elle a eu, non pas pour m'en applaudir, mais pour vous assurer combien je m'en défie.

Je sçais que les premiers applaudissemens du Public, ne sont pas toûjours de sûrs garans de la bonté d'un ouvrage. Souvent un Auteur doit le succès de sa Piéce ou à l'art des Acteurs qui la jouent, ou à la décision de quelques amis accrédités dans le monde, qui entraînent pour un tems les suffrages de la multitude; & le Public est étonné quelques mois après, de s'ennuïer à la lecture du même ouvrage qui lui arrachoit des larmes dans la représentation. Je me garderai donc bien de me prévaloir d'un succès peut-être passager, & dont les Comédiens ont plus à s'applaudir que moi-même.

On ne voit que trop d'Auteurs dramatiques qui impriment à la tête de leurs

Digitized by Google

ouvrages des Préfaces pleines de vanité, *qui comptent les Princes & les Princesses qui sont venus pleurer aux représentations ; qui ne donnent d'autres réponses à leurs Censeurs que l'approbation du Public* ; & qui enfin après s'être placés à côté de *Corneille* & de *Racine*, se retrouvent confondus dans la foule des mauvais Auteurs, dont ils sont les seuls qui s'excepten[illegible].

J'éviterai du moins ce ridicule : je vous parlerai de ma Pièce plus pour avouer mes défauts que pour les excuser : mais aussi je traiterai *Sophocle* & *Corneille* avec autant de liberté que je me traiterai avec justice.

J'examinerai les trois Œdipes avec une égale exactitude. Le respect que j'ai pour l'antiquité de *Sophocle* & pour le mérite de *Corneille*, ne m'aveugleront pas sur leurs défauts ; l'amour propre ne m'empêchera pas non plus de trouver les miens. Au reste, ne regardez point ces Dissertations comme les décisions d'un Critique orgueilleux, mais comme les doutes d'un jeune homme qui cherche à s'éclairer. La décision ne convient ni à mon âge, ni à mon peu de génie ; & si la chaleur de la composition m'arrache quelques termes peu mesurés, je les désavoue d'avance, & je déclare que je ne prétends parler affirmativement que sur mes fautes.

Digitized by Google

LETTRE III.

Contenant la Critique de l'Œdipe de Sophocle.

M.

Mon peu d'érudition ne me permet pas d'examiner *si la Tragédie de * Sophocle fait son imitation par le discours, le nombre & l'harmonie; ce qu'*Aristote *appelle expressément un discours agréablement assaisonné.* Je ne discuterai pas non plus *si c'est une Piéce du premier genre simple & implexe; simple parce qu'elle n'a qu'une simple catastrophe; & implexe, parce qu'elle a la reconnoissance avec la périperie.*

Je vous rendrai seulement compte avec simplicité des endroits qui m'ont révolté, & sur lesquels j'ai besoin des lumieres de ceux qui connoissant mieux que moi les anciens, peuvent mieux excuser tous leurs défauts.

La Scene ouvre dans *Sophocle* par un

* M. *Dacier*. Préface sur l'Œdipe de *Sophocle*.

Digitized by Google

chœur de Thébains prosternés au pied des Autels, & qui par leurs larmes & par leurs cris demandent aux Dieux la fin de leurs calamités. *Œdipe* leur libérateur & leur Roi paroît au milieu d'eux.

Je suis Œdipe, leur dit-il, *si vanté par tout le monde*. Il y a quelque apparence que les Thébains n'ignoroient pas qu'il s'appelloit *Œdipe*.

A l'égard de cette grande réputation dont il se vante, M. *Dacier* dit que c'est une adresse de *Sophocle*, qui veut fonder par-là le caractere d'*Œdipe* qui est orgueilleux.

Mes enfans, dit Œdipe, *quel est le sujet qui vous amene ici ?* Le grand Prêtre lui répond : *Vous voyez devant vous des jeunes gens & des vieillards. Moi qui vous parle, je suis le Grand-Prêtre de Jupiter. Votre Ville est comme un Vaisseau battu de la tempête, elle est prête d'être abysmée, & n'a pas la force de surmonter les flots qui fondent sur elle.* De-là le Grand-Prêtre prend occasion de faire une description de la peste, dont *Œdipe* étoit aussi bien informé que du nom & de la qualité du Grand-Prêtre de Jupiter.

Tout cela n'est gueres une preuve de cette perfection, où on prétendoit, il y a

Digitized by Google

quelques années, que *Sophocle* avoit poussé la Tragédie ; & il ne paroît pas qu'on ait si grand tort dans ce siécle de refuser son admiration à un Poëte, qui n'employe d'autre artifice pour faire connoître ses personnages que de faire dire à l'un : *Je m'appelle Œdipe si vanté par tout le monde* ; & à l'autre : *Je suis le Grand-Prêtre de Jupiter.* Cette grossiereté n'est plus regardée aujourd'hui comme une noble simplicité.

La description de la peste est interrompue par l'arrivée de *Créon*, frere de *Jocaste*, que le Roi avoit envoyé consulter l'Oracle, & qui commence par dire à *Œdipe* :

Seigneur, nous avons eu autrefois un Roi qui s'appelloit Laius.

ŒDIPE.

Je le sçais, quoique je ne l'aie jamais vû.

CRÉON.

Il a été assassiné, & Apollon veut que nous punissions ses meurtriers.

ŒDIPE.

Fut-ce dans sa maison ou à la campagne que Laius fut tué ?

Il est déja contre la vraisemblance, qu'*Œdipe*, qui regne depuis si long-tems,

Digitized by Google

ignore comment ſon prédeceſſeur eſt mort : mais qu'il ne ſçache pas même ſi c'eſt aux champs ou à la Ville que ce meurtre a été commis, & qu'il ne donne pas la moindre raiſon, ni la moindre excuſe de ſon ignorance ; j'avoue que je ne connois point de terme pour exprimer une pareille abſurdité.

C'eſt une faute du ſujet, dit-on, & non de l'Auteur, comme ſi ce n'étoit pas à l'Auteur à corriger ſon ſujet, lorſqu'il eſt défectueux. Je ſçais qu'on peut me reprocher à peu près la même faute : mais auſſi je ne me ferai pas plus de grace qu'à *Sophocle*, & j'eſpere que la ſincerité avec laquelle j'avouerai mes défauts, juſtifiera la hardieſſe que je prends de relever ceux d'un ancien.

Ce qui ſuit me paroît également éloigné du ſens commun. *Œdipe* demanda s'il ne revint perſonne de la ſuite de *Laïus* à qui on puiſſe en demander des nouvelles. On lui répond, qu'*un de ceux qui accompagnoient ce malheureux Roi s'étant ſauvé, vint dire dans Thebes que Laïus avoit été aſſaſſiné par des voleurs, qui n'étoient pas en petit, mais en grand nombre.*

Comment ſe peut-il faire qu'un témoin

Digitized by Google

de la mort de Laïus dise que son maître a été accablé sous le nombre, lorsqu'il est pourtant vrai que c'est un homme seul qui a tué Laïus & toute sa suite ?

Pour comble de contradiction, Œdipe dit au second Acte, qu'il a ouï dire que Laïus avoit été tué par des voyageurs, mais qu'il n'y a personne qui dise l'avoir vû, & Jocaste au troisiéme Acte en parlant de la mort de ce Roi, s'explique ainsi à Œdipe :

Soyez bien persuadé, Seigneur, que celui qui accompagnoit Laïus a rapporté que son maître avoit été assassiné par des voleurs ; il ne sçauroit changer présentement ; ni parler d'une autre maniere ; toute la Ville l'a entendu comme moi.

Les Thébains auroient été bien plus à plaindre, si l'énigme du Sphinx n'avoit pas été plus aisée à deviner que tout ce galimathias.

Mais ce qui est encore plus étonnant, ou plutôt ce qui ne l'est point, après de telles fautes contre la vraisemblance, c'est qu'Œdipe, lorsqu'il apprend que Phorbas vit encore, ne songe pas seulement à le faire chercher ; il s'amuse à faire des imprécations & à consulter les Oracles, sans

Digitized by Google

donner ordre qu'on amene devant lui le seul homme qui pouvoit lui donner des lumieres. Le chœur lui-même, qui est si interessé à voir finir les malheurs de Thebes, & qui donne toûjours des conseils à Œdipe, ne lui donne pas celui d'interroger ce témoin de la mort du feu Roi; il le prie seulement, d'envoyer chercher Tirésie.

Enfin Phorbas arrive au quatriéme Acte. Ceux qui ne connoissent point Sophocle s'imaginent sans doute qu'Œdipe, impatient de connoître le meurtrier de Laïus, & de rendre la vie aux Thébains, va l'interroger avec empressement sur la mort du feu Roi. Rien de tout cela. Sophocle oublie que la vengeance de la mort de Laïus est le sujet de sa Piéce. On ne dit pas un mot à Phorbas de cette aventure; & la Tragédie finit sans que Phorbas ait seulement ouvert la bouche sur la mort du Roi son maître. Mais continuons à examiner de suite l'ouvrage de Sophocle.

Lorsque Créon a appris à Œdipe que Laïus a été assassiné par des voleurs, qui n'étoient pas en petit, mais en grand nombre, Œdipe répond au sens de plusieurs Interpretes : *Comment des voleurs*

Digitized by Google

auroient-ils pû entreprendre cet attentat, puisque Laïus n'avoit point d'argent sur lui? La plûpart des autres Scholiastes entendent autrement ce passage, & font dire à Œdipe : *Comment des voleurs auroient-ils pû entreprendre cet attentat, si on ne leur avoit donné de l'argent?* Mais ce sens-là n'est gueres plus raisonnable que l'autre. On sçait que des voleurs n'ont pas besoin qu'on leur promette de l'argent pour les engager à faire un mauvais coup.

Et puisqu'il dépend souvent des Scholiastes de faire dire tout ce qu'ils veulent à leurs Auteurs, que leur coûteroit-il de leur donner un peu de bon sens?

Œdipe, au commencement de son second Acte, au lieu de mander Phorbas, fait venir devant lui Tirésie. Le Roi & le Devin commencent par se mettre en colere l'un contre l'autre : Tirésie finit par lui dire :

C'est vous qui êtes le meurtrier de Laïus; vous vous croyez fils de Polybe, Roi de Corinthe : vous ne l'êtes point, vous êtes Thébain. La malédiction de votre pere & de votre mere vous ont autrefois éloigné de cette terre; vous y êtes revenu, vous avez tué votre pere, vous avez épousé votre mere, vous êtes l'auteur d'un

Digitized by Google

inceſte & d'un parricide ; & ſi vous trouvez que je mente, dites que je ne ſuis pas Prophete.

Tout cela ne reſſemble gueres à l'ambiguité ordinaire des Oracles. Il étoit difficile de s'expliquer moins obſcurément : & ſi vous joignez aux paroles de Tirésie le reproche qu'un yvrogne a fait autrefois à Œdipe, qu'il n'étoit pas fils de Polybe, & l'Oracle d'Apollon qui lui prédit qu'il tueroit ſon pere & qu'il épouſeroit ſa mere, vous trouverez que la Piéce eſt entierement finie au commencement de ce ſecond Acte.

Nouvelle preuve que Sophocle n'avoit pas perfectionné ſon art, puiſqu'il ne ſçavoit pas même préparer les évenemens, ni cacher ſous le voile le plus mince la catastrophe de ſes Piéces.

Allons plus loin. Œdipe traite *Tirésie de fou & de vieux enchanteur.* Cependant à moins que l'eſprit ne lui ait tourné, il doit le regarder comme un véritable Prophete. Eh ! de quel étonnement & de quelle horreur ne doit-il point être frappé, en apprenant de la bouche de Tirésie tout ce qu'Apollon lui a prédit autrefois ? Quel retour ne doit-il point faire ſur lui-même, en découvrant ce rapport fatal qui ſe

Digitized by Google

trouve entre les reproches qu'on lui a faits à Corinthe, qu'il étoit un fils supposé, & les Oracles de Thebes qui lui disent qu'il est Thébain; entre Apollon qui lui a prédit qu'il épouseroit sa mere & qu'il tueroit son pere, & Tirésie qui lui apprend que ses destins affreux sont remplis? Cependant comme s'il avoit perdu la mémoire de ces évenemens épouvantables, il ne lui vient d'autre idée que de soupçonner Créon, *son fidele & ancien ami*, (comme il l'appelle) d'avoir tué Laïus, & cela, sans aucune raison, sans aucun fondement, sans que le moindre jour puisse autoriser ses soupçons, & (puisqu'il faut appeller les choses par leur nom) avec une extravagance dont il n'y a gueres d'exemples parmi les modernes, ni même parmi les anciens.

Quoi, tu oses paroître devant moi, dit-il à Créon? *Tu as l'audace d'entrer dans ce Palais, toi qui es assurément le meurtrier de Laïus, & qui as manifestement conspiré contre moi pour me ravir ma Couronne?*

Voyons, dis-moi, au nom des Dieux, as-tu remarqué en moi de la lâcheté ou de la folie, pour que tu ayes entrepris un si hardi dessein? N'est-ce pas la plus folle de toutes les entreprises, que d'aspirer à la Royauté sans troupes & sans amis, comme si sans ce secours il étoit aisé de monter au Thrône.

Digitized by Google

CRÉON lui répond :

Vous changerez de sentiment, si vous me donnez le tems de parler. Pensez-vous qu'il y ait un homme au monde qui préférât d'être Roi avec toutes les frayeurs & toutes les craintes qui accompagnent la Royauté, à vivre dans le sein du repos avec toute la sûreté de l'état d'un particulier, qui sous un autre nom posséderoit la même puissance?

Un Prince qui seroit accusé d'avoir conspiré contre son Roi, & qui n'auroit d'autre preuve de son innocence que le verbiage de Créon, auroit besoin de la clémence de son maître.

Après tous ces grands discours étrangers au sujet, Créon demande à Œdipe :

* *Voulez-vous me chasser du Royaume?*

ŒDIPE.

Ce n'est pas ton exil que je veux, je te condamne à la mort.

CRÉON.

Il faut que vous fassiez voir auparavant si je suis coupable.

---

* On avertit qu'on a suivi par-tout la traduction de M. *Dacier*.

Digitized by Google

ŒDIPE.

Tu parles en homme résolu de ne pas obéir.

CRÉON.

C'est parce que vous êtes injuste.

ŒDIPE.

Je prends mes suretés.

CRÉON.

Je dois prendre aussi les miennes.

ŒDIPE.

O Thébes, Thébes!

CRÉON.

Il m'est permis de crier aussi: Thebes, Thebes.

Jocaste vient pendant ce beau discours, & le Chœur la prie d'emmener le Roi: proposition très-sage; car, après toutes les folies qu'Œdipe vient de faire, on ne feroit point mal de l'enfermer.

JOCASTE.

J'emmenerai mon mari, quand j'aurai appris la cause de ce désordre.

CHOEUR.

Oedipe & Créon ont eu ensemble des paroles

Digitized by Google

ſur des rapports fort incertains. On ſe pique ſouvent ſur des ſoupçons très-injuſtes.

JOCASTE

Cela eſt-il venu de l'un & de l'autre?

LE CHOEUR.

Oui, Madame.

JOCASTE.

Quelles paroles ont-ils donc eues?

LE CHOEUR.

C'eſt aſſez, Madame, les Princes n'ont pas pouſſé la choſe plus loin, & cela ſuffit.

Effectivement comme ſi cela ſuffiſoit, Jocaſte n'en demande pas davantage au Chœur.

C'eſt dans cette Scene qu'Œdipe raconte à Jocaſte, qu'un jour à table un homme yvre lui reprocha qu'il étoit un fils ſuppoſé: *J'allai*, continua-t-il, *trouver le Roi & la Reine; je les interrogeai ſur ma naiſſance; ils furent tous deux très-fâchés du reproche qu'on m'avoit fait. Quoique je les aimaſſe avec beaucoup de tendreſſe, cette injure, qui étoit devenue publique, ne laiſſa pas de me demeurer ſur le cœur, & de me donner des ſoupçons. Je partis donc à leur inſçu pour aller à*

Digitized by Google

Delphes ; Apollon ne daigna pas répondre préciſément à ma demande : mais il me dit les choſes les plus affreuſes & les plus épouvantables dont on ait jamais oui parler : que j'épouſerois infailliblement ma propre mere ; que je ferois voir aux hommes une race malheureuſe qui les rempliroit d'horreur ; & que je ſerois le meurtrier de mon pere.

Voilà encore la Piéce finie. On avoit prédit à Jocaſte que ſon fils tremperoit ſes mains dans le ſang de Laïus, & porteroit ſes crimes juſqu'au lit de ſa mere. Elle avoit fait expoſer ce fils ſur le mont Cithéron, & lui avoit fait percer les talons, (comme elle l'avoue dans cette même Scene) : Œdipe porte encore les cicatrices de cette bleſſure ; il ſçait qu'on lui a reproché qu'il n'étoit point fils de Polybe : tout cela n'eſt-il pas pour Œdipe & pour Jocaſte une démonſtration de leurs malheurs, & n'y a-t-il pas un aveuglement ridicule à en douter ?

Je ſçais que Jocaſte ne dit point dans cette Scene qu'elle dût un jour épouſer ſon fils : mais cela même eſt une nouvelle faute.

Car lorſqu'Œdipe dit à Jocaſte : *On m'a prédit que je ſouillerois le lit de ma mere, &*

Digitized by Google

que mon pere ſeroit maſſacré par mes mains, Jocaſte doit répondre ſur le champ : *on en avoit prédit autant à mon fils* ; ou du moins elle doit faire ſentir au ſpectateur qu'elle eſt convaincue dans ce moment de ſon malheur.

Tant d'ignorance dans Œdipe & dans Jocaſte n'eſt qu'un artifice groſſier du Poëte, qui, pour donner à ſa Piéce une juſte étendue, fait filer juſqu'au cinquiéme Acte une reconnoiſſance déja manifeſtée au ſecond, & qui viole les régles du ſens commun, pour ne point manquer en apparence à celles du Théatre.

Cette même faute ſubſiſte dans tout le cours de la Piéce.

Cet Œdipe qui expliquoit les énigmes n'entend pas les choſes les plus claires. Lorſque le Paſteur de Corinthe lui apporte la nouvelle de la mort de Polybe, & qu'il lui apprend que Polybe n'étoit pas ſon pere, qu'il a été expoſé par un Thébain ſur le mont Cithéron, que ſes pieds avoient été percés & liés avec des courroies, Œdipe ne ſoupçonne rien encore. Il n'a d'autre crainte que d'être né d'une famille obſcure : & le Chœur toûjours préſent dans le cours de la Piéce,

ne

Digitized by Google

ne prête aucune attention à tout ce qui auroit dû instruire Œdipe de sa naissance ; le Chœur qu'on donne pour une assemblée de gens éclairés, montre aussi peu de pénétration qu'Œdipe ; & dans le tems que les Thébains devroient être saisis de pitié & d'horreur à la vûe des malheurs dont ils sont témoins, ils s'écrient : *Si je puis juger de l'avenir, & si je ne me trompe dans mes conjectures, Cithéron, le jour de demain ne se passera pas que vous ne nous fassiez connoître la patrie & la mere d'Œdipe, & que nous ne menions des danses en votre honneur pour vous rendre graces du plaisir que vous aurez fait à nos Princes. Et vous, Prince ; duquel des Dieux êtes-vous donc fils ? Quelle Nymphe vous a eu de Pan, Dieu des montagnes ? Etes-vous le fruit des amours d'Apollon ? Car Apollon se plaît aussi sur les montagnes ? Est-ce Mercure ou Bacchus qui se tient aussi sur les sommets des montagnes, &c ?*

Enfin celui qui a autrefois exposé Œdipe, arrive sur la Scene. Œdipe l'interroge sur sa naissance. Curiosité que M. Dacier condamne après Plutarque, & qui me paroîtroit la seule chose raisonnable qu'Œdipe eût faite dans toute la Piéce, si cette juste envie de se connoître n'étoit pas ac-

Digitized by Google

compagnée d'une ignorance ridicule de lui-même.

Œdipe ſçait donc enfin tout ſon ſort au quatriéme Acte. Voilà donc encore la Piéce finie.

Monſieur Dacier, qui a traduit l'Œdipe de Sophocle, prétend que le Spectateur attend avec beaucoup d'impatience le parti que prendra Jocaſte, & la maniere dont Œdipe accomplira ſur lui-même les malédictions qu'il a prononcées contre le meurtrier de Laïus. J'avois été ſéduit là-deſſus par le reſpect que j'ai pour ce ſçavant homme, & j'étois de ſon ſentiment, lorſque je lus ſa traduction. La repréſentation de ma Piéce m'a bien détrompé, & j'ai reconnu qu'on peut ſans péril louer tant qu'on veut les Poëtes Grecs, mais qu'il eſt dangereux de les imiter.

J'avois pris dans Sophocle une partie du récit de la mort de Jocaſte & de la cataſtrophe d'Œdipe. J'ai ſenti que l'attention du Spectateur diminuoit avec ſon plaiſir au récit de cette cataſtrophe; les eſprits remplis de terreur au moment de la reconnoiſſance n'écoutoient plus qu'avec dégoût la fin de la Piéce. Peut-être que la médiocrité des vers en étoit la cauſe;

Digitized by Google

peut-être que le ſpectateur, à qui cette catastrophe eſt connue, regrettoit de n'entendre rien de nouveau; peut-être auſſi que la terreur ayant été pouſſée à ſon comble, il étoit impoſſible que le reſte ne parût languiſſant. Quoi qu'il en ſoit, j'ai été obligé de retrancher ce recit, qui n'étoit pas de plus de quarante vers, & dans Sophocle il tient tout le cinquiéme Acte. Il y a grande apparence qu'on ne doit point paſſer à un ancien deux ou trois cens vers inutiles, lorſqu'on n'en paſſe pas quarante à un moderne.

Monſieur Dacier avertit dans ſes notes que la Piéce de Sophocle n'eſt point finie au quatriéme Acte. N'eſt-ce pas avouer qu'elle eſt finie, que d'être obligé de prouver qu'elle ne l'eſt pas? On ne ſe trouve pas dans la néceſſité de faire de pareilles notes ſur les Tragédies de Racine & de Corneille; il n'y a que les Horaces qui auroient beſoin d'un tel commentaire: mais le cinquiéme Acte des Horaces n'en paroîtroit pas moins défectueux.

Je ne puis m'empêcher de parler ici d'un endroit de ce cinquiéme Acte que Longin a admiré, & que Deſpréaux a traduit.

Digitized by Google

Hymen, funeſte hymen, tu m'as donné la vie :
Mais dans ces mêmes flancs où je fus renfermé,
Tu fais rentrer ce ſang dont tu m'avois formé ;
Et par là tu produis & des fils & des peres,
Des freres, des maris, des femmes & des meres,
Et tout ce que du ſort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

Premierement, il falloit exprimer que c'eſt dans la même perſonne qu'on trouve ces meres & ces maris ; car il n'y a point de mariage qui ne produiſe de tout cela. En ſecond lieu, on ne paſſeroit point aujourd'hui à Œdipe de faire une ſi curieuſe recherche des circonſtances de ſon crime, & d'en combiner ainſi toutes les horreurs ; tant d'exactitude à compter tous ſes titres inceſtueux, loin d'ajoûter à l'atrocité de l'action, ſemble plutôt l'affoiblir.

Ces deux vers de Corneille diſent beaucoup plus.

Ce ſont eux qui m'ont fait l'aſſaſſin de mon pere,
Ce ſont eux qui m'ont fait le mari de ma mere.

Les vers de Sophocle ſont d'un Déclamateur, & ceux de Corneille ſont d'un Poëte.

Digitized by Google

Vous voyez que dans la critique de l'Œdipe de Sophocle je ne me suis attaché à relever que les défauts qui sont de tous les tems & de tous les lieux ; les contradictions, les absurdités, les vaines déclamations sont des fautes par-tout pays.

Je ne suis point étonné que malgré tant d'imperfections Sophocle ait surpris l'admiration de son siécle. L'harmonie de ses vers ; & le pathétique qui regne dans son style, ont pû séduire les Athéniens, qui avec tout leur esprit & toute leur politesse, ne pouvoient avoir une juste idée de la perfection d'un art qui étoit encore dans son enfance.

Sophocle touchoit au tems où la Tragédie fut inventée. Eschile contemporain de Sophocle étoit le premier qui s'étoit avisé de mettre plusieurs personnages sur la Scene. Nous sommes aussi touchés de l'ébauche la plus grossiere dans les premieres découvertes d'un art, que des beautés les plus achevées, lorsque la perfection nous est une fois connue. Ainsi Sophocle & Euripide, tout imparfaits qu'ils sont, ont autant réussi chez les Athéniens que Corneille & Racine parmi nous. Nous devons nous-mêmes, en blamant les

Digitized by Google

Tragédies des Grecs, reſpecter le génie de leurs Auteurs; leurs fautes ſont ſur le compte de leur ſiécle; leurs beautés n'appartiennent qu'à eux, & il eſt à croire que s'ils étoient nés de nos jours, ils auroient perfectionné l'art qu'ils ont preſque inventé de leur tems.

Il eſt vrai qu'ils ſont bien déchus de cette haute eſtime où ils étoient autrefois; leurs ouvrages ſont aujourd'hui ou ignorés ou mépriſés: mais je crois que cet oubli & ce mépris ſont au nombre des injuſtices dont on peut accuſer notre ſiécle; leurs ouvrages méritent d'être lus ſans doute, & s'ils ſont trop défectueux pour qu'on les approuve, ils ſont auſſi trop pleins de beautés pour qu'on les mépriſe entierement.

Euripide ſur-tout, qui me paroît ſi ſupérieur à Sophocle, & qui ſeroit le plus grand des Poëtes, s'il étoit né dans un tems plus éclairé, a laiſſé des ouvrages qui décelent un génie parfait, malgré les imperfections de ſes Tragédies.

Eh! quelle idée ne doit-on point avoir d'un Poëte qui a prêté des ſentimens à Racine même? Les endroits que ce grand

Digitized by Google

homme a traduits d'Euripide dans son inimitable Tragédie de Phédre ne sont pas les moins beaux de son ouvrage.

Dieux, que ne suis-je assise à l'ombre des forêts?
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussiere,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carriere?
. . . . Insensée, où suis-je, & qu'ai-je dit?
Où laissé-je égarer mes vœux & mon esprit?
Je l'ai perdu, les Dieux m'en ont ravi l'usage.
Œnone, la douleur me couvre le visage;
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs,
Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs.

Presque toute cette Scene est traduite mot pour mot d'Euripide. Il ne faut pas cependant que le Lecteur séduit par cette traduction s'imagine que la Piéce d'Euripide soit un bon ouvrage. Voilà le seul bel endroit de sa Tragédie, & même le seul raisonnable; car c'est le seul que Racine ait imité: & comme on ne s'avisera jamais d'approuver l'Hippolite de Senéque, quoique Racine ait pris dans cet Auteur toute la déclaration de Phédre, aussi ne doit-on pas admirer l'Hippolite d'Euripide pour trente ou quarante vers qui se sont trouvés dignes d'être imités, par le plus grand de nos Poëtes.

Digitized by Google

Moliere prenoit quelquefois des Scenes entieres dans Cyrano de Bergerac, & disoit pour son excuse : *Cette Scene est bonne, elle m'appartient de droit, je reprends mon bien par-tout où je le trouve.* Racine pouvoit à peu-près en dire autant d'Euripide.

Pour moi, après vous avoir dit bien du mal de Sophocle, je suis obligé de vous en dire le peu de bien que j'en sçais ; tout différent en cela des médisans, qui commencent toûjours par louer un homme, & qui finissent par le rendre ridicule.

J'avoue que peut-être, sans Sophocle, je ne serois jamais venu à bout de mon Œdipe. Je lui dois l'idée de la premiere Scene de mon quatriéme Acte. Celle du Grand-Prêtre qui accuse le Roi est entierement de lui ; la Scene des deux Vieillards lui appartient encore. Je voudrois lui avoir d'autres obligations, je les avoueroits avec la même bonne foi. Il est vrai que comme je lui dois des beautés, je lui dois aussi des fautes, & j'en parlerai dans l'examen de ma Piéce, où j'espere vous rendre compte des miennes.

Digitized by Google

LETTRE IV.

Qui contient la Critique de l'Œdipe de Corneille.

M.

Après vous avoir fait part de mes sentimens sur l'Œdipe de Sophocle, je vous dirai ce que je pense de celui de Corneille, je respecte beaucoup plus, sans doute, ce tragique François que le Grec : mais je respecte encore plus la vérité à qui je dois les premiers égards. Je crois même que quiconque ne sçait pas connoître les fautes des grands hommes, est incapable de sentir le prix de leurs perfections. J'ose donc critiquer l'Œdipe de Corneille, & je le ferai avec d'autant plus de liberté, que je ne crains point que vous me soupçonniez de jalousie, ni que vous me reprochiez de vouloir m'égaler à lui. C'est en l'admirant que je hazarde ma censure; & je crois avoir une estime plus véritable pour ce fameux Poëte, que ceux qui jugent de l'Œdipe par le nom de l'Auteur, & non par l'ouvrage même, & qui estimant mépriser dans tout autre ce qu'ils admirent dans l'Auteur de Cinna.

Digitized by Google

Corneille sentit bien que la simplicité, ou plutôt la sechereſſe de la Tragédie de Sophocle ne pouvoit fournir toute l'étendue qu'exigent nos Piéces de Théatre. On se trompe fort, lorsqu'on pense que tous ces sujets, traités autrefois avec succès par Sophocle & par Euripide, l'*Œdipe*, *le Philoctete*, *l'Electre*, *l'Iphigenie en Tauride*, sont des sujets heureux & aisés à manier; ce sont les plus ingrats & les plus impraticables; ce sont des sujets d'une ou de deux Scenes tout au plus, & non pas d'une Tragédie. Je sçais qu'on ne peut gueres voir sur le Théatre des évenemens plus affreux ni plus attendrissans, & c'est cela même qui rend le succès plus difficile. Il faut joindre à ces évenemens des passions qui les préparent: si ces passions sont trop fortes, elles étouffent le sujet; si elles sont trop foibles, elles languissent. Il falloit que Corneille marchât entre ces deux extrémités, & qu'il suppléât par la fécondité de son génie à l'aridité de la matiere. Il choisit donc l'Episode de Théſée & de Dircé; & quoique cet Episode ait été universellement condamné; quoique Corneille eût pris dès long-tems la glorieuse habitude d'avouer ses fautes, il ne reconnut point celle-ci; & parce que cet Episode étoit tout entier de son inven-

Digitized by Google

tion, il s'en applaudit dans sa préface : tant il est difficile aux plus grands hommes, & même aux plus modestes, de se sauver des illusions de l'amour propre.

Il faut avouer que Thésée joue un étrange Rôle pour un Héros, au milieu des maux les plus horribles dont un Peuple puisse être accablé ; il débute par dire que

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
L'absence aux vrais Amans est encor plus funeste.

Et parlant dans la seconde Scene à Œdipe :

Il veut lui faire voir un beau feu dans son sein ;
Et tâcher d'obtenir un aveu favorable,
Qui peut faire un heureux d'un Amant misérable.
.... Il est tout vrai, j'aime en votre Palais ;
Chez vous est la Beauté qui fait tous mes souhaits ;
Vous l'aimez à l'égal d'Antigone & d'Ismene,
Elle tient même rang chez vous & chez la Reine :
En un mot, c'est leur sœur, la Princesse Dircé,
Dont les yeux....

Œdipe répond :

Quoi, ses yeux, Prince, vous ont blessé ?
Je suis fâché pour vous que la Reine sa mere

Digitized by Google

Ait ſçu vous prévenir pour un fils de ſon frere.
Ma parole eſt donnée & je n'y puis plus rien :
Mais je crois qu'après tout ſes ſœurs la valent bien.

THÉSÉE.

Antigone eſt parfaite, Iſmene eſt admirable,
Dircé, ſi vous voulez, n'a rien de comparable ;
Elles ſont l'une & l'autre un chef-d'œuvre des cieux :
Mais. . . .
Ce n'eſt pas offenſer deux ſi charmantes ſœurs,
Que voir en leur aînée auſſi quelques douceurs.

Cependant l'ombre de Laïus demande un Prince ou une Princeſſe de ſon Sang pour victime ; Dircé, ſeul reſte du Sang de ce Roi, eſt prête à s'immoler ſur le tombeau de ſon pere : Théſée qui veut mourir pour elle, lui fait accroire qu'il eſt ſon frere, & ne laiſſe pas de lui parler d'amour, malgré la nouvelle parenté.

J'ai mêmes yeux encore, & vous, mêmes appas ;
Mon cœur n'écoute point ce que le Sang veut dire ;
C'eſt d'amour qu'il gémit, c'eſt d'amour qu'il ſoupire ;
Et pour pouvoir ſans crime en goûter la douceur,
Il ſe révolte exprès contre le nom de ſœur.

Cependant, qui le croiroit ! Théſée, dans cette même Scene, ſe laſſe de ſon

Digitized by Google

ſtratagême. Il ne peut plus ſoûtenir davantage le perſonnage de frere ; & ſans attendre que le véritable frere de Dircé ſoit connu, il lui avoue toute la feinte, & la remet par-là dans le péril dont il vouloit la tirer, en lui diſant pourtant :

Que l'Amour, pour défendre une ſi chere vie,
Peut faire vanité d'un peu de tromperie.

Enfin, lorſqu'Œdipe reconnoît qu'il eſt le meurtrier de Laïus, Théſée, au lieu de plaindre ce malheureux Roi, lui propoſe un duel pour le lendemain ; il épouſe Dircé à la fin de la Piéce, & ainſi la paſſion de Théſée fait tout le ſujet de la Tragédie, & les malheurs d'Œdipe n'en ſont que l'Epiſode.

Dircé, perſonnage plus défectueux que Théſée, paſſe tout ſon tems à dire des injures à Œdipe & à ſa mere ; elle dit à Jocaſte ſans détour qu'elle eſt indigne de vivre.

Votre ſecond hymen peut avoir d'autres cauſes ;
Mais j'oſerai vous dire, à bien juger des choſes,
Que pour avoir puiſé la vie en votre flanc,
J'y dois avoir ſucé fort peu de votre ſang.

Digitized by Google

Celui du grand Laïus, dont je m'y suis formée,
Trouve bien qu'il est doux d'aimer & d'être aimée ;
Mais il ne trouve pas qu'on soit digne du jour,
Lorsqu'aux soins de sa gloire on préfere l'Amour.

Il est étonnant que Corneille, qui a senti ce défaut, ne l'ait connu que pour l'excuser. *Ce manque de respect*, dit-il, *de Dircé envers sa mere ne peut être une faute de Théatre, puisque nous ne sommes pas obligés de rendre parfaits ceux que nous y faisons voir.* Non sans doute, on n'est pas obligé de faire des gens de bien de tous ses personnages : mais les bienséances exigent du moins qu'une Princesse qui a assez de vertu pour vouloir sauver son peuple aux dépens de sa vie, en ait assez pour ne point dire des injures atroces à sa mere.

Pour Jocaste, dont le Rôle devroit être intéressant, puisqu'elle partage tous les malheurs d'Œdipe, elle n'en est pas même le témoin ; elle ne paroît point au cinquiéme Acte, lorsqu'Œdipe apprend qu'il est son fils : en un mot, c'est un personnage absolument inutile, qui ne sert qu'à raisonner avec Thésée, & à excuser les insolences de sa fille, qui agit, dit-elle,

En Amante à bon titre, en Princesse avisée.

Digitized by Google

Finissons par examiner le Rôle d'Œdipe, & avec lui la contexture du Poëme.

Il commence par vouloir marier une de ses filles, avant que de s'attendrir sur les malheurs des Thébains ; bien plus condamnable en cela que Thésée, qui n'étant point chargé comme lui du salut de tout ce peuple, peut sans crime écouter sa passion.

Cependant comme il falloit bien dire au premier Acte quelque chose du sujet de la Piéce, on en touche un mot dans la cinquiéme Scene. Œdipe soupçonne que les Dieux sont irrités contre les Thébains, parce que Jocaste avoit autrefois fait exposer son fils, & trompé par-là les Oracles des Dieux, qui prédisoient que ce fils tueroit son pere & épouseroit sa mere.

Il me semble qu'il doit croire plutôt que les Dieux sont satisfaits que Jocaste ait étouffé un monstre au berceau ; & vraisemblablement ils n'ont prédit les crimes de ce fils, qu'afin qu'on l'empêchât de les commettre.

Jocaste soupçonne avec aussi peu de fondement que les Dieux punissent les Thébains de n'avoir pas vengé la mort de

Digitized by Google

Laïus; elle prétend qu'on n'a jamais pû venger cette mort. Comment donc peut-elle croire que les Dieux la puniſſent de n'avoir pas fait l'impoſſible ?

Avec moins de fondement encore Œdipe répond :

Pourrons-nous en punir des brigands inconnus ;
Que peut-être jamais en ces lieux on a vûs ?
Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi-même,
Sur trois de ces brigands, vengé le diadême.

. . . . . .

Au lieu même, au tems même attaqué ſeul par trois,
J'en laiſſai deux ſans vie, & mis l'autre aux abois.

Œdipe n'a aucune raiſon de croire que ces trois Voyageurs fuſſent des brigands, puiſqu'au quatriéme Acte, lorſque Phorbas paroît devant lui, il lui dit :

Et tu fus un des trois que je ſçus arrêter,
Dans ce paſſage étroit qu'il fallut diſputer.

S'il les a arrêtés lui-même, & s'il ne les a combattus que parce qu'ils ne vouloient pas lui ceder le pas, il n'a point dû les prendre pour des voleurs, qui font ordinairement très-peu de cas des cérémonies, & qui ſongent plutôt à détrouſſer les gens, qu'à leur diſputer le haut du pavé.

Digitized by Google

Mais il me semble qu'il y a dans cet endroit une faute encore plus grande. Œdipe avoue à Jocaste qu'il s'est battu contre trois inconnus au tems même & au lieu même où Laïus a été tué. Jocaste sçait que Laïus n'avoit avec lui que deux Compagnons de voyage. Ne devoit-elle donc pas soupçonner que Laïus est peut-être mort de la main d'Œdipe ? Cependant elle ne fait nulle attention à cet aveu ; & de peur que la Piéce ne finisse au premier Acte, elle ferme les yeux sur les lumieres qu'Œdipe lui donne, & jusqu'à la fin du quatriéme Acte il n'est pas dit un mot de la mort de Laïus, qui pourtant est le sujet de la Piéce. Les Amours de Thésée & de Dircé occupent toute la Scene.

C'est au quatriéme Acte qu'Œdipe, en voyant Phorbas, s'écrie :

C'est un de mes brigands à la mort échappé,
Madame, si vous pouvez lui choisir des supplices ;
S'il n'a tué Laïus, il fut un des complices.

Pourquoi prendre Phorbas pour un brigand ? Et pourquoi affirmer avec tant de certitude qu'il est complice de la mort de Laïus ? Il me paroît que l'Œdipe de Corneille accuse Phorbas avec autant de légé-

Digitized by Google

reté que l'Œdipe de Sophocle accuſe Créon.

Je ne parle point de l'Acte giganteſque d'Œdipe qui tue trois hommes tout ſeul dans Corneille, & qui en tue ſept dans Sophocle. Mais il eſt bien étrange qu'Œdipe ſe ſouvienne, après ſeize ans, de tous les traits de ces trois hommes; *que l'un avoit le poil noir, la mine aſſez farouche, le front cicatriſé, & le regard un peu louche; que l'autre avoit le tein frais & l'œil perçant, qu'il étoit chauve ſur le devant, & mêlé ſur le derriere*, & pour rendre la choſe encore moins vraiſemblable, il ajoûte:

On en peut voir en moi la taille & quelques traits.

Ce n'étoit point à Œdipe à parler de cette reſſemblance; c'étoit à Jocaſte, qui ayant vécu avec l'un & avec l'autre, pouvoit en être bien mieux informée qu'Œdipe, qui n'a jamais vû Laïus qu'un moment en ſa vie. Voilà comme Sophocle a traité cet endroit: mais il falloit que Corneille, ou n'eût point lû du tout Sophocle, ou le mépriſât beaucoup, puiſqu'il n'a rien emprunté de lui, ni beautés ni défauts.

Cependant, comment ſe peut-il faire

Digitized by Google

qu'Œdipe ait ſeul tué Laïus, & que Phorbas, qui a été bleſſé à côté de ce Roi, diſe pourtant qu'il a été tué par des voleurs? Il étoit difficile de concilier cette contradiction, & Jocaſte pour toute réponſe, dit que

C'eſt un conte,
Dont Phorbas au retour voulut cacher ſa honte.

Cette petite tromperie de Phorbas devoit-elle être le nœud de la Tragédie d'Œdipe? Il s'eſt pourtant trouvé des gens qui ont admiré cette puerilité; & un homme diſtingué à la Cour par ſon eſprit m'a dit que c'étoit là le plus bel endroit de Corneille.

Au cinquiéme Acte Œdipe, honteux d'avoir épouſé la veuve d'un Roi qu'il a maſſacré, dit qu'il veut ſe bannir & retourner à Corinthe; & cependant il envoye chercher Théſée & Dircé,

Pour lire dans leur ame,
S'ils prêteroient la main à quelque ſourde trame.

Et que lui importent les ſourdes trames de Dircé, & les prétentions de cette Princeſſe ſur une couronne à laquelle il renonce pour jamais?

Digitized by Google

Enfin, il me paroît qu'Œdipe apprend avec trop de froideur ſon affreuſe aventure. Je ſçais qu'il n'eſt point coupable, & que ſa vertu peut le conſoler d'un crime involontaire : mais s'il a aſſez de fermeté dans l'eſprit pour ſentir qu'il n'eſt que malheureux, doit-il ſe punir de ſon malheur? Et s'il eſt aſſez furieux & aſſez deſeſperé pour ſe crever les yeux, doit-il être aſſez froid pour dire à Dircé dans un moment ſi terrible :

Votre frere eſt connu, le ſçavez-vous, Madame?
Votre amour pour Théſée eſt dans un plein repos.
Aux crimes, malgré moi, l'ordre du ciel m'attache,
Pour m'y faire tomber à moi-même il me cache;
Il offre, en m'aveuglant ſur ce qu'il a prédit,
Mon pere à mon épée & ma mere à mon lit.
Hélas! qu'il eſt bien vrai qu'en vain on s'imagine
Dérober notre vie à ce qu'il nous deſtine,
Les ſoins de l'éviter font courir au-devant,
Et l'adreſſe à le fuir y plonge plus avant.

Doit-il reſter ſur le Théatre à débiter plus de quatre-vingt vers avec Dircé & Théſée qui ſont deux étrangers pour lui, tandis que Jocaſte ſa femme & ſa mere, ne ſçait encore rien de ſon aventure, & ne paroît pas même ſur la Scene.

Digitized by Google

Voilà à peu-près les principaux défauts que j'ai cru appercevoir dans l'Œdipe de Corneille. Je m'abuſe peut-être : mais je parle de ſes fautes avec la même ſincérité que j'admire les beautés qui y ſont répanduës ; & quoique les beaux morceaux de cette Piéce me paroiſſent très-inférieurs aux grands traits de ſes autres Tragédies, je deſeſpere pourtant de les égaler jamais: car ce grand homme eſt toujours au-deſſus des autres, lors même qu'il n'eſt pas entierement égal à lui-même.

Je ne parle point de la verſification ; on ſçait qu'il n'a jamais fait de vers ſi foibles & ſi indignes de la Tragédie. En effet, Corneille ne connoiſſoit gueres la médiocrité, & il tomboit dans le bas avec la même facilité qu'il s'élevoit au ſublime.

J'eſpere que vous me pardonnerez, Monſieur, la témérité avec laquelle je parle ; ſi pourtant c'en eſt une de trouver mauvais ce qui eſt mauvais, & de reſpecter le nom de l'Auteur ſans en être l'eſclave.

Et quelles fautes voudroit-on que l'on relevât? Seroit-ce celles des Auteurs médiocres dont on ignore tout juſqu'aux défauts? C'eſt ſur les imperfections des grands

Digitized by Google

hommes qu'il faut attacher ſa critique ; car ſi le préjugé nous faiſoit admirer leurs fautes, bientôt nous les imiterions, & il ſe trouveroit peut-être que nous n'aurions pris de ces célébres Ecrivains que l'exemple de mal faire.

LETTRE V.

Qui contient la Critique du nouvel Œdipe.

M.

Me voilà enfin parvenu à la partie de ma Diſſertation la plus aiſée, c'eſt-à-dire, à la critique de mon ouvrage, & pour ne point perdre de tems, je commencerai par le premier défaut qui eſt celui du ſujet. Régulierement, la Piéce d'Œdipe devroit finir au premier Acte. Il n'eſt pas naturel qu'Œdipe ignore comment ſon prédeceſſeur eſt mort. Sophocle ne s'eſt point mis du tout en peine de corriger cette faute. Corneille en voulant la ſauver a fait encore plus mal que Sophocle, & je n'ai pas mieux réuſſi qu'eux. Œdipe chez moi parle ainſi à Jocaſte :

Digitized by Google

On m'avoit toûjours dit que ce fut un Thébain
Qui leva sur son Prince une coupable main.
Pour moi qui sur son Trône élevé par vous-même,
Deux ans après sa mort ai ceint son diadême,
Madame, jusqu'ici respectant vos douleurs,
Je n'ai point rappellé le sujet de vos pleurs,
Et de vos seuls périls chaque jour allarmée,
Mon ame à d'autres soins sembloit être formée.

Ce compliment ne me paroît point une excuse valable de l'ignorance d'Œdipe. La crainte de déplaire à sa femme en lui parlant de la mort de son premier mari, ne doit point du tout l'empêcher de s'informer des circonstances de la mort de son prédécesseur. C'est avoir trop de discretion & trop peu de curiosité; il ne lui est pas permis non plus de ne point sçavoir l'histoire de Phorbas. Un Ministre d'Etat ne sçauroit jamais être un homme assez obscur pour être en prison plusieurs années sans qu'on n'en sçache rien. Jocaste a beau dire:

Dans un Château voisin conduit secrettement,
Je dérobai sa tête à leur emportement.

On voit bien que ces deux vers ne sont mis que pour prévenir la critique; c'est une faute qu'on tâche de déguiser, mais qui n'en est pas moins faute.

Digitized by Google

Voici un défaut plus considérable qui n'est pas du sujet, & dont je suis seul responsable. C'est le personnage de Philoctete. Il semble qu'il ne soit venu à Thebes que pour y être accusé; encore est-il soupçonné peut-être un peu légerement. Il arrive au premier acte, & s'en retourne au troisiéme. On ne parle de lui que dans les trois premiers Actes, & on n'en dit pas un seul mot dans les deux derniers. Il contribue un peu au nœud de la Piéce, & le dénouement se fait absolument sans lui: ainsi il paroît que ce sont deux Tragédies, dont l'une roule sur Philoctete, & l'autre sur Œdipe.

J'ai voulu donner à Philoctete le caractere d'un Héros, & j'ai bien peur d'avoir poussé la grandeur d'ame jusqu'à la fanfaronade. Heureusement j'ai lû dans Madame Dacier, qu'un homme peut parler avantageusement de soi, lorsqu'il est calomnié: voilà le cas où se trouve Philoctete. Il est réduit par la calomnie à la nécessité de dire du bien de lui-même. Dans une autre occasion j'aurois tâché de lui donner plus de politesse que de fierté; & s'il s'étoit trouvé dans les mêmes circonstances que Sertorius & Pompée, j'aurois pris la conversation héroïque de ces deux grands

Digitized by Google

grands hommes pour modéle, quoique je n'euſſe pas eſpéré de l'atteindre. Mais comme il eſt dans la ſituation de Nicomede, j'ai crû devoir le faire parler à peu-près comme ce jeune Prince, & qu'il lui étoit permis de dire, *un homme tel que moi*, lorſqu'on l'outrage. Quelques perſonnes s'imaginent que Philoctete étoit un pauvre Ecuyer d'Hercule, qui n'avoit d'autre mérite que d'avoir porté ſes fleches, & qui veut s'égaler à ſon maître dont il parle toûjours. Cependant il eſt certain que Philoctete étoit un Prince de la Grece, fameux par ſes exploits, Compagnon d'Hercule, & de qui même les Dieux avoient fait dépendre le deſtin de Troye. Je ne ſçais ſi je n'en ai point fait en quelques endroits un fanfaron, mais il eſt certain que c'étoit un Héros.

Pour l'ignorance où il eſt en arrivant ſur les affaires de Thebes, je ne la trouve pas moins condamnable que celle d'Œdipe. Le mont Œta où il avoit vu mourir Hercule n'étoit pas ſi éloigné de Thebes, qu'il ne pût ſçavoir aiſément ce qui ſe paſſoit dans cette Ville. Heureuſement cette ignorance vicieuſe de Philoctete m'a fourni une expoſition du ſujet qui m'a paru aſſez bien reçûe ; & c'eſt ce qui me per-

Digitized by Google

ſuade que les beautés d'un ouvrage naiſſent quelquefois d'un défaut.

Dans toutes les Tragédies on tombe dans un écueil tout contraire. L'expoſition du ſujet ſe fait ordinairement à un perſonnage qui en eſt auſſi bien informé que celui qui lui parle. On eſt obligé, pour mettre les auditeurs au fait, de faire dire aux principaux Acteurs ce qu'ils ont dû vraiſemblablement déja dire mille fois. Le point de perfection ſeroit de combiner tellement les évenemens, que l'Auteur qui parle n'eût jamais dû dire ce qu'on met dans ſa bouche que dans le tems même où il le dit. Telle eſt entre autres exemples de cette perfection, la premiere Scene de la Tragédie de Bajazet. Acomat ne peut être inſtruit de ce qui ſe paſſe dans l'armée. Oſmin ne peut ſçavoir de nouvelles du Serrail. Ils ſe font l'un à l'autre des confidences réciproques, qui inſtruiſent & qui intéreſſent également le ſpectateur; & l'artifice de cette expoſition eſt conduit avec un ménagement dont je crois que Racine ſeul étoit capable.

Il eſt vrai qu'il y a des ſujets de Tragédie où l'on eſt tellement gêné par la biſarrerie des évenemens, qu'il eſt preſque

Digitized by Google

impossible de reduire l'exposition de sa Piéce à ce point de sageſſe & de vraiſemblance. Je crois pour mon bonheur que le ſujet d'Œdipe eſt de ce genre ; & il me ſemble que lorſqu'on ſe trouve ſi peu maître du terrein, il faut toûjours ſonger à être intéreſſant plutôt qu'exact ; car le Spectateur pardonne tout, hors la longueur, & lorſqu'il eſt une fois ému, il examine rarement s'il a raiſon de l'être.

A l'égard de l'amour de Jocaſte & de Philoctete, j'oſe encore dire que c'eſt un défaut néceſſaire ; le ſujet ne me fourniſſoit rien par lui-même pour remplir les trois premiers Actes. A peine même avois-je de la matiere pour les deux derniers. Ceux qui connoiſſent le Théatre, c'eſt-à-dire ceux qui ſentent les difficultés de la compoſition auſſi-bien que les fautes, conviendront de ce que je dis. Il faut toûjours donner des paſſions aux principaux perſonnages. Eh ! quel rôle inſipide auroit joué Jocaſte, ſi elle n'avoit eu du moins le ſouvenir d'un amour légitime, & ſi elle n'avoit craint pour les jours d'un homme qu'elle avoit autrefois aimé.

Il eſt ſurprenant que Philoctete aime encore Jocaſte, après une ſi longue ab-

Digitized by Google

fence : il reſſemble aſſez aux Chevaliers errans, dont la profeſſion étoit d'être toûjours fideles à leurs maîtreſſes. Mais je ne puis être de l'avis de ceux qui trouvent Jocaſte trop âgée pour faire naître encore des paſſions ; elle a pû être mariée ſi jeune, & il eſt ſi ſouvent répeté dans la Piéce qu'Œdipe eſt dans une grande jeuneſſe, que ſans trop preſſer les tems, il eſt aiſé de voir qu'elle n'a pas plus de trente-cinq ans. Les femmes ſeroient bien malheureuſes, ſi on n'inſpiroit plus de ſentiment à cet âge.

Je veux que Jocaſte ait plus de ſoixante ans dans Sophocle & dans Corneille. La conſtruction de leur fable n'eſt pas une régle pour la mienne. Je ne ſuis pas obligé d'adopter leurs fictions ; & s'il leur a été permis de faire revivre dans pluſieurs de leurs Piéces des perſonnes mortes depuis long-tems, & d'en faire mourir d'autres qui étoient encore vivantes, on doit bien me paſſer d'ôter à Jocaſte quelques années.

Mais je m'apperçois que je fais l'apologie de ma Piéce, au lieu de la critique que j'en avois promiſe. Revenons vîte à la cenſure.

Digitized by Google

Le troiſiéme Acte n'eſt point fini ; on ne ſçait pourquoi les Acteurs ſortent de la Scene. Œdipe dit à Jocaſte :

Suivez mes pas, rentrons, il faut que j'éclairciſſe
Un ſoupçon que je forme avec trop de juſtice.
. . . . . Suivez-moi ;
Et venez diſſiper ou combler mon effroi.

Mais il n'y a pas de raiſon pour éclaircir ſon doute plutôt derriere le Théatre que ſur la Scene : auſſi Œdipe après avoir dit à Jocaſte de le ſuivre, revient avec elle le moment d'après, & il n'y a nulle diſtinction entre le troiſiéme & le quatriéme Acte, que le coup d'archet qui les ſépare.

La premiere Scene du quatriéme Acte eſt celle qui a le plus réuſſi : mais je ne me reproche pas moins d'avoir fait dire dans cette Scene à Jocaſte & à Œdipe tout ce qu'ils avoient dû s'apprendre depuis long-tems. L'intrigue n'eſt fondée que ſur une ignorance bien peu vraiſemblable. J'ai été obligé de recourir à un miracle pour couvrir ce défaut du ſujet. Je mets dans la bouche d'Œdipe :

Digitized by Google

Enfin je me ſouviens qu'aux champs de la Phocide ;
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oublios juſqu'ici ce grand évenement ;
La main des Dieux ſur moi ſi long-tems ſuſpendue,
Semble ôter le bandeau qu'ils mettoient ſur ma vûe)
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers, &c.

Il eſt manifeſte que c'étoit au premier Acte qu'Œdipe devoit raconter cette aventure de la Phocide ; car dès qu'il apprend par la bouche du Grand-Prêtre que les Dieux demandent la punition du meurtrier de Laïus, ſon devoir eſt de s'informer ſcrupuleuſement & ſans délai de toutes les circonſtances de ce meurtre. On doit lui répondre que Laïus a été tué en Phocide, dans un chemin étroit par deux étrangers ; & lui qui ſçait que dans ce tems-là même, il s'eſt battu contre deux étrangers en Phocide, doit ſoupçonner dès ce moment que Laïus a été tué de ſa main. Il eſt triſte d'être obligé, pour cacher cette faute, de ſuppoſer que la vengeance des Dieux ôte dans un tems la mémoire à Œdipe & la lui rend dans un autre,

La Scene ſuivante d'Œdipe & de Phorbas me paroît bien moins intéreſſante chez moi que dans Corneille. Œdipe, dans ma

Digitized by Google

Piéce eſt déja inſtruit de ſon malheur, avant que Phorbas acheve de l'en perſuader. Phorbas ne laiſſe l'eſprit du Spectateur dans aucune incertitude, il ne lui inſpire aucune ſurpriſe, & ainſi il ne doit point l'intéreſſer : au contraire, dans Corneille, Œdipe, loin de ſe douter d'être le meurtrier de Laïus, croit en être le vengeur, & il ſe convainc lui-même en voulant convaincre Phorbas. Cet artifice de Corneille ſeroit admirable, ſi Œdipe avoit quelque lieu de croire que Phorbas eſt coupable, & ſi le nœud de la Piéce n'étoit pas fondé ſur un menſonge pueril.

C'eſt un conte
Dont Phorbas au retour voulut cacher ſa honte.

Je ne pouſſerai pas plus loin la critique de mon ouvrage ; il me ſemble que j'en ai reconnu les défauts les plus importans. On ne doit pas en exiger davantage d'un Auteur, & peut-être un cenſeur ne m'auroit-il pas plus maltraité. Si on me demande pourquoi je n'ai pas corrigé ce que je condamne, je répondrai qu'il y a ſouvent dans un ouvrage des défauts qu'on eſt obligé de laiſſer malgré ſoi ; & d'ailleurs il y a peut-être autant d'honneur à avouer ſes fautes qu'à les corriger. J'ajoûterai en-

Digitized by Google

core que j'en ai ôté autant qu'il en reste. Chaque représentation de mon Œdipe étoit pour moi un examen sévére, où je recueillois les suffrages & les censures du Public, & j'étudiois son goût pour former le mien. Il faut que j'avoue que Monseigneur le Prince de Conti est celui qui m'a fait les critiques les plus judicieuses & les plus fines. S'il n'étoit qu'un particulier, je me contenterois d'admirer son discernement: mais puisqu'il est élevé au-dessus des autres par son rang autant que par son esprit, j'ose ici le supplier d'accorder sa protection aux Belles-Lettres dont il a tant de connoissance.

J'oubliois de dire que j'ai pris deux vers dans l'Œdipe de Corneille. L'un est au premier Acte.

Ce monstre à voix humaine, aigle, femme & lyon.

L'autre est au dernier Acte. C'est une Traduction de Senéque : *Neq; vivis mistus, nec sepultis.*

Et le sort qui l'accable
Des morts & des vivans semble le séparer.

Je n'ai point fait scrupule de voler ces

Digitized by Google

deux vers ; parce qu'ayant préciſément la même choſe à dire que Corneille, il m'étoit impoſſible de l'exprimer mieux, & j'ai mieux aimé donner deux bons vers de lui, que d'en donner deux mauvais de moi.

Il me reſte à parler de quelques rimes que j'ai hazardées dans ma Tragédie. J'ai fait rimer *frein* à *rien* ; *héros* à *tombeaux* ; *contagion* à *poiſon*, &c. Je ne défends point ces rimes, parce que je les ai employées : mais je ne m'en ſuis ſervi que parce que je les ai cru bonnes. Je ne puis ſouffrir qu'on ſacrifie à la richeſſe de la rime toutes les autres beautés de la Poëſie, & qu'on cherche plutôt à plaire à l'oreille qu'au cœur & à l'eſprit. On pouſſe même la tyrannie juſqu'à exiger qu'on rime pour les yeux encore plus que pour les oreilles, *je ferois*, *j'aimerois*, &c. ne ſe prononcent point autrement que *traits* & *attraits* : cependant on prétend que ces mots ne rîment point enſemble, parce qu'un mauvais uſage veut qu'on les écrive différemment. M. Racine avoit mis dans ſon Andromaque :

M'en croirez-vous ? Laſſé de ſes trompeurs attraits,
Au lieu de l'enlever, Seigneur, je le ſuivois.

Digitized by Google

Le ſcrupule lui prit, & il ôta la rime *fuirois*, qui me paroît (à ne conſulter que l'oreille) beaucoup plus juſte que celle de *jamais*, qu'il lui ſubſtitua.

La biſarrerie de l'uſage, ou plutôt des hommes qui l'établiſſent, eſt étrange ſur ce ſujet comme ſur bien d'autres. On permet que le mot *abhorre*, qui a deux *r*, rime avec *encore*, qui n'en a qu'une. Par la même raiſon, *tonnerre* & *terre* devroient rimer avec *pere* & *mere* : cependant on ne le ſouffre pas, & perſonne ne reclame contre cette injuſtice.

Il me paroît que la Poëſie Françoiſe y gagneroit beaucoup, ſi on vouloit ſecouer le joug de cet uſage déraiſonnable & tyrannique. Donner aux Auteurs de nouvelles rimes, ce ſeroit leur donner de nouvelles penſées ; car l'aſſujettiſſement à la rime fait que ſouvent on ne trouve dans la langue qu'un ſeul mot qui puiſſe finir un vers: on ne dit preſque jamais ce qu'on vouloit dire; on ne peut ſe ſervir du mot propre; on eſt obligé de chercher une penſée pour la rime, parce qu'on ne peut trouver de rime pour exprimer ce qu'on penſe. C'eſt à cet eſclavage qu'il faut imputer pluſieurs impropriétés qu'on eſt choqué de rencon-

Digitized by Google

trer dans nos Poëtes les plus exacts. Les Auteurs sentent encore mieux que les Lecteurs la dureté de cette contrainte, & ils n'osent s'en affranchir.

Pour moi, dont l'exemple ne tire point à conséquence, j'ai tâché de regagner un peu de liberté; & si la Poësie occupe encore mon loisir, je préfererai toûjours les choses aux mots, & la pensée à la rime.

LETTRE VI.

Qui contient une Dissertation sur les Chœurs.

M.

Il ne me reste plus qu'à parler du Chœur que j'introduis dans ma Piéce. J'en ai fait un personnage qui paroît à son rang comme les autres Acteurs, & qui se montre quelquefois sans parler, seulement pour jetter plus d'intetêt dans la Scene, & pour ajoûter plus de pompe au spectacle.

Comme on croit d'ordinaire que la route qu'on a tenuë étoit la seule qu'on

Digitized by Google

devoit prendre, je m'imagine que la maniere dont j'ai hazardé les Chœurs, eſt la ſeule qui pouvoit réuſſir parmi nous.

Chez les anciens le Chœur rempliſſoit l'intervalle des Actes, & paroiſſoit toûjours ſur la Scene. Il y avoit à cela plus d'un inconvénient ; car ou il parloit dans les Entre-actes de ce qui s'étoit paſſé dans les Actes précédens, & c'étoit une répétition fatigante ; ou il prévenoit ce qui devoit arriver dans les Actes ſuivans, & c'étoit une annonce qui pouvoit dérober le plaiſir de la ſurpriſe ; ou enfin il étoit étranger au ſujet, & par conſéquent il devoit ennuyer.

La préſence continuelle du Chœur dans la Tragédie me paroît encore plus impraticable : l'intrigue d'une Piéce intéreſſante exige d'ordinaire que les principaux Acteurs ayent des ſecrets à ſe confier. Eh ! le moyen de dire ſon ſecret à tout un peuple ? C'eſt une choſe plaiſante de voir Phédre dans Euripide avouer à une troupe de femmes un amour inceſtueux, qu'elle doit craindre de s'avouer à elle-même. On demandera peut-être comment les anciens pouvoient conſerver ſi ſcrupuleuſement un uſage ſi ſujet au ridicule ; c'eſt qu'ils

Digitized by Google

étoient persuadés que le Chœur étoit la base & le fondement de la Tragédie. Voilà bien les hommes, qui prennent presque toûjours l'origine d'une chose pour l'essence de la chose même. Les anciens sçavoient que ce spectacle avoit commencé par une troupe de payſans yvres qui chantoient les louanges de Bacchus, & ils vouloient que le Théatre fût toûjours rempli d'une troupe d'Acteurs, qui en chantant les louanges des Dieux, rappellaſſent l'idée que le peuple avoit de l'origine de la Tragédie. Long-tems même le Poëme dramatique ne fut qu'un ſimple Chœur, & les perſonnages qu'on y ajoûta ne furent regardés que comme des Epiſodes; & il y a encore aujourd'hui des Sçavans qui ont le courage d'aſſurer que nous n'avons aucune idée de la véritable Tragédie, depuis que nous avons banni les Chœurs : c'eſt comme ſi on vouloit que nous miſſions Paris, Londres, & Madrid ſur le Théatre, parce que nos peres en uſoient ainſi, lorſque la Comédie fut établie en France.

M. Racine qui a introduit des Chœurs dans Athalie & dans Eſther, s'y eſt pris avec plus de précaution que les Grecs; il ne les a gueres fait paroître que dans les

Digitized by Google

Entre-actes ; encore a-t-il eu bien de la peine à le faire avec la vraisemblance qu'exige toûjours l'art du Théâtre.

A quel propos faire chanter une troupe de Juives, lorsqu'Esther a raconté ses aventures à Elise ? Il faut nécessairement, pour amener cette Musique, qu'Esther leur ordonne de lui chanter quelque air.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces Cantiques. . . .

Je ne parle pas du bisarre assortiment du chant & de la déclamation dans une même Scene : mais du moins il faut avouer que des moralités mises en musique doivent paroître bien froides, après ces dialogues pleins de passion qui font le caractere de la Tragédie. Un chœur seroit bien mal venu, après la déclaration de Phédre, ou après la conversation de Sévere & de Pauline.

Je croirai donc toûjours, jusqu'à ce que l'évenement me détrompe, qu'on ne peut hazarder le chœur dans une Tragédie, qu'avec la précaution de l'introduire à son rang, & seulement lorsqu'il est nécessaire pour l'ornement de la Scene : enco-

Digitized by Google

re n'y a-t-il que très-peu de ſujets où cette nouveauté puiſſe être reçue : le Chœur ſeroit abſolument déplacé dans Bajazet, dans Mithridate, dans Britannicus, & généralement dans toutes les Piéces dont l'intrigue n'eſt fondée que ſur les intérêts de quelques particuliers ; il ne peut convenir qu'à des Piéces où il s'agit du ſalut de tout un peuple.

Les Thébains ſont les premiers intéreſſés dans le ſujet de ma Tragédie ; c'eſt de leur mort ou de leur vie dont il s'agit, & il ne paroît pas hors des bienſéances de faire paroître quelquefois ſur la Scene ceux qui ont le plus d'interêt de s'y trouver.

LETTRE VII.

A l'occaſion de pluſieurs Critiques qu'on a faites d'Œdipe.

TAYLOR INST. OXFORD

M.

On vient de me montrer une critique de mon Œdipe, qui, je crois, ſera im-

Digitized by Google

primée avant que cette seconde édition puisse paroître. J'ignore quel est l'Auteur de cet ouvrage. Je suis fâché qu'il me prive du plaisir de le remercier des éloges qu'il me donne avec bonté, & des critiques qu'il fait de mes fautes avec autant de discernement que de politesse.

J'avois déja reconnu dans l'examen que j'ai fait de ma Tragédie une bonne partie des défauts que l'Observateur relève; mais je me suis apperçu qu'un Auteur s'épargne toûjours, quand il se critique lui-même, & que le Censeur veille, lorsque l'Auteur s'endort. Celui qui me critique a vû sans doute mes fautes d'un œil plus éclairé que moi. Cependant je ne sçais, si comme j'ai été un peu trop indulgent, il n'est pas quelquefois un peu trop sévere. Son ouvrage m'a confirmé dans l'opinion où je suis que le sujet d'Œdipe est un des plus difficiles qu'on ait jamais mis au Théatre; mon Censeur me propose un plan sur lequel il voudroit que j'eusse composé ma Piéce; c'est au public à en juger. Mais je suis persuadé que si j'avois travaillé sur le modele qu'il me présente, on ne m'auroit pas fait même l'honneur de me critiquer. J'avoue qu'en substituant, comme il le veut, *Créon* à *Philoctete*, j'aurois peut-être donné

plus d'exactitude à mon ouvrage ; mais Créon auroit été un personnage bien froid, & j'aurois trouvé par-là le secret d'être à la fois ennuyeux & irrépréhensible.

On m'a parlé de quelques autres critiques. Ceux qui se donnent la peine de les faire me feront toûjours beaucoup d'honneur, & même de plaisir, quand ils daigneront me les montrer. Si je ne puis à présent profiter de leurs observations, elles m'éclaireront du moins pour les premiers ouvrages que je pourrai composer, & me feront marcher d'un pas plus sûr dans cette carriere dangereuse.

On m'a fait appercevoir que plusieurs vers de ma Piéce se trouvoient dans d'autres Piéces de Théatre. Je dis qu'on m'en a fait appercevoir ; car soit qu'ayant la tête remplie de vers d'autrui j'aie cru travailler d'imagination, quand je ne travaillois que de mémoire ; soit qu'on se rencontre quelquefois dans les mêmes pensées & dans les mêmes tours ; il est certain que j'ai été plagiaire sans le sçavoir, & que hors ces deux beaux vers de Corneille, que j'ai pris hardiment & dont je parle dans mes Lettres, je n'ai eu dessein de voler personne.

Digitized by Google

Il y a dans les Horaces :

Eſt-ce vous, Curiace, en croirai-je mes yeux ?

Et dans ma Piéce il y avoit :

Eſt-ce vous, Philoctete, en croirai-je mes yeux ?

J'eſpere qu'on me fera l'honneur de croire que j'aurois bien trouvé tout ſeul un pareil vers. Je l'ai changé cependant auſſi bien que pluſieurs autres, & je voudrois que tous les défauts de mon ouvrage fuſſent auſſi aiſés à corriger que celui-là.

On m'apporte en ce moment une nouvelle critique de mon Œdipe, celle-ci me paroît moins inſtructive que l'autre ; mais beaucoup plus maligne. La premiere eſt d'un Religieux, à ce qu'on vient de me dire. La ſeconde eſt d'un homme de Lettres, & ce qui eſt aſſez ſingulier, c'eſt que le Religieux poſſede mieux le Théatre, & l'autre la raillerie. Le premier a voulu m'éclairer, & y a réuſſi. Le ſecond a voulu m'outrager : mais il n'en eſt point venu à bout. Je lui pardonne ſans peine ſes injures en faveur de quelques traits ingénieux & plaiſans dont ſon ouvrage m'a paru ſemé. Ses railleries m'ont plus diverti qu'elles ne m'ont offenſé, & même de tous ceux qui ont vu cette ſatyre en manuſcrit, je ſuis celui qui en ai jugé le plus avanta-

Digitized by Google

geuſement. Peut-être ne l'ai-je trouvé bonne que par la crainte où j'étois de ſuccomber à la tentation de la trouver mauvaiſe. Ce ſera au Public à juger de ſon prix.

Ce Cenſeur aſſure dans ſon ouvrage, que ma Tragédie languira triſtement dans la Boutique de Ribou, lorſque ſa Lettre aura deſſillé les yeux du Public; heureuſement il empêche lui-même le mal qu'il me veut faire. Si ſa ſatyre eſt bonne, tous ceux qui la liront, auront quelque curioſité de voir la Tragédie qui en eſt l'objet. Et au lieu que les Piéces de Théatre font vendre d'ordinaire leurs critiques, cette critique fera vendre mon ouvrage. Je lui aurai la même obligation qu'Eſcobar eut à Paſchal. Cette comparaiſon me paroît aſſez juſte; car ma Poëſie pourroit bien être auſſi relâchée que la morale d'Eſcobar; & il y a quelques traits dans la ſatyre de ma Piéce, qui ſont peut-être dignes des Lettres Provinciales, du moins par la malignité.

Je reçois une troiſiéme critique; celle-ci eſt ſi miſérable, que je n'en puis moi-même ſoûtenir la lecture. J'en attends encore deux autres. Voilà bien des ennemis; mais je ſouhaite donner bien-tôt une Tragédie qui m'en attire encore davantage.

Digitized by Google

*LETTRE

DE MADEMOISELLE DE LAUNAY,

Depuis Madame de STAAL, *à Monsieur de* F***.

L'Aventure de Mademoiselle Tétard fait moins de bruit, Monsieur, que le témoignage que vous en avez rendu. La diversité des jugemens qu'on en a portés, m'oblige à vous en parler. On s'étonne, & peut-être avec raison, que le destructeur des Oracles, que celui qui a renversé le Trépied des Sibylles, se soit mis à genoux devant le lit de Mademoiselle Tétard: on a beau dire que les charmes, & non le charme de la Demoiselle, l'y ont engagé; ni l'un ni l'autre ne valent rien pour un Philosophe. Aussi chacun en cause. Quoi, disent les Critiques, cet homme qui a mis dans un si beau jour des supercheries faites à mille lieues loin & plus

* Une jeune fille appellée *Mademoiselle Tétard*, excita au commencement de ce siécle la curiosité du Public par un prétendu prodige. Tout le monde y couroit, & M. *de Fontenelle*, engagé par Monseigneur le Duc d'*Orléans*, a la aussi voir la merveille. C'est à ce sujet que Mademoiselle *de Launay* lui écrivit cette Lettre en 1713.

Digitized by Google

de deux mille ans avant lui, n'a pu découvrir une ruſe trouvée ſous ſes yeux ! Les partiſans de l'Antiquité animés d'un vieux reſſentiment, viennent à la charge. Vous verrez, diſent-ils, qu'il veut encore mettre les prodiges nouveaux au-deſſus des anciens. Enfin les plus rafinés prétendent qu'en bon Pyrrhonien, trouvant tout incertain, vous croyez tout poſſible. D'un autre côté les dévots paroiſſent fort édifiés des hommages que vous avez rendus au Diable; ils eſperent que cela pourra aller plus loin. Les femmes auſſi vous ſçavent bon gré du peu de défiance que vous avez montrée contre les artifices du ſexe. Pour moi, Monſieur, je ſuſpends mon jugement juſqu'à ce que je ſois mieux éclaircie. Je remarque ſeulement que l'attention ſinguliere que l'on donne à vos moindres actions eſt une preuve inconteſtable de l'eſtime que le Public a pour vous; & je trouve même dans ſa cenſure quelque choſe d'aſſez flatteur pour ne pas craindre que ce ſoit une indiſcretion de vous en rendre compte. Si vous voulez payer ma confiance de la vôtre, je vous promets d'en faire un bon uſage. Je ſuis, &c.

Digitized by Google

RÉPONSE
DE MONSIEUR DE F***,

J'Aurai l'honneur, Mademoiſelle, de vous répondre la même choſe que je répondis à un de mes amis qui m'écrivit de Marly le lendemain que j'eus été chez l'*Eſprit*. Je lui mandai que j'avois entendu des bruits dont je ne connoiſſois pas la méchanique, mais que pour décider il faudroit un examen plus exact que celui que j'avois fait, & le répéter. Je n'ai point changé de langage ; mais parce que je n'ai pas décidé abſolument que c'étoit un artifice, on m'a imputé de croire que c'étoit un Lutin ; & comme le Public ne s'arrête pas en ſi beau chemin, on me l'a fait dire : il n'y a pas grand mal à cela. Si on m'a fait le tort de m'attribuer un diſcours que je n'ai pas tenu, on m'a fait l'honneur d'avoir de l'attention ſur moi, & l'un ira pour l'autre. Je n'ai pas cru que d'avoir décrié les vieilles Propheteſſes de Delphes, ce fût un engagement pour détruire une jolie fille vivante, & dont on n'avoit jamais parlé qu'en bien. Si cepen-

Digitized by Google

dant on trouve que j'ai manqué à mon devoir, une autre fois je prendrai un ton plus impitoyable & plus philoſophique. Il y a long-tems qu'on me reproche mon peu de ſéverité. Il faut que je ſois bien incorrigible, puiſque l'âge, l'expérience & les injuſtices du monde n'y font rien. Voilà Mademoiſelle, tout ce que je puis vous dire ſur l'*Eſprit*, qui m'a attiré une Lettre que je le ſoupçonnerois volontiers d'avoir dictée, puiſqu'enfin je ne ſuis pas éloigné d'y croire. Quand il me viendra auſſi un démon familier, je vous dirai avec plus de grace & d'un ton plus ingénieux, mais non avec plus de ſincérité, que je ſuis très-parfaitement, &c.

Digitized by Google

POÊME,

Sur le soin que le Roi prend de l'éducation de la Noblesse dans ses Places & dans Saint Cyr, 1687.

NOblesse, heureux hazard, digne de nos hommages,
Toi, qui par un beau titre ornes les grands courages,
Toi, qui leur prescrivant de glorieuses loix,
Sur eux à la vertu donnes de nouveaux droits;
Malgré ton juste orgueil & tes fieres promesses,
Hélas! que deviens-tu sans l'appui des richesses!
Indispensable appui pour tes plus beaux desseins!
Nécessité fatale & honteuse aux humains!
Souvent aux champs de Mars ceux que ta voix convie,
Cultivant des sillons, seul espoir de leur vie,
Sous de rustiques toits inconnus & cachés,
A des emplois trop vils sans relâche attachés,
Passent des jours sans gloire; & dans ces soins champêtres,
Ce Sang si genereux reçu de leurs Ancêtres,
S'avilit jusqu'au point qu'il ne regrette pas
Les lauriers dont LOUIS couronne ses Soldats.

Plus tristement encore un beau Sang dégenere;
L'avouerai-je en ces vers! Ce sexe né pour plaire,

Et

Digitized by Google

Et combattre toûjours contre ce qui lui plaît,
Peut dans de longs malheurs oublier ce qu'il eſt,
Il n'apprend point aſſez à repouſſer les armes,
Des ennemis flatteurs qu'il ſe fait par ſes charmes ;
Et n'eſt-ce pas un piége alors pour la beauté,
Qu'un rayon de fortune à ſes yeux préſenté ?
Ah ! faut-il que l'Amour, dont la force eſt ſi grande
Pour ſéduire les cœurs, juſqu'à cet art deſcende ?
Mais c'eſt Louis qui regne, il ne s'occupe plus
Qu'à fixer parmi nous l'empire des vertus ;
Le ſort leur livre en vain des attaques cruelles,
Ce Héros s'eſt chargé de le vaincre pour elles.

O vous dans vos tombeaux, qui vous intéreſſez
A l'honneur des neveux que vous avez laiſſés,
Sur la foi de Louis vous ne devez plus craindre
Que de vos noms par eux l'éclat vienne à s'éteindre ;
Ce Roi devient leur pere, ils en ſont adoptés,
Dès que par le malheur ils lui ſont préſentés :
Il fait valoir leur ſang, & dans leur impuiſſance
Louis remplit en eux leur illuſtre naiſſance.
Quel eſſain de jeuneſſe excité par ſes ſoins,
Délivré déſormais des indignes beſoins,
Vole où s'apprend ſous lui l'art qui mene à la gloire,
Lieux conſacrés à Mars, écoles de victoire,
Terreur de nos voiſins à qui s'offrent de près,
De leurs futurs vainqueurs les menaçans progrès.
Tous ces jeunes guerriers, inſtruits de ce qu'ils doivent
Au bras qui les ſoûtient, au ſecours qu'ils reçoivent,

Digitized by Google

Fiers de porter le nom d'Eleves d'un Héros,
Brûlent de quitter l'ombre & le sein du repos.
De ses nobles leçons qu'il leur demande compte,
Que sa justice excite une vengeance prompte,
Ils partent, & soudain mille périls bravés
Vont montrer sous quel maître ils furent élevés,
Et par leurs vifs efforts des Provinces nouvelles,
Vont payer, s'il se peut, ses bontés paternelles.

Mais des mêmes bontés il offre encore à nous
De plus charmans effets, des ouvrages plus doux :
Dans les murs de Saint Cyr, Asyle solitaire,
Louis montre encor plus le tendre cœur d'un pere.
Là, dans un plein repos, au milieu des bienfaits
Que sa puissante main y répand pour jamais,
On voit couler les jours d'une troupe nombreuse
Que formerent les Cieux aimable & malheureuse,
Et pour qui leurs faveurs & leurs dons les plus beaux
Étoient peut-être encore une source de maux.
Là, d'un trop doux péril une entiere ignorance
Permet que la beauté regne avec l'innocence :
Difficile union ! mais qu'on doit au pouvoir
Du modèle fameux qui souvent s'y fait voir.
La Vertu sous le nom d'une illustre Héroïne,
Descend dans ce séjour, y préside, y domine,
Telle que l'on a dit que ses charmes puissans
Des mortels étonnés auroient tous les encens,
Attireroient les yeux des cœurs les moins sensibles ;
Si ces charmes jamais pouvoient être visibles.
Heureux qui de l'hymen prêt à suivre les loix
D'une épouse en ces lieux viendra faire le choix ;

Digitized by Google

Que ſa noble douceur, ſa conduite fidelle,
Que tout rendra Saint Cyr recommandable en elle!
Mais plus louable encor celle qui dans ces murs
Se vouera toute entiere à des devoirs plus purs.

Ainſi s'étend à tout l'auguſte intelligence
Qui veille ſans relâche au bonheur de la France.
Le Héros dont le bras ne ceſſe de tenir
Un foudre toûjours prêt à ſoûmettre ou punir,
Lui, qui pour commander à l'Europe allarmée,
N'a qu'à laiſſer agir ſa ſeule renommée,
Eſt le même Héros qui ſçait former nos mœurs,
Par qui la piété regne dans tous les cœurs,
Par qui l'unique foi dompte l'hydre à cent têtes :
Nos plus divines loix, nos plus belles conquêtes
Ont la même origine, & partent d'un ſeul Roi.
Siécles, à nos diſcours ajoûterez-vous foi?
Lorſque dans le paſſé notre hiſtoire enfoncée
Par un lointain confus ſera preſque effacée,
Peut-être les eſprits fauſſement pénétrans,
Feront-ils de Louis deux Héros différens.

Digitized by Google

PRIERE POUR LE ROI.

IL ne part qu'un ſouhait de tous les cœurs Fran-
çois,
Seigneur, & chaque jour vos Autels nous entendent
Pouſſer vers vous une commune voix;
Faites durer des jours dont nos deſtins dépendent,
Ne rappellez que tard dans les Cieux qui l'atten-
dent,
Le plus parfait de tous les Rois.
Ne pouvons-nous pas prendre une juſte aſſurance,
Que vous ne l'euſſiez point, par vos dons éclatans,
Rendu ſi néceſſaire au bonheur de la France,
Si vous n'aviez deſſein qu'elle en jouît long-tems?

*RÉPONSE

*A une Lettre de Monſieur de V***.*

VOus dites donc, gens de Village,
Que le Soleil à l'horizon
Avoit aſſez mauvais viſage;
Hé bien quelque ſubtil nuage,

* C'eſt ici la véritable Réponſe qu'on a heureuſement trouvée dans un Recueil de ce tems-là.

Digitized by Google

Vous avoir fait la trahiſon
De défigurer ſon image.
Il étoit là comme en priſon,
D'un air malade ; mais je gage
Que le drôle, en ſon haut étage,
Ne craignoit pas la pamoiſon.
Vous n'en ſçaurez pas davantage,
Et voici ma peroraiſon.
Adieu : votre jeune ſaiſon
A tout autre ſoin vous engage ;
L'ignorance eſt ſon appanage ;
Avec les plaiſirs à foiſon,
Convenable & doux aſſemblage.
J'avouerai bien, & j'en enrage,
Que le ſçavoir & la raiſon
N'eſt preſque auſſi qu'un badinage,
Mais badinage de griſon.
Il eſt des hochets pour tout âge.
Que dans ſon brillant équipage,
Toûjours de maiſon en maiſon
L'inquiet Phébus démenage ;
Laiſſez-le en paix faire voyage,
Rabattez-vous ſur le gazon.
Un gazon, canapé ſauvage,
Des ſoucis de l'humain lignage
Eſt un puiſſant contrepoiſon ;
Pour en avoir bien ſçu l'uſage,
On chante encore en vieux langage
Martin & l'adroite Aliſon.

Digitized by Google

Ce n'eſt pourtant pas que je doute
Qu'un beau jour qui ſera bien noir,
Le pauvre Soleil ne s'encroûte,
En nous diſant, Meſſieurs, bon ſoir;
Chercher dans la celeſte voûte
Quelque autre qui vous faſſe voir;
Pour moi j'en ai fait mon devoir,
Et moi-même ne vois plus goute;
Encore un coup, Meſſieurs, bon ſoir;
Et peut-être par déſeſpoir,
Oſera-t-il rimer en oute
Si quelque Déeſſe n'écoute.
O que de maux fera pleuvoir
Sur notre terreſtre manoir,
Cette céleſte banqueroute!
On allumera maint Bougeoir,
Mais qui n'aura pas grand pouvoir;
Tout ſera pêle-mêle, & toute
Société ſera diſſoute
Sans qu'on diſe juſqu'au revoir,
Chacun de l'éternel dortoir
Enfilera bien-tôt la route
Sans teſter & ſans laiſſer d'hoir;
Et ce que non moins je redoute,
Chacun ira chercher l'abſoute,
Et croira ne plus rien valoir.

Digitized by Google

VEut-on que je prenne une femme ?
J'y veux trouver enſemble & jeuneſſe & beauté,
L'eſprit bien fait, une belle ame,
Délicateſſe avec ſimplicité ;
Cœur ſenſible ſans jalouſie,
Vivacité ſans fantaiſie,
Sageſſe, agrément & ſanté ;
Enfin pour la rendre parfaite,
A toutes les vertus joignez tous les appas ;
Voilà celle que je ſouhaite :
Trop heureux cependant de ne la trouver pas.

Digitized by Google

LETTRES
SUR DIFFERENS SUJETS,
PAR M. DE V***.

LETTRE
A Meſſieurs les Auteurs du NOUVELLISTE DU PARNASSE.

MESSIEURS,

On m'a fait tenir à la Campagne, où je ſuis près de Kenterbury depuis quatre mois, les Lettres que vous publiez avec ſuccès en France, depuis environ ce tems.

J'ai vû dans votre dix-huitiéme Lettre des plaintes injurieuſes, que l'on vous adreſſe contre moi, ſur leſquelles il eſt juſte que j'aïe l'honneur de vous écrire, moins pour ma propre juſtification, que pour l'interêt de la vérité.

Digitized by Google

Un ami, ou peut-être un parent de feu M. de Campiſtron, me fait des reproches pleins d'amertume & de dureté, de ce que j'ai, dit-il, inſulté à la mémoire de cet illuſtre Ecrivain dans une Brochure de ma façon, & que je me ſuis ſervi de ces termes indécens, *le pauvre Campiſtron*. Il auroit raiſon ſans doute de me faire ce reproche, & vous, Meſſieurs, de l'imprimer, ſi j'avois en effet été coupable d'une groſſiereté ſi éloignée de mes mœurs. Ç'a été pour moi une ſurpriſe également vive & douloureuſe, de voir que l'on m'impute de pareilles ſottiſes. Je ne ſçais ce que c'eſt que cette Brochure; je n'en ai jamais entendu parler *. Je n'ai fait aucune Brochure en ma vie: ſi jamais homme devoit être à l'abri d'une pareille accuſation, j'oſe dire que c'étoit moi, Meſſieurs.

Depuis l'âge de ſeize ans, où quelques vers un peu ſatyriques, & par conſéquent très-condamnables, avoient échappés à l'imprudence de mon âge, & au reſſentiment d'une injuſtice, je me ſuis impoſé

* Elle étoit intitulée: *Lettre d'un Spectateur François au ſujet d'Inès de Caſtro*. M. de V. n'en eſt point l'Auteur.

Digitized by Google

la loi de ne jamais tomber dans ce déteſtable genre d'écrire. Je paſſe mes jours dans des ſouffrances continuelles de corps qui m'accablent, & dans l'étude des bons Livres qui me conſole : j'apprends quelquefois dans mon lit que l'on m'impute à Paris des Piéces fugitives que je n'ai jamais vûes, & que je ne verrai jamais. Je ne puis attribuer ces accuſations frivoles à aucune jalouſie d'Auteur ; car qui pourroit être jaloux de moi ? Mais quelque motif qu'on ait pu avoir pour me charger de pareils écrits, je déclare ici, une bonne fois pour toutes, qu'il n'y a perſonne en France qui puiſſe dire que je lui aie jamais fait voir depuis que je ſuis hors de l'enfance, aucun écrit ſatyrique en vers ou en proſe, & que celui-là ſe montre qui puiſſe ſeulement avancer que j'aie jamais applaudi un ſeul de ces écrits, dont le mérite conſiſte à flatter la malignité humaine.

Non-ſeulement je ne me ſuis jamais ſervi de termes injurieux, ſoit de bouche, ſoit par écrit, en citant feu M. de Campiſtron, dont la mémoire ne doit pas être indifférente aux gens de Lettres ; mais je me ſuis toûjours révolté contre cette coûtume impolie, qu'ont priſe pluſieurs jeu-

Digitized by Google

nes gens, d'appeller par leur simple nom des Auteurs illustres, qui méritent des égards.

J'ai trouvé toûjours indigne de la politesse Françoise, & du respect que les hommes se doivent les uns aux autres, de dire Fontenelle, Chaulieu, Crébillon, la Motte, Rousseau, & j'ose dire que j'ai corrigé quelques personnes de ces manieres indécentes de parler qui sont toûjours insultantes pour les vivans, & dont on ne doit se servir envers les morts, que quand ils commencent à devenir anciens pour nous. Le peu de Curieux qui pourront jetter les yeux sur les Préfaces de quelques Piéces de Théatre que j'ai hazardées, verront que je dis toûjours le *grand Corneille*, qui a pour nous le mérite de l'antiquité; & que je dis *Monsieur Racine*, & *Monsieur Despréaux*, parce qu'ils sont presque mes contemporains. Il est vrai que, dans la Préface d'une Tragédie adressée à Mylord Bolingbroock, rendant compte à cet illustre Anglois des défauts & des beautés de notre Théatre, je me suis plaint avec justice que la galanterie dégrade parmi nous la dignité de la Scene; j'ai dit, & je le dis encore, que l'on avoit applaudi ces vers

Digitized by Google

de l'*Alcibiade*, indigne de la Tragédie.

Hélas! qu'eſt-il beſoin de m'en entretenir?
Mon penchant à l'amour, je l'avouerai ſans peine,
Fut de tous mes malheurs la cauſe trop certaine:
Mais bien qu'il m'ait cauſé des chagrins, des ſoupirs,
Je n'ai pu refuſer mon ame à ſes plaiſirs:
Car enfin, Amintas, quoiqu'on en puiſſe dire,
Il n'eſt rien de ſemblable à ce qu'il nous inſpire.
Où trouve-t-on ailleurs cette vive douceur,
Capable d'enlever & de calmer un cœur?
Ah! lorſque pénétré d'un amour véritable,
Et gémiſſant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ſes yeux timides ou diſtraits,
Que mes ſoins de ſon cœur avoient troublé la paix;
Que par l'aveu ſecret d'une ardeur mutuelle,
La mienne a pris encore une force nouvelle;
Dans ces tendres inſtans j'ai toûjours éprouvé;
Qu'un mortel peut ſentir un bonheur achevé.

J'aurois pu dire avec la même vérité, que les derniers ouvrages du grand Corneille ſont indignes de lui, & ſont inférieurs à cet *Alcibiade*, & que la *Bérénice* de M. Racine n'eſt qu'une Elégie bien écrite, ſans offenſer la mémoire de ces grands hommes. Ce ſont les fautes des Ecrivains illuſtres qui nous inſtruiſent; j'ai cru même faire honneur à M. de Campiſtron, en le citant à des étrangers, à qui je parlois de la Scene Françoiſe: de même que je

Digitized by Google

croirois rendre hommage à la mémoire de l'inimitable Moliere, ſi pour faire ſentir les défauts de notre Scene comique, je diſois, que d'ordinaire les intrigues de nos Comédies ne ſont ménagées que par des valets, que les plaiſanteries ne ſont preſque jamais dans la bouche des maîtres, & que j'apportaſſe en preuve la plûpart des Piéces de ce charmant génie, qui malgré ce défaut, & celui de ſes dénouemens, eſt ſi au-deſſus de Plaute & de Térence.

J'ai ajoûté qu'*Alcibiade* eſt une Piéce ſuivie, mais foiblement écrite : le défenſeur de Monſieur de Campiſtron m'en fait un crime : mais qu'il me ſoit permis de me ſervir de la réponſe d'Horace.

Nempè incompoſito dixi pede currere verſus
Lucili : quis tam lucilî fautor inepte eſt
Ut non hoc fateàtur ?

On me demande ce que j'entends par un ſtyle foible, je pourrois répondre, le mien. Mais je vais tâcher de débrouiller cette idée, afin que cet écrit ne ſoit pas abſolument inutile, & que ne pouvant par mon exemple prouver ce que c'eſt qu'un ſtyle noble & fort, j'eſſaye au moins

Digitized by Google

d'expliquer mes conjectures, & de justifier ce que je pense en général du style de la Tragédie d'*Alcibiade*.

Le style fort & vigoureux, tel qu'il convient à la Tragédie, est celui qui ne dit trop ni trop peu, & qui fait toûjours des tableaux à l'esprit, sans s'écarter un moment de la passion.

Ainsi Cléopatre dans la *Rodogune* s'écrie :

Thrône, à t'abandonner je ne puis consentir,
Par un coup de tonnerre il en vaut mieux sortir.
Tombe sur moi le ciel, pourvû que je me venge.

Voilà du style très-fort, & peut-être trop. Le vers qui suit,

Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange.

Est du style le plus foible.

Le style foible, non-seulement en Tragédie, mais en toute Poësie consiste encore à laisser tomber ses vers deux à deux, sans entremêler de longues périodes & de courtes, & sans varier la mesure, à rimer trop en épithétes, à prodiguer des expressions trop communes, à répeter

Digitized by Google

souvent les mêmes mots, à ne pas se servir à propos de conjonctions, qui paroissent inutiles aux esprits peu instruits, & qui contribuent cependant beaucoup à l'élégance du discours.

Tantùm series junctura pollent,

Ce sont toutes ces finesses imperceptibles, qui font en même tems la difficulté & la perfection de l'art.

In tenui labor, at tenuis non gloria.

J'ouvre dans ce moment le volume des Tragédies de M. de Campistron, & je vois à la premiere Scene de l'*Alcibiade*,

Quelle que soit pour nous la tendresse des Rois,
Un moment leur suffit pour faire un autre choix.

Je dis que ces vers, sans être absolument mauvais, sont foibles & sans beauté.

Le grand Corneille ayant la même chose à dire, s'exprime ainsi :

Et malgré ce pouvoir dont l'éclat nous séduit,
Si-tôt qu'il nous veut perdre, un coup d'œil nous détruit.

Digitized by Google

Ce *quelle que soit* de l'*Alcibiade* fait languir le vers : de plus,

Un moment leur suffit pour faire un autre choix ;

Ne fait pas, à beaucoup près, une peinture si vive que ce vers ;

Si-tôt qu'il nous veut perdre, un coup d'œil nous détruit.

Je trouve encore

Mille exemples connus de ces fameux revers....
Affoiblit notre Empire, & dans *mille* combats....
Nous cache *mille* soins dont il est agité....
Il a *mille* vertus dignes du Diadême....
Le sort le plus cruel, *mille* tourmens affreux....

Je dis que ce mot *mille* si souvent répété, & sur-tout dans des vers assez lâches, affoiblit le style au point de le gâter ; que la Piéce est pleine de ces termes *oisifs*, qui rempliſſent languissamment l'hémistiche des vers : je m'offre de prouver à qui voudra, que presque tous les vers de cet ouvrage sont énervés par ces petits défauts de détail, qui répandent la langueur sur toute la diction. Si j'avois vécu du tems de Monsieur de Campistron, & que j'eusse

Digitized by Google

eu l'honneur d'être son ami, je lui aurois dit à lui-même ce que je dis ici au Public; & j'aurois fait tous mes efforts, pour obtenir de lui qu'il retouchât le style de cette Piéce, qui seroit devenue avec plus de soin un très-bon ouvrage. En un mot, je lui aurois parlé, comme je fais ici, pour la perfection d'un art qu'il cultivoit d'ailleurs avec succès.

Le fameux Acteur qui représenta si longtems Alcibiade, cachoit toutes les foiblesses de la diction par les charmes de son récit. En effet l'on peut dire d'une Tragédie comme d'une Histoire : *Historia quoque modò scripta bene legitur, & Tragadia quoque modò scripta bene repræsentatur*; mais les yeux du Lecteur sont des juges plus difficiles, que les oreilles du Spectateur.

Celui qui lit ces vers d'Alcibiade,

Je répondrai, Seigneur, avec la liberté,
D'un Grec, qui ne sçait pas cacher la vérité.

Se ressouvient à l'instant de ces deux beaux vers de Britannicus,

Je répondrai, Madame, avec la liberté
D'un Soldat, qui sçait mal farder la vérité.

Digitized by Google

Il voit d'abord que les vers de M. Racine ſont pleins d'une harmonie ſinguliere, qui caracteriſe en quelque façon Brutus par cette céſure coupée, d'*un Soldat*; au lieu que les vers d'Alcibiade ſont rampans & ſans force. En ſecond lieu, il eſt choqué d'une imitation ſi marquée. En troiſiéme lieu, il ne peut ſouffrir que le citoyen d'un Pays renommé par l'éloquence & par l'artifice, donne à ces mêmes Grecs un caractere qu'ils n'avoient pas.

Vous allez attaquer des peuples indomptables,
Sur leurs propres foyers, plus qu'ailleurs, redoutables.

On voit par tout la même langueur de ſtyle. Ces rimes d'épithétes *indomptables*, *redoutables*, choquent l'oreille délicate du connoiſſeur, qui veut des choſes, & qui ne trouve que des ſons. *Sur leurs propres foyers plus qu'ailleurs*, eſt trop ſimple, même pour de la proſe.

Je n'ai trouvé aucun homme de Lettres, qui n'ait été de mon avis, & qui ne ſoit convenu avec moi que le ſtyle de cette Piéce eſt en général très-languiſſant. J'ajoûterai même que c'eſt la diction ſeule qui abaiſſe Monſieur de Campiſtron au-deſſous

Digitized by Google

de M. Racine. J'ai toûjours soûtenu que les Piéces de Monsieur de Campistron étoient pour le moins aussi régulierement conduites, que toutes celles de l'illustre Racine ; mais il n'y a que la Poësie de style, qui fasse la perfection des ouvrages en vers. Monsieur de Campistron l'a toûjours trop négligée ; il n'a imité le coloris de Monsieur Racine que d'un pinceau timide ; il manque à cet Auteur d'ailleurs judicieux & tendre, ces beautés de détail, ces expressions heureuses, qui sont l'ame de la Poësie, & qui font le mérite des Homeres, des Virgiles, des Tasses, des Miltons, des Popes, des Corneilles, des Racines, des Boileaux.

Je n'ai donc avancé qu'une vérité, & même une vérité utile pour les Belles-Lettres ; & c'est parce qu'elle est vérité, qu'elle m'attire des injures.

L'Anonyme (quel qu'il soit) me dit, à la suite de plusieurs personnalités, que je suis un très-mauvais modéle ; mais au moins il ne le dit qu'après moi ; je ne me vante que de connoître mon art & mon impuissance. Il dit d'ailleurs (ce qui n'est point une injure, mais une critique permise) que ma Tragédie de Brutus est très-

Digitized by Google

défectueuse. Qui le sçait mieux que moi ? C'est parce que j'étois très-convaincu des défauts de cette Piéce, que je la refusai constamment un an entier aux Comédiens. Depuis même je l'ai fort retouchée : j'ai retourné ce terrein, où j'avois travaillé si long-tems avec tant de peine & si peu de fruit. Il n'y a aucun de mes foibles ouvrages, que je ne corrige tous les jours, dans les intervalles de mes maladies. Non seulement je vois mes fautes, mais j'ai obligation à ceux qui m'en reprennent, & je n'ai jamais répondu à une critique, qu'en tâchant de me corriger.

Cette vérité que j'aime dans les autres, j'ai droit d'exiger que les autres la souffrent en moi. Monsieur de la Motte sçait avec quelle franchise je lui ai parlé, & que je l'estime assez pour lui dire quand j'ai l'honneur de le voir, quelques défauts que je crois appercevoir dans ses ingénieux ouvrages. Il seroit honteux que la flatterie infectât le petit nombre d'hommes qui pensent : mais plus j'aime la vérité, plus je hais & dédaigne la satyre, qui n'est jamais que le langage de l'envie. Les Auteurs qui veulent apprendre à penser aux autres hommes, doivent leur donner des exemples de politesse, comme d'éloquen-

Digitized by Google

ce, & joindre les bienſéances de la Société à celles du ſtyle. Faut-il que ceux qui cherchent la gloire, courent à la honte par leurs querelles littéraires, & que les gens d'eſprit deviennent ſouvent la riſée des ſots !

On m'a ſouvent envoyé en Angleterre des Epigrammes & de petites ſatyres contre Monſieur de Fontenelle ; j'ai eu ſoin de dire pour l'honneur de mes compatriotes, que ces petits traits qu'on lui décoche, reſſemblent aux injures que l'eſclave diſoit autrefois au Triomphateur. Je crois que c'eſt être bon François, de détourner autant qu'il eſt en moi, le ſoupçon qu'on a dans les pays étrangers, que les François ne rendent jamais juſtice à leurs contemporains. Soyons juſtes, Meſſieurs, ne craignons ni de blâmer, ni ſurtout de louer, ce qui le mérite ; ne liſons point *Pertharite*, mais pleurons à *Polyeucte*. Oublions avec Monſieur de Fontenelle des Lettres compoſées dans ſa jeuneſſe, mais apprenons par cœur, s'il eſt poſſible, les *Mondes*, la Préface de l'Académie des Sciences, &c. Diſons, ſi vous voulez, à Monſieur de la Motte qu'il n'a pas aſſez bien traduit l'*Iliade*, mais n'oublions pas un mot des belles Odes, & des

Digitized by Google

autres Piéces heureuſes qu'il a faites. C'eſt ne pas payer ſes dettes, que de refuſer de juſtes louanges. Elles ſont l'unique récompenſe des gens de Lettres, & qui leur payera ce tribu, ſinon nous, qui courant à peu-près la même carriere, devons connoître mieux que d'autres la difficulté & le prix d'un bon ouvrage?

J'ai entendu dire ſouvent en France que tout eſt dégéneré, & qu'il y a en tout une diſette d'hommes étonnante. Les étrangers n'entendent à Paris que ces diſcours, & ils nous croyent aiſément ſur notre parole; cependant quel eſt le ſiécle, où l'eſprit humain ait fait plus de progès que parmi nous? Voici un jeune homme de ſeize ans (Monſieur Clairaut) qui exécute en effet ce qu'on a dit autrefois de Monſieur Paſchal, & qui donne un Traité ſur les courbes, qui feroit honneur aux plus grands Géométres. L'eſprit de raiſon pénétre ſi bien dans les Ecoles, qu'elles commencent à rejetter également & les abſurdités inintelligibles d'Ariſtote, & les chimeres ingénieuſes de Deſcartes. Combien d'excellentes hiſtoires n'avons-nous pas depuis trente ans? Il y en a telle qui ſe lit avec plus de plaiſir que Philippe de Comines; il eſt vrai qu'on n'oſe l'a-

Digitized by Google

nouer tout haut, parce que l'Auteur eſt encore vivant : & le moyen d'eſtimer un contemporain autant qu'un homme mort il y a plus de deux cens ans!

Plorávêre ſuis non reſpondere favorem
Speratum meritis.

Perſonne n'oſe convenir franchement des richeſſes de ſon ſiécle. Nous ſommes comme les avares, qui diſent toûjours que le tems eſt dur. J'abuſe de votre patience, Meſſieurs : pardonnez cette longue Lettre & toutes ces réflexions au devoir d'un honnête homme, qui a dû ſe juſtifier, & à mon amour extrême pour les Lettres, pour ma patrie & pour la vérité. Je ſuis, Meſſieurs, &c.

LETTRE
A MONSIEUR L'ABBÉ D. F.
Sur la Tragédie de la Mort de Céſar.

M.

Je m'amuſai, il y a quelques années, à faire une Tragédie en trois Actes, de la mort de Jules-Céſar. C'eſt une Piéce d'un caractere tout oppoſé au goût de notre Nation. Il n'y a point de femme dans cette

Digitized by Google

Piéce ; il n'eſt queſtion que de l'amour de la patrie : d'ailleurs elle eſt auſſi ſinguliere par l'arrangement théatral que par les ſentimens. En un mot, elle n'eſt point faite pour le Public. Je l'avois confié, il y a deux ans, à Meſſieurs de **, qui la repréſenterent, qui eurent la fidélité de n'en garder aucune loque. J'ai eu en dernier lieu la même confiance dans M. l'Abbé A***, Proviſeur d'H**, que j'aime & que j'eſtime ; mais il n'a pu, malgré ſes ſoins, empêcher que quelqu'un de ſon Collége n'en ait tiré une copie.

Voilà la Tragédie aujourd'hui imprimée, à ce que j'apprends, pleine de fautes, de tranſpoſitions, & d'omiſſions conſiderables. On dit même que le Profeſſeur de Rhétorique d'H**, qui étoit chargé de la repréſentation, y a changé pluſieurs vers: ce n'eſt plus mon ouvrage. Je ſens bien cependant qu'on me jugera, comme ſi j'étois l'Editeur, & que la calomnie ſe joindra à la critique. Tout ce que je demande, c'eſt qu'on ſçache que cette Piéce n'eſt point imprimée telle que je l'ai faite, & que je ſuis bien loin d'avoir la moindre part à cette édition. Je vous prie d'en dire deux mots dans l'occaſion.

A Cirey, près de Vally en Champagne, ce 7. Septembre 1735. LETTRE

Digitized by Google

LETTRE

A MONSIEUR DE LA ROQUE,

Sur la Tragédie de Zaïre 1732.

QUoique pour l'ordinaire, vous vouliez bien prendre la peine, Monsieur, de faire les extraits des Piéces nouvelles, cependant vous me privez de cet avantage, & vous voulez que ce soit moi qui parle de Zaïre. Il me semble que je vois Monsieur le Normand ou Monsieur Cochin, réduire un de leurs cliens à plaider sa cause. L'entreprise est dangereuse, mais je vais mériter au moins la confiance que vous avez en moi par la sincérité avec laquelle je m'expliquerai.

Zaïre est la premiere Piéce de Théatre, dans laquelle j'aie osé m'abandonner à toute la sensibilité de mon cœur. C'est la seule Tragédie tendre que j'aie faite. Je croyois dans l'âge même des passions les plus vives que l'amour n'étoit point fait pour le Théatre tragique. Je ne regardois cette foiblesse que comme un défaut charmant qui aviliſſoit l'art des Sophocles; les

Digitized by Google

connoiſſeurs qui ſe plaiſent plus à la douceur élégante de Racine qu'à la force de Corneille, me paroiſſent reſſembler aux curieux qui préferent les nudités du Correge au chaſte & noble pinceau de Raphaël.

Le Public qui fréquente les Spectacles, eſt aujourd'hui plus que jamais dans le goût du Correge. Il faut de la tendreſſe & du ſentiment; c'eſt même ce que les Acteurs jouent le mieux. Vous trouverez vingt Comédiens qui plairont dans *Andronic* & dans *Hippolite*, & à peine un ſeul qui réuſſiſſe dans *Cinna* & dans *Horace*. Il a donc fallu me plier aux mœurs du tems, & commencer tard à parler d'amour.

J'ai cherché au moins à couvrir cette paſſion de toute la bienſéance poſſible, & pour l'ennoblir j'ai voulu la mettre à côté de ce que les hommes ont de plus reſpectable. L'idée me vint de faire contraſter dans un même tableau, d'un côté l'honneur, la naiſſance, la patrie, la Religion; & de l'autre l'amour le plus tendre & le plus malheureux; les mœurs des Mahométans & celles des Chrétiens, la Cour d'un Soudan & celle d'un Roi de France, & de faire paroître pour la premiere fois des François ſur la Scene tragique. Je n'ai

Digitized by Google

pris dans l'Hiſtoire que l'époque de la guerre de Saint Louis ; tout le reſte eſt entierement d'invention. L'idée de cette Piéce étant ſi neuve & ſi fertile, s'arrangea d'elle-même ; & au lieu que le plan d'*Eriphile* m'avoit beaucoup coûté, celui de Zaïre fut fait en un ſeul jour, & l'imagination échauffée par l'intérêt qui regnoit dans ce plan, acheva la Piéce en vingt-deux jours.

Il entre peut-être un peu de vanité dans cet aveu, (car où eſt l'Artiſte ſans amour propre) : mais je de vois cette excuſe au Public, des fautes & des négligences qu'on a trouvées dans ma Tragédie. Il auroit été mieux ſans doute d'attendre à la faire repréſenter que j'en euſſe châtié le ſtyle ; mais des raiſons, dont il eſt inutile de fatiguer le Public, n'ont pas permis qu'on différât. Voici, Monſieur, le ſujet de cette Piéce.

La Paleſtine avoit été enlevée aux princes Chrétiens par le conquérant Saladin. Noradin, Tartare d'origine, s'en étoit enſuite rendu maître. *Oroſmane*, fils de Noradin, jeune homme plein de grandeur, de vertus & de paſſions, commençoit à regner avec gloire dans Jéruſalem. Il avoit

TAYLOR INS OXFOR
Digitized by Google

porté sur le Trône de la Syrie la franchise & l'esprit de liberté de ses ancêtres. Il méprisoit les régles austeres du Serrail, & n'affectoit point de se rendre invisible aux étrangers & à ses sujets, pour devenir plus respectable. Il traitoit avec douceur les Esclaves Chrétiens, dont son Serrail & ses Etats étoient remplis. Parmi ses Esclaves il s'étoit trouvé un enfant, pris autrefois au sac de Césarée, sous le regne de Noradin. Cet enfant ayant été racheté par des Chrétiens à l'âge de neuf ans, avoit été amené en France au Roi Saint Louis, qui avoit daigné prendre soin de son éducation & de sa fortune. Il avoit pris en France le nom de *Néreſtan*; & étant retourné en Syrie, il avoit été fait prisonnier encore une fois, & avoit été enfermé parmi les Esclaves d'Orosmane. Il retrouva dans la captivité une jeune personne avec qui il avoit été prisonnier dans son enfance, lorsque les Chrétiens avoient perdu Césarée. Cette jeune personne à qui on avoit donné le nom de *Zaïre*, ignoroit sa naissance, aussi-bien que Néreſtan & que tous ces enfans de tribut qui sont enlevés de bonne heure des mains de leurs parens, & qui ne connoissent de famille & de patrie que le Serrail. Zaïre sçavoit seulement qu'elle étoit née Chrétienne. Néreſtan & quelques autres Escla-

Digitized by Google

ves un peu plus âgés qu'elle, l'en assuroient. Elle avoit toûjours conservé un ornement qui renfermoit une croix, seule preuve qu'elle eût de sa Religion. Une autre Esclave nommée *Fatime*, née Chrétienne, & mise au Serrail à l'âge de dix ans, tâchoit d'instruire Zaïre du peu qu'elle sçavoit de la Religion de ses peres. Le jeune Néreſtan, qui avoit la liberté de voir Zaïre & Fatime, animé du zèle qu'avoient alors les Chevaliers François, touché d'ailleurs pour Zaïre de la plus tendre amitié, la disposoit au Christianisme. Il se proposa de racheter Zaïre, Fatime & dix Chevaliers Chrétiens, du bien qu'il avoit acquis en France & de les amener à la Cour de Saint Louis. Il eut la hardiesse de demander au Soudan Orosmane la permission de retourner en France, sur sa seule parole, & le Sultan eut la générosité de le permettre. Néreſtan partit & fut deux ans hors de Jérusalem.

Cependant la beauté de Zaïre croissoit avec son âge, & la naïveté touchante de son caractere, la rendoit encore plus aimable que sa beauté. Orosmane la vit & lui parla. Un cœur comme le sien ne pouvoit l'aimer qu'éperdument. Il résolut de bannir la molleſſe qui avoit efféminé tant de

Digitized by Google

Rois de l'Asie, & d'avoir dans Zaïre un ami, une maîtresse, une femme, qui lui tiendroit lieu de tous les plaisirs, & qui partageroit son cœur avec les devoirs d'un Prince & d'un guerrier. Les foibles idées du Christianisme, tracées à peine dans le cœur de Zaïre, s'évanouirent bien-tôt à la vûe du Soudan ; elle l'aima autant qu'elle en étoit aimée, sans que l'ambition se mêlât en rien à la pureté de sa tendresse.

Néreſtan ne revenoit point de France. Zaïre ne voyoit qu'Oroſmane & ſon amour. Elle étoit prête d'épouſer le Sultan, lorſque le jeune François arriva. Oroſmane le fait entrer en préſence même de Zaïre. Néreſtan apportoit avec la rançon de Zaïre & de Fatime, celle de dix Chevaliers qu'il devoit choiſir. J'ai ſatisfait à mes ſermens, dit-il au Soudan, c'eſt à toi de tenir ta promeſſe, de me remettre Zaïre, Fatime & les dix Chevaliers ; mais apprends que j'ai épuiſé ma fortune à payer leur rançon. *Une pauvreté noble eſt tout ce qui me reſte* ; je viens me remettre dans tes fers. Le Soudan ſatisfait du grand courage de ce Chrétien, & né pour être plus généreux encore, lui rendit toutes les rançons qu'il apportoit, lui donna cent

Digitized by Google

Chevaliers au lieu de dix & le comble de préſens ; mais il lui fit entendre que Zaïre n'étoit pas faite pour être rachetée, & qu'elle étoit d'un prix au-deſſus de toutes rançons. Il refuſa auſſi de lui rendre parmi les Chevaliers qu'il délivroit, un Prince de *Luſignan*, fait eſclave depuis long-tems dans Céſarée.

Ce Luſignan, le dernier de la branche des Rois de Jéruſalem, étoit un vieillard reſpecté dans l'Orient, l'amour de tous les Chrétiens, & dont le nom ſeul pouvoit être dangereux aux Sarrazins. C'étoit lui principalement que Néreſtan avoit voulu racheter. Il parut devant Oroſmane accablé du refus qu'on lui faiſoit de Luſignan & de Zaïre. Le Soudan remarqua ce trouble ; il ſentit dès ce moment un commencement de jalouſie que la généroſité de ſon caractere lui fit étouffer. Cependant il ordonna que les cent Chevaliers fuſſent prêts à partir le lendemain avec Néreſtan.

Zaïre, ſur le point d'être Sultane, voulut donner au moins à Néreſtan une preuve de ſa reconnoiſſance. Elle ſe jette aux pieds d'Oroſmane pour obtenir la liberté du vieux Luſignan. Oroſmane ne pouvoit

Digitized by Google

rien refuſer à Zaïre. On alla tirer Luſignan des fers. Les Chrétiens délivrés étoient avec Néreſtan dans les appartemens extérieurs du Serrail; ils pleuroient la deſtinée de Luſignan : ſur-tout le Chevalier de *Châtillon*, ami tendre de ce malheureux Prince, ne pouvoit ſe réſoudre à accepter une liberté qu'on refuſoit à ſon ami & à ſon maître, lorſque Zaïre arrive & leur amene celui qu'ils n'eſpéroient plus.

Luſignan, ébloui de la lumiere qu'il revoyoit après vingt années de priſon, pouvant ſe ſoûtenir à peine, ne ſçachant où il eſt & où on le conduit, voyant enfin qu'il étoit avec des François & reconnoiſſant Châtillon, s'abandonna à cette joie mêlée d'amertume, que les malheureux éprouvent dans leur conſolation. Il demande à qui il doit ſa délivrance. Zaïre prend la parole en lui préſentant Néreſtan; c'eſt à ce jeune François, dit-elle, que vous, & tous les Chrétiens, devez votre liberté. Alors le vieillard apprend que Néreſtan a été élevé dans le Serrail avec Zaïre, & ſe tournant vers eux : Hélas! dit-il, puiſque vous avez pitié de mes malheurs, achevez votre ouvrage, inſtruiſez-moi du ſort de mes enfans. Deux me

Digitized by Google

furent enlevés au berceau, lorsque je fus pris dans Césarée ; deux autres furent massacrés devant moi avec leur mere. O mes fils ! ô martyrs ! veillez du haut du ciel sur mes autres enfans, s'ils sont vivans encore. Hélas ! j'ai sçu que mon dernier fils, & ma fille, furent conduits dans ce Serrail. Vous qui m'écoutez, Néreſtan, Zaïre, Châtillon, n'avez-vous nulle connoiſſance de ces triſtes reſtes du ſang de Godefroi & de Luſignan ?

Au milieu de ces queſtions, qui déjà remuoient le cœur de Néreſtan & de Zaïre, Luſignan apperçut au bras de Zaïre, un ornement qui renfermoit une croix : il ſe reſſouvint que l'on avoit mis cette parure à ſa fille, lorſqu'on la portoit au Baptême ; Châtillon l'en avoit ornée lui-même, & Zaïre lui avoit été arrachée de ſes bras avant que d'être baptiſée. La reſſemblance des traits, l'âge, toutes les circonſtances, une cicatrice de la bleſſure que ſon jeune fils avoit reçue, tout confirme à Luſignan qu'il eſt pere encore ; & la Nature parlant à la fois au cœur de tous les trois, & s'expliquant par des larmes : embraſſez-moi, mes chers enfans, s'écria Luſignan, & revoyez votre pere. Zaïre & Néreſtan ne pouvoient s'arracher

Digitized by Google

de ſes bras. Mais, hélas ! dit ce vieillard infortuné, goûterai-je une joie pure ? Grand Dieu, qui me rends ma fille, me la rends-tu Chrétienne ? Zaïre rougit & frémit à ces paroles. Luſignan vit ſa honte & ſon malheur, & Zaïre avoua qu'elle étoit Muſulmane. La douleur, la Religion & la Nature donnerent en ce moment des forces à Luſignan ; il embraſſa ſa fille, & lui montrant d'une main le Tombeau de JESUS-CHRIST, & le Ciel de l'autre, animé de ſon déſeſpoir, de ſon zéle, aidé de tant de Chrétiens, de ſon fils & du Dieu qui l'inſpire, il touche ſa fille, il l'ébranle ; elle ſe jette à ſes pieds & lui promet d'être Chrétienne.

Au moment arrive un Officier du Serrail qui ſépare Zaïre de ſon pere & de ſon frere, & qui arrête tous les Chevaliers François. Cette rigueur inopinée étoit le fruit d'un Conſeil qu'on venoit de tenir en préſence d'Oroſmane. La Flotte de Saint Louis étoit partie de Chypre, & on craignoit pour les Côtes de Syrie ; mais un ſecond Courier ayant apporté la nouvelle du départ de Saint Louis pour l'Egypte, Oroſmane fut raſſuré ; il étoit lui-même ennemi du Soudan d'Egypte. Ainſi n'ayant rien à craindre ni du Roi ni des François

Digitized by Google

qui étoient à Jérusalem, il commanda qu'on les renvoyât à leur Roi, & ne songea plus qu'à réparer par la pompe & la magnificence de son mariage la rigueur dont il avoit usé envers Zaïre.

Pendant que le mariage se préparoit, Zaïre désolée, demanda au Soudan la permission de revoir Néreſtan encore une fois. Orosmane trop heureux de trouver une occasion de plaire à Zaïre, eut l'indulgence de permettre cette entrevûe. Néreſtan revit donc Zaïre ; mais ce fut pour lui apprendre que son pere étoit prêt d'expirer, qu'il mouroit entre la joie d'avoir retrouvé ses enfans, & l'amertume d'ignorer si Zaïre seroit Chrétienne, & qu'il lui ordonnoit en mourant d'être baptisée ce jour-là même de la main du Pontife de Jérusalem. Zaïre attendrie & vaincue, promit tout, & jura à son frere qu'elle ne trahiroit point le sang dont elle étoit née, qu'elle seroit Chrétienne, qu'elle n'épouseroit point Orosmane, qu'elle ne prendroit aucun parti avant que d'avoir été baptisée.

A peine avoit-elle prononcé ce serment, qu'Orosmane, plus amoureux & plus aimé que jamais, vient la prendre

Digitized by Google

pour la conduire à la Mosquée. Jamais on eut le cœur plus déchiré que Zaïre ; elle étoit partagée entre son Dieu, sa famille, & son nom qui la retenoient, & le plus aimable de tous les hommes qui l'adoroit. Elle ne se connut plus ; elle céda à la douleur, & s'échappa des mains de son Amant, le quittant avec désespoir & le laissant dans l'accablement de la surprise, de la douleur & de la colere.

Les impressions de jalousie se réveillerent dans le cœur d'Orosmane. L'orgueil les empêcha de paroître, & l'amour les adoucit. Il prit la fuite de Zaïre pour un caprice, pour un artifice innocent, pour la crainte naturelle à une jeune fille, pour toute autre chose enfin que pour une trahison. Il vit encore Zaïre, lui pardonna & l'aima plus que jamais. L'amour de Zaïre augmentoit par la tendresse indulgente de son Amant. Elle se jette en larmes à ses genoux, le supplie de différer le mariage jusqu'au lendemain. Elle comptoit que son frere seroit alors parti, qu'elle auroit reçu le baptême, que Dieu lui donneroit la force de résister. Elle se flattoit même quelquefois que la Religion Chrétienne lui permettroit d'aimer un homme si tendre, si généreux, si vertueux, à qui il

Digitized by Google

ne manquoit que d'être Chrétien. Frappée de toutes ces idées, elle parloit à Orosmane avec une tendresse si naïve & une douleur si vraie, qu'Orosmane ceda encore & lui accorda le sacrifice de vivre sans elle ce jour-là. Il étoit sûr d'être aimé; il étoit heureux dans cette idée & fermoit les yeux sur le reste.

Cependant dans les premiers mouvemens de jalousie, il avoit ordonné que le Serrail fût fermé à tous les Chrétiens. Nérestan trouvant le Serrail fermé, & n'en soupçonnant pas la cause, écrivit une Lettre pressante à Zaïre; il lui mandoit d'ouvrir une porte secrette qui conduisoit vers la Mosquée, & lui recommandoit d'être fidelle.

La Lettre tomba entre les mains d'un Garde qui la porta à Orosmane. Le Soudan en crut à peine ses yeux. Il se vit trahi, il ne douta pas de son malheur & du crime de Zaïre. Avoir comblé un étranger, un captif de bienfaits; avoir donné son cœur, sa couronne à une fille esclave; lui avoir tout sacrifié; ne vivre que pour elle, & en être trahi pour ce captif même; être trompé par les apparences du plus tendre amour; éprouver

Digitized by Google

en un moment ce que l'amour a de plus violent, ce que l'ingratitude a de plus noir, ce que la perfidie a de plus traître ; c'étoit sans doute un état horrible. Mais Orosmane aimoit, & il souhaitoit de trouver Zaïre innocente. Il lui fait rendre ce billet par un Esclave inconnu. Il se flatte que Zaïre pouvoit ne point écouter Néreſtan ; Néreſtan seul lui paroissoit coupable. Il ordonne qu'on l'arrête & qu'on l'enchaîne, & il va, à l'heure & à la place du rendez-vous, attendre l'effet de la Lettre.

La Lettre est rendue à Zaïre, elle la lit en tremblant ; & après avoir long-tems hésité, elle dit enfin à l'Esclave, qu'elle attendra Néreſtan, & donne ordre qu'on l'introduise. L'Esclave rend compte de tout à Orosmane.

Le malheureux Soudan tombe dans l'excès d'une douleur mêlée de fureur & de larmes. Il tire son poignard, & il pleure. Zaïre vient au rendez-vous dans l'obscurité de la nuit. Orosmane entend sa voix, & son poignard lui échappe. Elle approche, elle appelle Néreſtan ; & à ce nom Orosmane la poignarde.

Digitized by Google

Dans l'instant on lui amene Néreſtan enchaîné, avec Fatime complice de Zaïre. Oroſmane hors de lui s'adreſſe à Néreſtan, en le nommant ſon rival : c'eſt toi qui m'arraches Zaïre, dit-il, regarde-la avant que de mourir ; que ton ſupplice commence avec le ſien ; regarde-la, te dis-je. Néreſtan approche de ce corps expirant. Ah ! que vois-je ! ah ! ma ſœur ! Barbare, qu'as-tu fait.... ? A ce mot de ſœur, Oroſmane eſt comme un homme qui revient d'un ſonge funeſte ; il connoît ſon erreur ; il voit ce qu'il a perdu ; il s'eſt trop abîmé dans l'horreur de ſon état pour ſe plaindre. Néreſtan & Fatime lui parlent ; mais de tout ce qu'ils diſent il n'entend autre choſe ſinon qu'il étoit aimé. Il prononce le nom de Zaïre, il court à elle ; on l'arrête, il retombe dans l'engourdiſſement de ſon déſeſpoir. Qu'ordonnes-tu de moi, lui dit Nereſtan ? Le Soudan, après un long ſilence, fait ôter les fers à Néreſtan, le comble de largeſſes, lui & tous les Chrétiens, & ſe tue auprès de Zaïre.

Voilà, Monſieur, le plan exact de la conduite de cette Tragédie que j'expoſe avec toutes ſes fautes. Je ſuis bien loin de m'enorgueillir du ſuccès paſſager de quel-

Digitized by Google

ques représentations. Qui ne connoît l'illusion du Théatre ? Qui ne sçait qu'une situation intéressante, mais triviale, une nouveauté brillante & hazardée, la seule voix d'une Actrice, suffisent pour tromper quelques tems le Public ? Quelle distance immense entre un ouvrage souffert au Théatre & un bon ouvrage ! J'en sens malheureusement toute la différence. Je vois combien il est difficile de réussir au gré des connoisseurs. Je ne suis pas plus indulgent qu'eux pour moi-même ; & si j'ose travailler, c'est que mon goût extrême pour cet art l'emporte encore sur la connoissance que j'ai de mon peu de talent.

Digitized by Google

LETTRE

A MONSIEUR L'ABBÉ P**,

Sur les Elémens de Newton, 1738.

JE viens, Monsieur, de recevoir par la Poste une de vos feuilles périodiques, dans laquelle vous rendez compte d'une nouvelle édition des *Elémens de Newton*. J'ai reçu aussi quelques imprimés sur le même sujet.

Comme je crois avoir, à propos de cet ouvrage, quelque chose à dire qui ne sera pas inutile aux Belles-Lettres, souffrez que je vous prie de vouloir bien insérer dans votre feuille les réflexions suivantes.

Il est vrai, comme vous le dites, Monsieur, que j'ai envoyé à plusieurs Journaux des éclaircissemens en forme de préface, pour servir de supplément à l'édition de Hollande, & j'apprends même que les Auteurs du Journal de Trevoux ont eu la bonté d'insérer, il y a un mois, ces éclaircissemens dans leur Journal. Si les nouveaux Editeurs des *Elémens de New-*

Digitized by Google

ton ont mis cette préface à la tête de leur Edition ; ils ont en cela rempli mes vûes.

Je vois par votre feuille que les Editeurs ont imprimé dans cette préface, cette phrase singuliere *qu'une maladie a éclairé la fin de mon ouvrage :* & vous dites que vous ne concevez pas comment la fin de mon ouvrage peut être *éclairée* par une maladie. C'est ce que je ne conçois pas plus que vous. Mais n'y auroit-il pas dans le manuscrit *retardé*, au lieu d'*éclairé* ? Ce qui peut-être est plus difficile à concevoir, c'est comment les Imprimeurs font de pareilles fautes, & comment ils ne les corrigent pas? Ceux qui ont eu soin de cette seconde Edition doivent être d'autant plus exacts, qu'ils reprochent beaucoup d'erreurs aux Editeurs d'Amsterdam, qui ont occasionné des mépriſes plus singulieres.

Comme je n'ai nul interêt, quel qu'il puisse être, ni à aucune de ces Editions, ni à celle qui va, dit-on, paroître en Hollande, de ce qu'on a pu recueillir de mes ouvrages, je suis uniquement dans le cas des autres Lecteurs. J'achette mon Livre comme les autres, & je ne donne de préference qu'à l'Edition qui me paroît la meilleure.

Digitized by Google

Je vois avec chagrin l'extrême négligence avec laquelle beaucoup de Livres nouveaux ſont imprimés. Il y a, par exemple, peu de Piéces de Théatre, où il n'y ait des vers entiers oubliés. J'en remarquai dernierement quatre qui manquoient dans la Comédie du *Glorieux*; ce qui eſt d'autant plus déſagréable, que peu de Comédies méritent autant d'être bien imprimées. Je crois, Monſieur, que vous rendrez un nouveau ſervice à la Littérature, en recommandant une exactitude ſi néceſſaire & ſi négligée.

Je conſeillerois en général à tous les Editeurs d'ouvrages inſtructifs de faire des cartons au lieu d'*Errata*: car j'ai remarqué que peu de Lecteurs vont conſulter l'*Errata*, & alors ou ils reçoivent des erreurs pour des vérités, ou bien ils font des critiques précipitées & injuſtes.

En voici un exemple récent, & qui doit être public, afin que doreſnavant les Lecteurs qui veulent s'inſtruire, & les Critiques qui veulent nuire, ſoient un peu plus ſur leurs gardes.

Il vient de paroître une petite brochure ſans nom d'Auteur ni d'Imprimeur, dans

Digitized by Google

laquelle il paroît qu'on en veut beaucoup plus encore à ma personne, qu'à la Philosophie de Newton ; elle est intitulée : *Lettre d'un Physicien sur la Philosophie de Newton mise à la portée de tout le monde.*

L'Auteur qui probablement est mon ennemi, sans me connoître, ce qui n'est que trop commun dans la République des Lettres, s'explique ainsi sur mon compte, page 13. *Il seroit inutile de faire des réflexions sur une mépriſe si considérable. Tout le monde les apperçoit & elles seroient trop humiliantes pour M. de Voltaire.*

Il sera curieux de voir ce que c'est que cette mépriſe considerable qui entraîne des réflexions si humiliantes. Voici ce que j'ai dit dans mon Livre : » Il se forme dans » l'œil un angle une fois plus grand, quand » je vois un homme à deux pieds de moi, » que quand je le vois à quatre pieds ; » cependant je vois toûjours cet homme » de la même grandeur. Comment mon » sentiment contredit-il ainsi le méchaniſ- » me de mes organes ?

Soit inattention de Copiſte, soit erreur de chiffres, soit inadvertance d'Imprimeur, il se trouve que l'Editeur d'Amsterdam a

Digitized by Google

mis *deux* où il falloit *quatre*, & *quatre* où il falloit *deux*. Le Réviſeur Hollandois, qui a vû la faute, n'a pas manqué de la corriger dans l'*Errata* à la fin du Livre. Le Cenſeur ne ſe donne pas la peine de conſulter cet *Errata*. Il ne me rend pas la juſtice de croire que je puis au moins ſçavoir les premiers principes de l'optique. Il aime mieux abuſer d'une petite faute d'impreſſion aiſée à corriger, & ſe donner le triſte plaiſir de dire des injures. La fureur de vouloir outrager un homme, à qui l'on n'a rien à reprocher que la peine extrême qu'il a priſe pour être utile, eſt donc une maladie bien incurable ?

Je voudrois bien ſçavoir, par exemple, à quel propos un homme qui s'annonce Phyſicien, qui écrit, dit-il, ſur la Philoſophie de Newton, commence par dire que j'ai fait l'Apologie du meurtre de Charles I. Quel rapport, s'il vous plaît, de la fin tragique, autant qu'injuſte, de ce Roi, avec la réfrangibilité & le quarré des diſtances ? Mais où aurois-je donc fait l'Apologie de cette injuſtice exécrable ? Eſt-ce dans un Livre que ce Critique me reproche ; Livre où j'ai démontré qu'on a inféré vingt pages entieres qui n'étoient point de moi, & où tout le reſte eſt

Digitized by Google

altéré & tronqué ? Mais en quel endroit fait-on donc l'Apologie prétendue de ce meurtre ? Je viens de consulter le Livre où l'on parle de cet assassinat d'autant plus affreux qu'on emprunta le glaive de la législature pour le commettre. Je trouve qu'on y compare cet attentat avec celui de Ravaillac, avec celui du Jacobin Clément, avec le crime, plus énorme encore, du Prêtre qui se servit du Corps de JESUS-CHRIST même dans la communion, pour empoisonner l'Empereur Henri VII ? Est-ce-là justifier le meurtre de Charles I ? N'est-ce pas au contraire le trop comparer à de plus grands crimes ?

C'est avec la même justice que ce Critique m'attaquant toûjours au lieu de mon ouvrage, prétend que j'ai dit autrefois : » Mallebranche non-seulement admit les » idées innées, mais il prétendit que nous » voyons tout en Dieu.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais écrit cela ; mais j'ai l'équité de croire que celui à qui on le fait dire a eu sans doute une intention toute contraire, & qu'il avoit dit : *Mallebranche non-seulement n'admit point les idées innées, mais il prétendit que nous voyons tout en Dieu.* En effet, qui peut

Digitized by Google

avoir lû la *Recherche de la vérité*, sans avoir principalement remarqué le Chapitre IV. du Livre III. de l'*Esprit pur*, seconde partie. J'en ai sous les yeux un exemplaire marginé de ma main, il y a près de quinze ans. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner cette question. Mon unique but est de faire voir l'injustice des critiques précipitées, de faire rentrer en lui-même un homme qui sans doute se repentira de ses torts quand il les connoîtra ; & enfin de faire ressouvenir tous les Critiques d'une ancienne vérité qu'ils oublient toûjours: c'est qu'une injure n'est pas une raison.

Je n'ai jamais répondu à ceux qui ont voulu, ce qui est très-aisé, rabaisser les ouvrages de Poësie que j'ai faits dans ma jeunesse. Qu'un Lecteur critique Zaïre, ou Alzire, ou la Henriade, je ne prendrai pas la plume pour lui prouver qu'il a tort de n'avoir pas eu de plaisir. On ne doit pas garder le même silence sur un ouvrage de Philosophie. Tantôt on a des objections spécieuses à détruire, tantôt des vérités à éclaircir, souvent des erreurs à retracter: je puis me trouver ici à la fois dans ces trois circonstances. Cependant je ne crois pas devoir répondre en détail à la Brochure dont il est question.

Digitized by Google

Si on me fait des objections plus raiſonnables, j'y répondrai, ſoit en me corrigeant, ſoit en demandant de nouveaux éclairciſſemens; car je n'ai & ne puis avoir d'autre but que la vérité. Je ne crois pas qu'excepté quatre ou cinq argumens, il y ait rien de mon propre fonds dans les élémens de la Philoſophie nouvelle. Elle m'a paru vraie, & j'ai voulu la mettre ſous les yeux d'une nation ingénieuſe, qui, me ſemble, ne la connoiſſoit pas aſſez. Les noms de Galilée, de Képler, de Deſcartes, de Newton, de Hugens me ſont indifférens. J'ai examiné paiſiblement les idées de ces grands hommes, que j'ai pu entrevoir. Je les ai expoſées ſelon ma maniere de concevoir les choſes, prêt à me rétracter, quand on me fera appercevoir d'une erreur.

Il faut ſeulement qu'on ſçache que la plûpart des opinions qu'on me reproche, ſe trouvent ou dans Newton, ou dans les Livres de Meſſieurs Keil, Grégori, Pamberton, Graveſande, Muſhenbrok, &c. & que ce n'eſt pas dans une ſimple Brochure faite avec précipitation, qu'il faut combattre ce qu'ils ont cru prouver dans des Livres qui ſont le fruit de tant de réflexions & de tant d'années.

Je

Digitized by Google

Je vois que ce qui fait toûjours le plus de peine à mes compatriotes, c'eſt ce mot de *gravitation*; d'*attraction*; je répete encore qu'on n'a qu'à lire attentivement la Diſſertation de Monſieur de Maupertuis ſur ce ſujet, dans ſon Livre de *la figure des Aſtres*, & on verra ſi on a plus d'idée de l'impulſion qu'on croit connoître, que de l'attraction qu'on veut combattre. Après avoir lu ce Livre, il faut examiner le quinziéme, le ſeiziéme & le dix-ſeptiéme Chapitres des *Elémens* de Newton, & voir ſi les preuves qu'on y a raſſemblées contre le plein & contre les tourbillons, paroiſſent aſſez fortes. Il faut que chacun en cherche encore de nouvelles. Les Phyſiciens Géométres ſont invités, par exemple, à conſiderer ſi quinze pieds étant le ſinus verſe de l'arc que parcourt la Terre en une ſeconde, il eſt poſſible qu'un fluide quelconque pût cauſer la chûte de quinze pieds dans une ſeconde.

Je les prie d'examiner ſi les longueurs de Pendules étant entre elles, comme les quarrés de leurs oſcillations, un Pendule de la longueur du rayon de la Terre, étant comparé avec nôtre Pendule à ſecondes, la peſanteur qui fait ſeul les vibrations des Pendules, peut être l'effet

Digitized by Google

d'un tourbillon circulant autour de la Terre, &c. Quand on aura bien balancé d'un côté, toutes ces incompatibilités mathématiques, qui semblent anéantir sans retour, les tourbillons, & de l'autre la seule hypothèse douteuse, qui les admet, on verra mieux alors ce que l'on doit penser.

De très-grands Philosophes qui m'ont fait l'honneur de m'écrire sur ce sujet, des Lettres un peu plus polies que celle de l'Anonyme, veulent s'en tenir au méchanisme que Descartes a introduit dans la Physique. J'ai du respect pour la mémoire de Descartes ainsi que pour eux. Il faut sans doute, rejetter les qualités occultes : il faut examiner l'Univers comme un Horloge ; quand le méchanisme connu manque, quand toute la Nature conspire à nous découvrir une nouvelle propriété de la matiere ; devons-nous la rejetter parce qu'elle ne s'explique pas par le méchanisme ordinaire ? Où est donc la grande difficulté que Dieu ait donné la gravitation à la matiere comme il lui a donné l'inertie, la mobilité, l'impénétrabilité ? Je crois que plus on y fera réflexion, plus on sera porté à croire que la pesanteur est, comme le mouvement, un attribut dans

Digitized by Google

né de Dieu seul à la matiere : il ne pouvoit pas la créer sans étendue, mais il pouvoit la créer sans pesanteur. Pour moi, je ne reconnois, dans cette propriété des corps, d'autre cause que la main toute-puissante de l'Etre Suprême. J'ai osé dire, & je le dis encore, que s'il se pouvoit que les tourbillons existassent, il faudroit encore que la gravitation entrât pour beaucoup dans les forces qui les feroient circuler. Il faudroit même, en supposant ces tourbillons, reconnoître cette gravitation comme une force primordiale résidente à leur centre.

On me reproche de regarder après tant de grands hommes, la gravitation comme une qualité de la matiere, & moi je me reproche non pas de l'avoir regardée sous cet aspect, mais d'avoir été en cela plus loin que Newton, & d'avoir affirmé, ce qu'il n'a jamais fait, que la lumiere, par exemple, ait cette qualité. *Elle est matiere*, ai-je dit, *donc elle pese*. J'aurois dû dire seulement, *donc il est très-vraisemblable qu'elle pese*. Monsieur Newton, dans ses *Principes*, semble croire que la lumiere n'a point cette propriété que Dieu a donnée aux autres corps de tendre vers un centre. J'ai poussé la hardiesse au point

Digitized by Google

d'exposer un sentiment contraire : on voit au moins par-là que je ne suis point esclave de Newton, quoiqu'il fût bien pardonnable de l'être. Je finis, parce que j'ai trop de choses à dire. C'est à ceux qui en sçavent plus que moi, à rendre sensibles des vérités admirables, dont je n'ai été que le foible interprete.

J'ai l'honneur d'être, &c.

---

* LETTRE

A MONSIEUR T**,

Sur l'Ouvrage de Monsieur du Tot & sur celui de Monsieur Melon, 1738.

JE vous remercie, Monsieur, de m'avoir fait connoître le Livre de Monsieur du Tot sur les Finances. C'est un Euclide pour la vérité & l'exactitude. Il me semble qu'il fait à l'égard de cette Science, qui est le fondement des bons gouvernemens,

---

* On ne sera pas fâché de trouver ici la premiere façon de cette Lettre. L'Auteur l'a partagée en deux dans la derniere Edition de ses Œuvres, mais les retranchemens qu'il y a faits ont engagé de la remettre sous les yeux du Public telle qu'elle a été composée d'abord. Les variantes sont considerables.

Digitized by Google

ce que Lemery a fait en Chymie. Il a rendu très-intelligible un art sur lequel avant lui les Artistes jaloux de leurs connoissances, souvent erronnées, n'avoient point écrit, ou n'avoient donné que des énigmes.

Je viens de relire aussi le petit Livre de feu Monsieur Melon, qui a été l'occasion de l'ouvrage beaucoup plus détaillé & plus approfondi qu'a donné Monsieur du Tot.

Nardi parvus onix eliciet cadum.

L'Essai de Monsieur Melon me paroît toûjours digne d'un Ministre & d'un Citoyen, même avec ses erreurs. Il me semble, toute prévention à part, qu'il y a beaucoup à profiter dans ces lectures; car je veux croire, pour l'amour du genre humain, que ces Livres & quelques-uns de ceux de Monsieur l'Abbé de Saint Pierre, pourront, dans des tems difficiles, servir de conseil aux Ministres à venir, comme l'Histoire est la leçon des Rois.

Parmi les choses que je remarque sur l'Essai de Monsieur Melon, il me sera bien permis, en qualité d'homme de Let-

Digitized by Google

tres & d'amateur de la Langue Françoiſe, de me plaindre qu'il en ait trop négligé la pureté. L'importance des matieres ne doit point faire oublier le ſtyle. Je me ſouviens que lorſque l'Auteur me fit l'honneur de me donner ſa ſeconde édition, il me dit qu'il étoit bien difficile d'écrire en François, & qu'on lui avoit corrigé plus de trente fautes dans ſon Livre. Je lui en montrai cent dans les vingt premieres pages de cette ſeconde Edition corrigée.

Paſſons à des inadvertances plus importantes. Il me ſemble que dans ces Ecrits que l'intérêt public a dictés, il ne faut ſouffrir aucune erreur. Voici quelques propoſitions qui ne m'ont point paru vraies.

1°. Il dit que les pays où il y a plus de mendians, ſont les plus barbares. Je penſe qu'il n'y a point de ville moins barbare que Paris, & pourtant où il y ait plus de mendians. C'eſt une vermine qui s'attache à la richeſſe. Les faineans accourent du bout du Royaume à Paris, pour y mettre à contribution l'opulence & la bonté. C'eſt un abus difficile à déraciner, mais qui prouve ſeulement qu'il y a des hommes lâches qui aiment mieux demander l'aumône que de gagner leur vie. C'eſt

Digitized by Google

une preuve de richeſſe & de négligence, & non point de barbarie.

2°. Il répète dans pluſieurs endroits que l'Eſpagne ſeroit beaucoup plus puiſſante ſans l'Amérique. Il ſe fonde ſur la dépopulation de l'Eſpagne, & ſur la foibleſſe où ce Royaume a langui long-tems. Cette idée que l'Amérique affoiblit l'Eſpagne, ſe voit dans cent Auteurs. Ils auroient dû conſidérer que les tréſors du nouveau Monde ont été le ciment de la puiſſance de Charles-Quint, & que par eux Philippe II. eût été le maître de l'Europe, ſi Henri le Grand, Eliſabeth, & le Prince d'Orange n'euſſent été des Héros. Ces Auteurs alors auroient changé de ſentiment. Ils ont cru que la Monarchie Eſpagnole étoit anéantie, parce que les Rois Philippe III. Philippe IV. & Charles II. ont été malheureux ou foibles: mais que l'on voïe comme cette Monarchie a repris tout d'un coup une nouvelle vie ſous le Cardinal Alberoni; que l'on jette les yeux ſur l'Afrique & ſur les autres Théatres des conquêtes du préſent Gouvernement Eſpagnol; il faudra bien convenir alors que les peuples ſont ce que les Rois ou leurs Miniſtres les font être. Le courage, la force, l'induſtrie, tous les talens reſtent

Digitized by Google

enſevelis, juſqu'à ce qu'il paroiſſe un génie qui les reſſuſcite. Le Capitole eſt habité aujourd'hui par des Recollets, & l'on diſtribue des Chapelets, où des Rois vaincus ſuivoient le Char de Paul-Emile. Qu'un Empereur ſiége à Rome, & que cet Empereur ſoit un Jules-Céſar, tous les Romains deviendront des Céſars eux-mêmes. Quant à la dépopulation de l'Eſpagne, elle eſt moindre qu'on ne le dit; & après tout ce Royaume & les Etats de l'Amérique qui en dépendent, ſont des Provinces d'un même Empire, diviſées par un eſpace qu'on franchit en deux mois. Enfin leurs tréſors deviennent les nôtres par une circulation néceſſaire. La Cochenille, l'Indigo, le Quinquina, les mines du Mexique & du Perou ſont à nous, & par-là nos Manufactures ſont aux Eſpagnols. Si l'Amerique leur étoit à charge, perſiſteroient-ils ſi long-tems à défendre aux étrangers l'entrée de ce pays? Garde-t-on avec tant de ſoin le principe de ſa ruine, quand on a eu deux cens ans pour faire ſes réflexions.

3°. Monſieur Melon dit: » Que la perte » des Soldats n'eſt point ce qu'il y a de » plus funeſte dans les guerres; que cent » mille hommes tués ſont une bien petite

Digitized by Google

» portion sur vingt millions ; mais que les » augmentations des impositions rendent » vingt millions d'hommes malheureux.

Je lui passe qu'il y ait vingt millions d'ames en France ; mais je ne lui passe point qu'il vaille mieux égorger cent mille hommes que de faire payer double impôt au reste de la nation. Ce n'est pas tout ; il y a ici un étrange & funeste mécompte.

Louis XIV. a eu, en comptant tout le corps de la Marine, quatre cens quarante mille hommes à sa solde pendant la derniere guerre. Jamais l'Empire Romain n'en a eu tant. On a observé que la cinquiéme partie d'une armée périt au bout d'une campagne, soit par les maladies, soit par les accidens, soit par le fer & le feu. Voilà quatre-vingt-huit mille hommes robustes que la guerre détruisoit chaque année : donc au bout de dix ans l'état perdit huit cens quatre-vingt mille hommes, & avec eux les enfans qu'ils auroient produits. Maintenant si la France contient environ dix-huit millions d'ames, retranchez les vieillards, les enfans, le Clergé, les Religieux, les Magistrats, & que reste-t-il pour défendre la nation ? Sur dix-huit millions, à peine trouverez-vous dix-huit

Digitized by Google

cens mille hommes, & la guerre en dix années en détruit plus de neuf cens mille. Elle fait périr dans une nation la moitié de ceux qui peuvent combattre pour elle; & vous dites qu'un impôt eſt plus funeſte que leur mort ?

Après avoir relevé ces inadvertances, que l'Auteur eût relevées lui-même, ſouffrez que je me donne le plaiſir d'eſtimer tout ce qu'il dit ſur ſa liberté du commerce, ſur les denrées, ſur le change, & ſur-tout ſur le luxe. Cette ſage apologie du luxe eſt d'autant plus eſtimable dans cet Auteur, & a d'autant plus de poids dans ſa bouche, qu'il vivoit en Philoſophe.

Qu'eſt-ce en effet que le luxe ? C'eſt un mot ſans idée préciſe, à peu-près comme lorſque nous diſons les climats d'Orient & d'Occident. Il n'y a en effet ni Occident, ni Orient. Il n'y a pas de point où le Soleil ſe leve & ſe couche; ou ſi vous voulez chaque point eſt Orient & Occident. Il en eſt de même du luxe. Il n'y en a point, ou il eſt par-tout. Tranſportons-nous au tems où nos peres ne portoient point de chemiſes. Si Quelqu'un leur eût dit : Il faut que vous portiez ſur

Digitized by Google

la peau des étoffes plus fines & plus légéres que le plus fin drap, blanches comme de la neige : & que vous en changiez tous les jours ; il faut même qu'une compoſition faite avec un art infini leur rende leur premiere blancheur : tout le monde ſe ſeroit écrié : Ah ! quel luxe ! ah ! quelle molleſſe ! Une telle magnificence eſt à peine faite pour les Rois. Vous voulez corrompre nos mœurs & perdre l'Etat.

Entend-on par le luxe la dépenſe d'un homme opulent. Mais faudroit-il donc qu'il vécût comme un pauvre, lui dont le luxe ſeul fait vivre les pauvres. La dépenſe doit être le Thermométre de la fortune, & le luxe général eſt la marque infaillible d'un empire puiſſant. C'eſt ſous Charlemagne, ſous François I. ſous le miniſtere du grand Colbert, & ſous celui-ci, que les dépenſes ont été les plus grandes, c'eſt-à-dire, que les Arts ont été le plus cultivés.

Que prétendoit la Bruyere en s'écriant : » Nos Ancêtres ne ſçavoient pas préferer » le faſte aux choſes utiles ? On ne les » voyoit point s'éclairer avec des bougies. » La cire étoit pour l'Autel & pour le » Louvre. Ils ne diſoient point : Qu'on

Digitized by Google

» mettre les chevaux à mon carrosse. L'étain
» brilloit sur les tables & sur les buffets.
» L'argent étoit dans les coffres.

Ne voilà-t-il pas un plaisant éloge à donner à nos peres, de ce qu'ils n'avoient ni abondance, ni industrie, ni goût, ni propreté ? L'argent étoit donc dans les Coffres ? Si cela étoit, c'étoit une très-grande sottise, l'argent est fait pour circuler, pour faire éclore tous les arts, pour acheter l'industrie des hommes. Qui le garde est mauvais citoyen, & même est mauvais ménager. C'est en ne le gardant pas qu'on se rend utile à la patrie & à soi-même. Ne se lassera-t-on jamais de louer les défauts du tems passé, pour insulter aux avantages du nôtre ?

Mais n'opposons point ici déclamation à déclamation. Je me hâte d'arriver aux points importans qui sont l'objet de l'excellent Livre de Monsieur du Tot. Les augmentations de monnoie si fréquentes avant notre heureux ministere sont-elles utiles à l'Etat ou préjudiciables ?

Monsieur du Tot démontre que toute mutation de monnoie a été onéreuse au Peuple & au Roi sous le dernier Regne.

Digitized by Google

Mais n'y a-t-il point de cas où une augmentation de monnoie devienne néceſſaire ?

Dans un état, par exemple, qui a peu d'argent & peu de commerce, (& c'eſt ainſi que la France a été long-tems) un Seigneur a cent marcs de rente. Il emprunte, pour marier ſes filles, ou pour aller à la guerre, mille marcs, dont il paye actuellement cinquante marcs : voilà ſa maiſon reduite à la dépenſe annuelle de cinquante marcs pour fournir à tous ſes beſoins. Cependant la Nation ſe rend plus induſtrieuſe, elle fait un commerce, l'argent devient plus abondant. Il arrive alors ce qui arrive toûjours, que la main d'œuvre devient plus chere. Les dépenſes du luxe convenables à la dignité de cette maiſon, doublent, triplent, pendant que le bled, qui fait la reſſource de la terre, n'augmente pas dans cette proportion, parce qu'on ne mange pas plus de pain qu'auparavant ; mais on conſomme davantage en magnificence. Ce qu'on achetoit cinquante marcs, en coûtera deux cens, & le poſſeſſeur de la terre obligé de payer cinquante marcs de rente, ſera réduit à vendre ſa terre. Ce que je dis du Seigneur, je le dis du Magiſtrat, du La-

Digitized by Google

boureur, même de l'homme de Lettres, &c. Le Laboureur achete alors plus cher ſa vaiſſelle d'étain, ſa taſſe d'argent, ſon lit, ſon linge; enfin le chef même de la Nation eſt dans ce cas, lorſqu'il n'a qu'un certain fonds réglé, & certains droits qu'il n'oſe trop augmenter de peur d'exciter des murmures.

Dans cette ſituation preſſante il n'y a certainement qu'un parti à prendre; c'eſt de ſoulager le débiteur: on peut le favoriſer en aboliſſant les dettes. C'eſt ainſi qu'on en uſoit chez les Egyptiens & chez pluſieurs peuples de l'Orient, au bout de cinquante ou trente années. Cette coûtume n'étoit pas ſi dure qu'on le penſe; car les créanciers avoient pris leurs meſures ſuivant cette loi, & une perte prévûe de loin n'eſt plus une perte. Quoique cette loi ne ſoit plus en vigueur parmi nous, il a bien fallu y revenir en effet, quelque détour que l'on ait pris: car trouver le moyen de ne payer que le quart de ce que je devois, n'eſt-ce pas une eſpéce de Jubilé? Or on trouve ce moïen très-aiſément en donnant aux eſpéces une valeur idéale, & en diſant: Cette piéce qui valoit ſix francs en vaudra aujourd'hui vingt-quatre, & quiconque devoit quatre

Digitized by Google

de ces piéces d'or, ſous le nom de ſix francs chacune, s'acquittera en payant une ſeule piéce d'or qu'on appellera vingt-quatre livres. Comme ces operations ſe ſont faites peu à peu, ce changement n'a point effrayé. Tel qui étoit à la fois débiteur & créancier, gagnoit d'un côté ce qu'il perdoit de l'autre. Tel autre faiſoit le commerce; tel autre enfin en ſouffroit & ſe réduiſoit à épargner.

C'eſt ainſi que toutes les Nations Européennes en ont uſé avant que d'avoir établi un commerce réglé & puiſſant. Examinons les Romains: nous verrons que la livre de cuivre de douze onces fut réduite à ſix liards de notre monnoie d'aujourd'hui. Chez les Anglois la livre ſterling de ſeize onces d'argent eſt réduite à vingt-deux francs de notre monnoie. La livre de gros des Hollandois n'eſt plus qu'environ quatre francs. Mais c'eſt notre livre qui a ſouffert les plus grands changemens.

Nous appellions ſous Charlemagne une monnoie courante faiſant la vingtiéme partie d'une livre, un *ſolide*, du nom romain *ſolidum*. C'eſt ce *ſolide* que nous nommions un *ſou*, comme nous appellons le mois d'*Auguſte* barbarement *Août*, que

nous prononçons *ou*, à force de politesse: de façon que dans notre Langue aujourd'hui si polie,

Hodiéque manent vestigia ruris.

Enfin ce *solide*, ce *sou*, qui étoit la vingtiéme partie d'une livre, la dixiéme partie d'un marc d'argent, est aujourd'hui une chetive monnoie de cuivre qui représente la dix-neuf cent-vingtiéme partie d'une livre, l'argent supposé à quarante-neuf francs le marc. Ce calcul est presque incroyable, & il se trouve par ce calcul qu'une famille qui auroit eu autrefois cent *solides* de rente, & qui auroit très-bien vécu, n'auroit aujourd'hui que cinq sixiémes d'un écu de six francs à dépenser par an.

Qu'est-ce que cela prouve? Que de toutes les Nations nous avons long-tems été la plus changeante, mais non la plus riche & la plus heureuse; que nous avons poussé à un excès intolérable l'abus d'une loi naturelle qui ordonne à la longue le soulagement des débiteurs opprimés. Or, puisque M. du Tot a si bien fait voir les dangers de ces promptes secousses que donnent aux Etats les changemens des valeurs numéraires dans les monnoies, il est

Digitized by Google

à croire que dans un tems ſi éclairé nous n'avons plus à eſſuyer de pareils orages.

Ce qui m'a le plus étonné & le plus inſtruit dans le Livre de Monſieur du Tot, c'eſt de voir qu'en effet Louis XII. François I. Henri II. Henri III. étoient plus riches que Louis XV. Qui eût cru que Henri III. à compter comme aujourdhui, avoit cent ſoixante-trois millions au-delà du revenu de notre Roi? J'avoue que je ne ſors point de ſurpriſe; car comment avec ces richeſſes immenſes, Henri III. pouvoit-il à peine réſiſter aux Eſpagnols? Comment étoit-il opprimé par les Guiſes? Comment la France étoit-elle dénuée d'Arts & de Manufactures? Pourquoi nulle belle maiſon dans Paris, nul beau Palais bâti par les Rois; aucune magnificence, aucun goût, qui ſont la ſuite de la richeſſe? Aujourd'hui au contraire trois cens Fortereſſes, toûjours bien réparées, bordent nos Frontieres, deux cens mille hommes les défendent. Les troupes qui compoſent la Maiſon du Roi ſont comparables à ces dix mille hommes couverts d'or qui accompagnoient les Chars de Xerxès & de Darius. Paris eſt deux fois plus peuplé, & cent fois plus opulent & plus magnifique que ſous Henri III. Le

Digitized by Google

commerce qui languiſſoit, qui n'étoit rien alors, fleurit aujourd'hui à notre avantage. En un mot la Nation eſt plus riche. Pourquoi le Roi l'eſt-il moins ? C'eſt que Louis XIV. a laiſſé en mourant plus de vingt fois cent millions de dettes, & que ces dettes ne ſont point encore acquittées.

Je conclurai mes remarques ſur cet ouvrage en avouant, avec l'Auteur, qu'il vaut mille fois mieux pour une Nation payer pendant la guerre, ou dans des cas urgens, de très-forts impôts proportionnellement répartis, que d'être livrés aux Traitans & aux mutations de monnoie; car ces *mutations* ruinent le commerce, & ces Traitans oppriment le peuple.

Pourquoi donc les Miniſtres éclairés de Louis XIV. & ſur-tout ce grand Colbert lui-même, ont-ils mieux aimé recourir aux Traitans qu'à la dixme proportionnelle du Maréchal de Vauban, à laquelle il a fallu avoir recours en partie ? C'eſt que les peuples ſont très-ignorans & que l'intérêt les aveugle ; c'eſt que ce mot d'impôt les effarouche. On avoit fait la guerre de la fronde pour je ne ſçais quel Edit du Tarif qui ne devoit pas être regar-

Digitized by Google

de comme un objet. Ce préjugé subsista dans la force sous LOUIS XIV. malgré l'obéissance la plus profonde. Un Paysan, ou un Bourgeois quand il paye une taxe, s'imagine qu'on le vole, comme si cet argent étoit destiné à enrichir nos ennemis. On ne songe pas que payer des taxes au Roi, c'est les payer à soi-même; c'est contribuer à la défense du Royaume, à la police des villes, à la sureté des maisons & des chemins; c'est mettre en effet une partie de son bien à entretenir l'autre. Il est honteux que les Parisiens ne se taxent pas eux-mêmes pour embellir leur ville, pour avoir de l'eau dans les maisons, des Théatres publics dignes de ce qu'on y représente; des Places, des Fontaines. L'amour du bien public est une chimere chez nous. Nous ne sommes pas des Citoyens, nous ne sommes que des Bourgeois.

Le grand point est que les taxes soient proportionnellement réparties. On peut aisément reconnoître la justesse de la proportion, quand la culture des terres, le commerce & l'industrie sont encouragés. S'ils languissent, c'est la faute du Gouvernement; s'ils prosperent, c'est à lui qu'on en est redevable.

Digitized by Google

Au reste, que Louis XIV. soit mort avec deux milliards de dettes, qu'il y ait eu depuis un Système, un Visa; que quelques familles aient été ruinées, qu'il y ait eu des banqueroutes, qu'on ait mis de trop forts impôts, j'appelle tout cela les malheurs d'un peuple heureux; c'étoit du tems de la fronde, du tems des Guises, du tems des Anglois, que les Peuples étoient malheureux en effet: mais cela meneroit trop loin; & un Ecrit trop long est un impôt très-rude qu'on met sur la patience du Lecteur.

Digitized by Google

LETTRES ITALIENNES,

A MONSIEUR LE CARDINAL Q**, avec la Traduction.

LETTERA PRIMA.

Berlin Gennaro, 7. Janvire 1752.

LA morte del Conte di Rotembourg, l'uno de' Direttori di queſta Chieſa tanto favorita de V. E. a cagionato qui un gran ramerico; io ſarei molto ſorpreſo ſe egli non aveſſe laſciato nel ſuo Teſtamento una conſiderabil ſomma di danari, per contribuire alla fabrica del voſtro Edifizio. I continui aſſalti della malatia che mi diſtrugge, mi fanno augurare ch'andero dove è gito il povero Conte di Rotembourg, e dove non l'edificano Caſe nè per Iddio, nè per gli uomini. L'ultime mie voglie ſaranno in favore della Chieſa di Berlino; ma daro poco, giacchè ſono un uomo da poco. E biſogna pigliar cura de' ſuoi parenti & amici prima di penſare

Digitized by Google

alle pietre d'un Monumento. Tocca a un Vescovo, a un gran Cardinal, a un celebratissimo Benefattore come voi siete, di segnalare la sua beneficenza dovunque va la sua gloria. Rimango con ogni riverenza del suo impregiabile merito, e come di sua Eminenza,

Umilissimo & devotissimo servitore.

LETTERA SECONDA,

Postdam, 4. Luglio 1752.

IO ho ricevuto i nuovi contrasegni della benevolenza di Vostra Eminenza verso di me, e gliene porgo i più vivi ringraziamenti. La veggo sempre intenta a beneficare la Chiesa & le buone lettere; insegna il mondo co i precetti; lo sprona co gli esempi; dà de' Ducati e de Marchesati a Monache, de' danari e delle statue à un Tempio Catholico eretto nella Pagania. Io applaudo da lontano, sempre ammalato, sempre stimolato dal desiderio di riverirla, e ritenuto appresso d'un Rè eretico, ma pure amabile, colle catene dell'ozio, della libertà e del piacere, che sono di rado regie catene. Vorrei cantar

Digitized by Google

le lodi di Voſtra Eminenza ; ma chi pur ſempre ,

Colla febre gariſce , e con Galeno ,
Vien rauco e perde il canto e la favella.

Ma non ne ſono meno ammiratore , e di Voſtra Eminenza ,

Servo umiliſſimo.

LETTERA TERZA.

Poſtdam , 29. Settembre 1752.

CHe dirà l'Eminenza Voſtra quando ella riceverà queſta epiſtola , doppo aver letto quella del Salomone del Settentrione ? Dirà che ſi degna di aggradire il tributo d'un Paſtore , quando ella ha ricevuto l'oro , l'incenſo ; e la mirra d'un che vale li tre Rè dell'Epiphania.

Ella ſi diletta nell'edificar delle Chieſe ; ma ſi erge un Tempio nella memoria degli uomini. Bramo di aggiungere i miei gridi a quelli applauſi , che le Breſciane ſtampe fanno riſuonare. Ma la mia voce è rauca e debole. Il corpo langue ,

Digitized by Google

così fà l'anima. Oh! quando vederò io qualche valente Libraio raccoglire tutte le opere di Vostra Eminenza già troppo sparse!

Foliis tantùm ne Carmina manda.

Ma siano tutti i suoi scritti radunati *ad æternam memoriam.*

Auguro che la Sua Eminenza dia ancora *ad multos annos* benedizioni a i fideli, ed esempi al mondo. Io in tanto, picciola lucciola, m'inchino profondamente alla stella di prima grandezza; e sono per sempre con ogni maggiore ossequio e venerazione, &c.

LETTERA QUARTA.

Postdam 21. Novemb. 1752.

L'Eminenza Vostra adorna la dottrina col fregio dell'ingegno, rinforza l'ingegno col zelo, e compisce il zelo colla munificenza. Ella edifica di una mano una Chiesa in Berlino, e coll'altra slega dal giogo eretico un valente Monaco, rimanda all'ovile la smarrita pecorella. In som-

ma

Digitized by Google

ma la sua liberal mano diffonde altretanto di danaro, quanto d'inchiostro; ed ammaestra i dotti, e sollieva i poveri. Bramo di vedere i suoi scritti, ed i suoi atti generosi tutti raccolti nelle Bresciane stampe; ma tengo un più vivo desiderio d'inchinarla personalmente, &c.

TRADUCTION

DES LETTRES ITALIENNES.

LETTRE PREMIERE.

LA mort du Comte de Rottembourg, l'un des Directeurs de cette Eglise si favorisée par Votre Eminence, a occasionné ici un grand chagrin. Je serois bien surpris s'il n'avoit pas laissé dans son Testament une somme considérable pour contribuer à la fabrique de votre Edifice. Les assauts continuels de la maladie qui me tourmenta, me font augurer que j'irai où gît le pauvre Comte de Rottembourg, & où l'on ne bâtit point de demeures ni pour Dieu ni pour les hommes. Mes der-

Digitized by Google

nieres volontés seront en faveur de l'Eglise de Berlin ; mais je donnerai peu, parce que je suis un homme qui ai peu. Il faut avoir soin de ses parens & de ses amis avant que de penser aux pierres d'un monument. Il appartient à un Evêque, à un grand Cardinal, à un célébre bienfaicteur comme vous l'êtes, de signaler sa bienveillance par-tout où se répand sa gloire.

Je demeure avec tout le respect dû à un mérite incomparable comme l'est celui de votre Eminence, le très-humble, &c.

LETTRE II.

J'Ai reçu les nouveaux témoignages de la bienveillance de Votre Eminence à mon égard, & je lui en fais les plus vifs remercimens. Je la vois toûjours disposée à rendre service à l'Eglise & aux bonnes Lettres ; elle instruit le monde par des préceptes ; elle l'excite par des exemples. Elle donne des Duchés & des Marquisats aux Religieuses, de l'argent & des statues à un Temple Catholique, érigé au milieu du Paganisme.

J'applaudis de loin, toûjours malade,

Digitized by Google

toûjours brûlant du desir de lui présenter mes respects, & retenu auprès d'un Roi Hérétique, mais très-aimable, avec les chaînes du loisir, de la liberté, & du plaisir, qui font rarement des chaînes royales. Je voudrois chanter les louanges de Votre Eminence; mais quand on a toûjours la fievre & qu'on vit avec Galien, la voix devient rauque, & l'on perd le chant & la parole.

Je n'en suis pas moins l'admirateur, & le très-humble serviteur de Votre Eminence.

LETTRE III.

QUe dira Votre Eminence, lorsqu'elle recevra cette Lettre, après avoir lu celle du Salomon du Nord? Elle dira qu'elle daigne agréer le tribut d'un Berger, après avoir reçu l'or, l'encens, & la myrrhe d'un Roi qui vaut les trois Rois de l'Epiphanie.

Elle se plaît à bâtir des Eglises; mais elle s'érige un Temple dans la mémoire des hommes. Je désire de joindre mes accla-

Digitized by Google

mations à ces applaudiſſemens que font retentir les Imprimeries de Breſſe ; mais ma voix eſt rauque & foible ; mon corps languiſſant ; ainſi fait l'ame. Oh ! quand verrai-je quelque habile Libraire recueillir tous les ouvrages de Votre Eminence, déja trop diſperſés ! Ne confiez pas vos vers à de ſimples feuilles volantes ; mais que tous vos écrits ſoient réunis pour vivre enſemble éternellement.

J'augure que Votre Eminence donnera long-tems des bénédictions aux Fideles & des exemples au monde. Pour moi qui ne ſuis qu'un très-petit ver luiſant, je me proſterne devant un Aſtre de la premiere grandeur, & je ſuis pour toûjours avec la vénération la plus profonde, &c.

Digitized by Google

LETTRE IV.

VOtre Eminence orne l'érudition de la parure du génie ; elle fortifie le génie par le zèle : elle met le comble au zèle par sa munificence. D'une main elle bâtit une Eglise à Berlin, de l'autre elle délivre du joug hérétique un * Moine de mérite, & fait rentrer au Bercail la brebis égarée. Enfin sa main libérale répand autant d'argent que d'encre ; elle instruit les Sçavans & soulage les pauvres. Je désire voir tous ses doctes écrits, & toutes ses actions généreuses recueillis par les imprimeries de Bresse ; mais je désire plus vivement encore de la saluer personnellement, &c.

* Deux Religieux, d'un Ordre très-respectable, apostasierent il y a quelque tems, & se retirerent en Allemagne, où ils se firent Luthériens. M. le Cardinal *Quirini* a eu le bonheur d'en ramener un au giron de l'Eglise.

Digitized by Google

REMERCIMENT SINCERE
à un homme CHARITABLE.

VOus avez rendu service au genre humain en vous déchaînant sagement contre des ouvrages faits pour le pervertir. Vous ne cessez d'écrire contre l'*Esprit des Loix*, & même il paroit à votre style que vous êtes l'ennemi de toutes sortes d'esprits. Vous avertissez que vous avez préservé le monde du venin répandu dans l'*Essai sur l'Homme*, de Pope ; Livre que je ne cesse de relire, pour me convaincre de plus en plus de la force de vos raisons & de l'importance de vos services. Vous ne vous amusez pas, Monsieur, à examiner le fond de l'ouvrage sur les Loix, à vérifier les citations, à discuter s'il y a de la justesse, de la profondeur, de la clarté, de la sagesse ; si les chapitres naissent les uns des autres, s'ils forment un tout ensemble, si enfin ce Livre, qui devroit être utile, ne seroit pas par malheur un Livre agréable.

Vous allez d'abord au fait, & regardant M. de M*** comme le Disciple de Pope, vous les regardez tous deux comme les Disciples de Spinosa. Vous leur reprochez,

Digitized by Google

avec un zèle merveilleux d'être Athées, parce que vous découvrez, dites-vous, dans toute leur Philosophie les principes de la Religion naturelle. Rien n'est assurément, Monsieur, ni plus charitable, ni plus judicieux, que de conclure qu'un Philosophe ne connoît point de Dieu, de cela même qu'il pose pour principe que Dieu parle au cœur de tous les hommes.

Un honnête homme est le plus noble ouvrage de Dieu, dit le célébre Poëte Philosophe. Vous vous élevez au-dessus de l'honnête homme ; vous confondez ces maximes funestes, que la Divinité est l'Auteur & le lien de tous les êtres, que tous les hommes sont freres, que Dieu est leur pere commun, qu'il faut ne rien innover dans la Religion, ne point troubler la paix établie par un Monarque sage, qu'on doit tolérer les sentimens des hommes, ainsi que leurs défauts. Continuez, Monsieur, écrasez cet affreux libertinage, qui est au fond la ruine de la Société. C'est beaucoup que par vos G. E. vous ayez saintement essayé de tourner en ridicule toutes les Puissances ; & quoique la grace d'être plaisant vous ait manqué, *valenti & cupienti*, cependant vous avez le mérite d'avoir fait tous vos efforts pour écrire agréable-

Digitized by Google

ment des invectives. Vous avez voulu quelquefois réjouir les Saints ; mais vous avez souvent essayé d'armer chrétiennement les Fideles les uns contre les autres. Vous prêchez le Schisme pour la plus grande gloire de Dieu. Tout cela est très-édifiant ; mais ce n'est point encore assez.

Votre zèle n'a rien fait qu'à demi, si vous ne parvenez pas à faire brûler les Livres de Pope, de Lock & de Bayle, l'Esprit des Loix, dans un bucher, auquel on mettra le feu avec un paquet de nouvelles Ecclésiastiques.

En effet, Monsieur, quels maux épouvantables n'ont pas fait dans le monde une douzaine de vers répandus dans l'*Essai sur l'Homme* de ce scelerat de Pope, cinq ou six articles du *Dictionnaire* de cet abominable Bayle, une ou deux pages de ce coquin de Locke, & d'autres incendiaires de cette espéce. Il est vrai que ces hommes ont mené une vie pure & innocente, que tous les honnêtes gens les chérissoient & les consultoient ; mais c'est par-là qu'ils sont dangereux. Vous voyez leurs Sectateurs les armes à la main troubler les Royaumes, porter par-tout le flambeau des guerres civiles. Montagne, Charron,

Digitized by Google

le Préſident de Thou, Deſcartes, Gaſſendi, Rohault, le Vayer; ces hommes affreux, qui étoient dans les mêmes principes, boulverſerent tout en France. C'eſt leur Philoſophie qui fit donner tant de batailles, & qui cauſa la Saint Barthelemi. C'eſt leur eſprit de tolérantiſme qui eſt la ruine du monde; & c'eſt votre ſaint zèle qui répand par-tout la douceur de la concorde.

Vous nous apprenez que tous les partiſans de la Religion naturelle ſont les ennemis de la Religion Chrétienne. Vraiment, Monſieur, vous avez fait là une belle découverte! Ainſi dès que je verrai un homme ſage, qui dans ſa Philoſophie reconnoîtra par-tout l'Etre ſuprême, qui admirera la Providence dans l'infiniment grand & l'infiniment petit, dans la production des mondes & dans celle des inſectes, je conclurai de-là qu'il eſt impoſſible que cet homme ſoit Chrétien. Vous nous avertiſſez qu'il faut penſer ainſi aujourd'hui de tous les Philoſophes. On ne pouvoit certainement rien dire de plus ſenſé & de plus utile au Chriſtianiſme, que d'aſſurer que notre Religion eſt baffouée dans toute l'Europe, par tous ceux dont la profeſſion eſt de chercher la vérité. Vous pou-

Digitized by Google

vez vous vanter d'avoir fait là une réflexion, dont les conséquences seront bien avantageuses au Public.

Que j'aime encore votre colere contre l'Auteur de l'Esprit des Loix, quand vous lui reprochez d'avoir loué les Solons, les Platons, les Socrates, les Aristides, les Ciceron, les Catons, les Epictetes, les Antonins, & les Trajans! On croiroit à votre dévote fureur contre ces gens-là, qu'ils ont tous signé le Formulaire. Quels monstres, Monsieur, que tous ces grands hommes de l'Antiquité! Brûlons tout ce qui nous reste de leurs Ecrits avec ceux de Pope & de Locke & de M. de M***. En effet tous ces anciens Sages sont vos ennemis, ils ont tous été éclairés par la Religion naturelle, & la vôtre, Monsieur, je dis la vôtre en particulier, paroît si fort contre la nature, que je ne m'étonne pas que vous détestiez sincerement tous ces illustres réprouvés, qui ont fait, je ne sçais comment, tant de bien à la Terre. Remerciez bien Dieu de n'avoir rien de commun, ni avec leur conduite, ni avec leurs Ecrits.

Vos saintes idées sur le Gouvernement politique sont une suite de votre sagesse.

Digitized by Google

On voit que vous connoiſſez les Royaumes de la terre tout comme le Royaume des Cieux. Vous condamnez de votre autorité privée les gains que l'on fait dans les riſques maritimes. Vous ne ſçavez pas probablement ce que c'eſt que l'argent à la groſſe ; mais vous appellez ce commerce *uſure*.

C'eſt une nouvelle obligation que le Roi vous aura d'empêcher ſes ſujets de commercer à Cadix. Il faut laiſſer cette œuvre de Satan aux Anglois & aux Hollandois, qui ſont déja damnés ſans reſſource. Je voudrois, Monſieur, que vous nous diſiez combien vous rapporte le commerce ſacré de vos Nouvelles Eccléſiaſtiques. Je crois que la bénédiction répandue ſur ce chef-d'œuvre peut bien faire monter le profit à trois cens pour cent. Il n'y a point de commerce profane qui ait jamais ſi bien rendu.

Le commerce maritime que vous condamnez, pourroit être excuſé peut-être en faveur de l'utilité publique, de la hardieſſe d'envoyer ſon bien dans un autre hémiſphére & du riſque des naufrages. Votre petit négoce a une utilité plus ſenſible ; il demande plus de courage & expoſe à de plus grands riſques.

Digitized by Google

Quoi de plus utile en effet, que d'instruire l'Univers quatre fois par mois des aventures de quelques clercs tonsurés ? Quoi de plus courageux que d'outrager les Papes & les Evêques ? Et quel risque, Monsieur, que ces petites humiliations que vous pourriez essuyer en place publique ? Mais je me trompe : il y a des charmes à souffrir pour la bonne cause ; il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, & vous me paroissez tout fait pour le martyr, que je vous souhaite cordialement, étant votre très-humble & très-obéissant serviteur, &c.

Digitized by Google

LETTRE

A MONSIEUR KOËNIG,

A Postdam, le 17. Novembre 1752.

MONSIEUR,

Le Libraire qui a imprimé une nouvelle Edition du *Siécle de Louis XIV.* plus exacte, plus ample & plus curieuse que les autres, doit vous en faire tenir de ma part deux exemplaires, un pour vous, l'autre pour la Bibliothéque de S. A. R. à qui je vous prie de faire agréer cet hommage & mon profond respect.

Il est bien difficile que dans un tel ouvrage, où il y a tant de traits qui caractérisent l'héroïsme de la Maison d'*Orange*, il ne s'en trouve pas quelques-uns qui puissent déplaire : mais une Princesse de son Sang, & née en Angleterre, connoît tous les devoirs d'un Historien & le prix de la vérité pour ne pas aimer cette vérité, quand elle est dite avec le respect qu'on doit aux Puissances.

Digitized by Google

J'aurai sans doute bien des querelles à soûtenir sur cet ouvrage ; je puis m'être trompé sur beaucoup de choses, que le tems seul peut éclaircir. Il ne s'agit pas ici de moi, mais du Public : il n'est pas question de me défendre, mais de l'éclairer ; & il faut sans difficulté que je corrige toutes les erreurs où je serai tombé, & que je remercie ceux qui m'en avertiront, quelque aigreur qu'ils puissent mettre dans leur zèle.

Cette vérité à laquelle j'ai sacrifié toute ma vie, je l'aime dans les autres autant que dans moi. J'ai lu, Monsieur, votre *Appel au Public* que vous avez eu la bonté de m'envoyer, & je suis revenu sur le champ du préjugé que j'avois contre vous. Je n'avois point été du nombre de ceux qu'on avoit constitués vos juges, ayant passé tout l'été à Postdam ; mais je vous avoue que sur l'exposé de M. de M.... & sur le jugement prononcé en conséquence, j'étois entierement contre votre procédé. Il s'agissoit, disoit-on, d'une découverte importante dont on vous accusoit d'avoir voulu ravir la gloire à son Auteur par envie & par malignité. On vous imputoit d'avoir forgé une Lettre de Leibnitz, dans laquelle vous aviez vous-même in-

Digitized by Google

ſéré cette découverte. On prétendoit que preſſé par l'Académie de repréſenter l'original de cette Lettre, vous aviez eu recours à l'artifice groſſier de ſuppoſer après coup que vous en teniez la copie de la main d'un homme qui eſt mort il y a quelques années. Jugez, Monſieur, ſi je ne devois pas avoir les préjugés les plus violens, & ſi vous ne devez pas pardonner à tous ceux qui vous ont condamné, quand ils n'ont été inſtruits que par les allégations de votre adverſaire confirmées par votre ſilence.

Votre appel m'a ouvert les yeux, ainſi qu'à tout le Public. Quiconque a lu votre mémoire, a été convaincu de votre innocence. Vos piéces juſtificatives établiſſent tout le contraire de ce que votre ennemi vous imputoit. On voit évidemment que vous commençâtes par montrer à M.... tout l'ouvrage dans lequel vous combattiez ſes ſentimens; que cet ouvrage eſt écrit avec la plus grande politeſſe, & les égards les plus circonſpects : qu'en le réfutant vous lui avez prodigué des éloges : que vous lui avez d'abord avoué avec la bonne foi & la franchiſe de votre partie tout ce qui concernoit la Lettre de Leibnitz. Vous lui dites que vous la teniez,

Digitized by Google

ainſi que pluſieurs autres, des mains de feu Henri, que l'original ne pourroit probablement ſe trouver ; enfin vous imprimates & votre réfutation & une partie de la Lettre de Leibnitz avec le conſentement de votre adverſaire, conſentement qu'il ſigna lui-même. Les Actes de Leipſig furent les dépoſitaires de votre ouvrage, & de cette même Lettre, ſur laquelle on vous a fait le plus étrange procès criminel dont on ait jamais entendu parler dans la Littérature.

Il eſt clair comme le jour que cette Lettre de Leibnitz que vous rapportez aujourd'hui toute entiere avec deux autres, ont été écrites par ce grand homme, & n'ont pu être écrites que par lui. Il n'y a perſonne qui n'y reconnoiſſe ſa maniere de penſer, ſon ſtyle profond, mais un peu diffus & embarraſſé, ſa coûtume de jetter des idées, ou plutôt des ſemences d'idées qui excitent à les développer. Mais ce qu'il y a de plus étrange dans cette affaire, & ce qui me cauſe une ſurpriſe dont je ne reviens pas, c'eſt que cette même Lettre de Leibnitz, dont on faiſoit tant de bruit, cette Lettre pour laquelle on a intéreſſé tant de Puiſſances, cette Lettre qu'on vous accuſoit d'avoir indignement ſuppo-

Digitized by Google

té, & d'avoir fabriqué vous-même pour donner à Leibnitz la gloire d'un Théorême revendiqué par votre adversaire, cette Lettre dit précisément tout le contraire de ce qu'on croyoit. Elle combat le sentiment de votre adversaire au lieu de le prévenir.

C'est donc ici uniquement une mépriſe de l'amour propre. Votre ennemi n'avoit pas assez examiné cette Lettre que vous lui aviez remise entre les mains. Il croyoit qu'elle contenoit sa pensée, & elle contenoit sa réfutation. Falloit-il donc qu'il employât tant d'artifices & de violence, qu'il fatiguât tant de puissances, & qu'il poursuivît enfin ceux qui condamnent aujourd'hui sa mépriſe, & son procédé, pour quatre lignes de Leibnitz mal entendues, pour une dispute qui n'est nullement éclaircie, & dont le fond me paroît la chose la plus frivole.

Pardonnez-moi cette liberté; vous sçavez, Monsieur, que je suis un peu enthousiaste sur ce qui me paroît vrai. Vous avez été témoin que je ne sacrifie mon sentiment à personne. Vous vous souvenez des deux années que nous avons passées ensemble dans une retraite philosophique

Digitized by Google

avec une Dame d'un génie étonnant, & digne d'être instruite par vous dans les Mathématiques. Quelque amitié qui m'attachât à elle & à vous, je me déclarai toûjours contre votre sentiment & le sien sur la dispute des *forces vives*. Je soutiens effrontément le parti de M. de Mairan contre vous deux, & ce qu'il y eut de plaisant, c'est que lorsque cette Dame écrivit ensuite contre M. de Mairan sur ce point de Mathématique, je corrigeai son ouvrage, & j'écrivis contre elle. J'en usai de même sur les Monades & sur l'Harmonie préétablie, ausquelles je vous avoue que je ne crois point du tout. Enfin je soutins toutes mes héréſies, sans altérer le moins du monde la charité. Je ne pus sacrifier ce qui me paroissoit la vérité à une personne à qui j'aurois sacrifié ma vie.

Vous ne serez donc pas surpris que je vous dise avec cette franchise intrépide qui vous est connue, que toutes ces disputes où un mêlange de Métaphysique vient égarer la Géométrie, me paroissent des jeux d'esprit, qui l'exercent & qui ne l'éclairent point. La querelle des *forces vives* étoit absolument dans ce cas. On écriroit cent volumes pour & contre sans rien changer jamais dans la Méchanique; il est clair

Digitized by Google

qu'il faudra toûjours le même nombre de chevaux pour tirer les mêmes fardeaux, & la même charge de poudre pour un boulet de canon, soit qu'on multiplie la masse par la vîtesse, soit qu'on la multiplie par le quarré de la vîtesse.

Souffrez que je vous dise que la dispute sur la moindre action est beaucoup plus frivole encore. Il ne me paroît de vrai dans tout cela que l'ancien axiome: que la Nature agit toûjours par les voies les plus simples. Encore cette maxime demande-t-elle beaucoup d'explications.

Si M. de M.... a inventé depuis peu ce principe, à la bonne heure: mais il me semble qu'il n'eût pas fallu déguiser sous des termes ambigus une chose si claire, & que ce seroit la travestir en erreur que de prétendre avec le Pere Mallebranche, que Dieu employe toûjours *la moindre quantité d'actions*. Nos bras, par exemple, sont des leviers de la troisiéme espéce qui exercent une force de plus de cinquante livres pour en lever une: le cœur par sa systole & sa diastole exerce une force prodigieuse pour exprimer une goutte de sang qui ne pése pas une dragme. Toute la Nature est pleine de pareils exemples.

Digitized by Google

Elle montre dans mille occaſions plus de profuſion que d'économie.

Heureuſement, Monſieur, toutes nos diſputes pointilleuſes ſur des principes ſujets à tant d'exceptions, ſur des aſſertions vraies en pluſieurs cas & fauſſes dans d'autres, n'empêcheront pas la Nature de ſuivre ſes loix inviſibles & éternelles. Malheur au genre humain, ſi le Monde étoit comme la plûpart des Philoſophes veulent le faire. Nous reſſemblons aſſez à *Mathieu Garo*, qui affirmoit que les citrouilles devoient croître au haut des plus grands arbres, afin que les choſes fuſſent en proportion : vous ſçavez comment *Mathieu Garo* fut détrompé, quand un gland de chêne lui tomba ſur le nez dans le tems qu'il raiſonnoit en profond Métaphyſicien.

Voyez donc, Monſieur, ce que c'eſt que de ne vouloir trouver la preuve de l'exiſtence de Dieu, que dans une formule d'Algébre ſur le point le plus obſcur de la Dynamique, & aſſurément ſur le point le plus obſcur dans l'uſage. » Vous allez » vous fâcher contre moi, mais je ne » m'en ſoucie gueres. « Feu M. l'Abbé Conti diſoit au grand Newton, & je penſe

Digitized by Google

avec l'Abbé Conti, qu'à l'exception d'une quarantaine de Théorêmes principaux qui ſont utiles, les recherches profondes de la Géométrie ne ſont que l'aliment d'une curioſité ingénieuſe ; & j'ajoute que toutes les fois que la Métaphyſique s'y joint, cette curioſité eſt bien trompée. La Métaphyſique eſt le nuage qui dérobe aux Héros d'Homere l'ennemi qu'ils croyoient ſaiſir.

Mais que pour une diſpute ſi frivole, pour une bagatelle difficile, pour une erreur de nulle conſéquence, confondue avec une vérité triviale, on intente un procès criminel dans les formes, qu'on faſſe déclarer fauſſaire un honnête homme, un compagnon d'étude, un ancien ami ; c'eſt ce qui eſt en vérité bien douloureux.

Vous nous avez appris dans votre Appel une violence bien plus ſinguliere ; on m'a écrit des Lettres de Paris pour ſçavoir ſi la choſe étoit vraie. Vous dites, & il n'eſt que trop véritable, que M.... après avoir réuſſi, comme il lui étoit ſi aiſé, à vous faire condamner, a écrit & fait écrire pluſieurs fois à Madame la Princeſſe d'Orange, de qui vous dépendez, pour vous impoſer ſilence, & pour vous faire conſentir

Digitized by Google

vous-même à votre déshonneur. Vous croyez bien que toute l'Europe Litteraire trouve son procédé un peu dur & fort inoui. M.... aura la gloire d'avoir fait ce qu'aucun Souverain n'a jamais osé. Aveuglé par une mépriſe où il étoit tombé, il a ſoutenu cette mépriſe par une perſécution, il a fait condamner & flétrir un honnête homme ſans l'entendre & lui a ordonné enſuite de ne point ſe défendre, & de ſe taire.

Quel homme de Lettres n'eſt ſaiſi d'une juſte indignation contre une cruauté ménagée d'abord avec tant d'artifices, & ſoutenue enfin avec tant de dureté ? Où en ſeroient les Lettres & les études en tout genre, ſi on ne peut être d'un ſentiment oppoſé à celui d'un homme qui a ſçu ſe procurer du crédit. Quoi ! Monſieur, ſi je diſois que tous les angles d'un triangle ſont égaux à deux droits, & que le Préſident de l'Académie de Petteſbourg eût dit le contraire, il ſeroit donc en droit de me faire condamner & de m'ordonner le ſilence ?

Vos plaintes ont été accompagnées des plaintes de tous les gens de Lettres de l'Europe ; leurs voix ſe ſont jointes à la

Digitized by Google

vôtre, & pour unique réponſe, M.... imprime qu'on ne doit pas ſçavoir ce qu'il a écrit à Madame la Princeſſe d'Orange, que ce ſont des ſecrets entre lui & elle qu'il faut reſpecter. Cette réponſe eſt le dernier coup de pinceau du tableau, & j'avoue qu'on devoit s'y attendre.

J'étois plein de ma ſurpriſe & de mon indignation, ainſi que tous ceux qui ont lu votre appel; mais l'une & l'autre ceſſent dans ce moment-ci. On m'apporte un volume de Lettres que M.... a fait imprimer, il y a un mois; je ne peux plus que le plaindre; il n'y a plus à ſe fâcher: c'eſt un homme qui prétend que pour mieux connoître la nature de l'ame, il faut aller aux terres auſtrales diſſéquer des cerveaux de géans hauts de douze pieds: & des hommes velus portant une queue de ſinge.

Il veut qu'on enyvre des gens avec de l'opium pour épier dans leurs rêves les reſſorts de l'entendement humain.

Il propoſe de faire un grand trou qui pénétre juſqu'au noïau de la terre.

Il veut qu'on enduiſe les malades de poix-réſine, & qu'on leur perce la chair

Digitized by Google

avec de longues aiguilles ; bien entendu qu'on ne payera pas le Medecin, si le malade ne guérit pas.

Il prétend que les hommes pourroient vivre encore huit à neuf cens ans, si on les conservoit par la même méthode qu'on empêche les œufs d'éclorre. La maturité de l'homme, dit-il, n'est pas l'âge viril, c'est la mort. Il n'y a qu'à reculer ce point de maturité.

Enfin, il assure qu'il est aussi aisé de voir l'avenir que le passé ; que les prédictions sont de même nature que la mémoire ; que tout le monde peut prophétiser ; que cela ne dépend que d'un degré de plus d'activité dans l'esprit, & qu'il n'y a qu'à exalter son ame.

Tout son Livre est plein d'un bout à l'autre d'idées de cette force. Ne vous étonnez donc plus de rien. Il travailloit à ce Livre, lorsqu'il vous persécutoit, & je puis dire, Monsieur, lorsqu'il me tourmentoit aussi d'une autre maniere, le même esprit a inspiré son ouvrage & sa conduite.

Tout cela n'est point connu de ceux qui

Digitized by Google

qui, chargés de grandes affaires, occupés du gouvernement des Etats, & du devoir de rendre heureux les hommes, ne peuvent baisser leurs regards sur des querelles & sur de pareils ouvrages. Mais moi qui ne suis qu'un homme de Lettres, moi qui ait toûjours préferé ce titre à tout, moi dont le métier est depuis plus de quarante ans d'aimer la vérité & de la dire hardiment, je ne cacherai point ce que je pense. On dit que votre adversaire est actuellement très-malade, je ne le suis pas moins; & s'il porte dans son tombeau son injustice & son Livre, je porterai dans le mien la justice que je vous rends. Je suis avec autant de vérité que j'en ai mis dans ma Lettre, &c.

TAYLOR INST. OXFORD

ESSAI

SUR LES GUERRES CIVILES DE FRANCE;

*Traduit de l'*Anglois *de M. de **.*

HEnri le Grand naquit en 1553. à Pau, petite Ville, Capitale du Bearn. Antoine de Bourbon, Duc de Vendôme son pere, étoit du Sang royal de France, &

Digitized by Google

Chef de la Branche de Bourbon, ainsi appellée d'un Fief de ce nom, qui tomba dans leur maison par un mariage avec l'héritière de Bourbon.

La Maison de Bourbon, depuis Louis IX. jusqu'à Henri IV. avoit presque toûjours été négligée, & réduite à un tel degré de pauvreté, que le fameux Prince de Condé, frere d'Antoine de Navarre & oncle de Henri le Grand, n'avoit que six cens livres de rente de son patrimoine.

La mere d'Henri étoit Jeanne d'Albret, fille d'Henri d'Albret, Roi de Navarre, Prince sans mérite, mais bon homme, plutôt indolent que paisible, qui soûtint avec trop de résignation la perte de son Royaume, enlevé à son pere par une Bulle du Pape, appuyée des armes de l'Espagne. Jeanne, fille d'un Prince si foible, eut encore un plus foible époux, auquel elle apporta en mariage la Principauté du Bearn, & le vain titre de Roi de Navarre.

Ce Prince, qui vivoit dans un tems de factions, & de guerres civiles, où la fermeté d'esprit est si nécessaire, ne fit voir qu'incertitude & irrésolution dans sa conduite. Il ne sçut jamais de quel parti, ni

Digitized by Google

de quelle Religion il étoit. Sans talent pour la Cour, & ſans capacité pour l'emploi de Général d'armée, il paſſa toute ſa vie à favoriſer ſes ennemis & à ruiner ſes ſerviteurs; joué par Catherine de Médicis, amuſé & accablé par les Guiſes, & toûjours dupe de lui-même. Il reçut une bleſſure mortelle au Siége de Rouen, où il combattit pour la cauſe de ſes ennemis contre l'intérêt de ſa propre maiſon. Il fit voir en mourant le même eſprit inquiet & flottant, qui l'agitoit pendant ſa vie.

Jeanne d'Albret étoit d'un caractere tout oppoſé : pleine de courage & de réſolution, redoutée de la Cour de France, chérie des Proteſtans, eſtimée des deux partis. Elle avoit toutes les qualités qui font les grands politiques, ignorant cependant les petits artifices de l'intrigue & de la cabale. Une choſe remarquable eſt qu'elle ſe fit Proteſtante, dans le même tems que ſon époux devint Catholique, & fut auſſi conſtamment attachée à la nouvelle Religion, qu'Antoine étoit chancelant dans la ſienne. Ce fut par-là qu'elle ſe vit à la tête d'un parti, tandis que ſon époux étoit le jouet de l'autre.

Jalouſe de l'éducation de ſon fils, elle

Digitized by Google

voulut seule en prendre soin. Henri apporta en naissant toutes les excellentes qualités de sa mère, & il les porta dans la suite à un plus haut degré de perfection. Il n'avoit hérité de son pere qu'une certaine facilité d'humeur, qui dans Antoine dégénera en incertitude & en foiblesse, mais qui dans Henri fut bienveillance & bon naturel.

Il ne fut pas élevé, comme un Prince, dans cet orgueil lâche & efféminé, qui énerve le corps, affoiblit l'esprit & endurcit le cœur. Sa nourriture étoit grossiere, & ses habits simples & unis. Il alla toûjours nue tête. On l'envoyoit à l'école avec des jeunes gens de même âge ; il grimpoit avec eux sur les rochers, & sur le sommet des montagnes voisines, suivant la coûtume du pays & des tems.

Pendant qu'il étoit ainsi élevé au milieu de ses sujets, dans une sorte d'égalité, sans laquelle il est facile à un Prince d'oublier qu'il est né homme, la fortune ouvrit en France une Scene sanglante, & aux travers des débris d'un Royaume presque détruit, & sur les cendres de plusieurs Princes enlevés par une mort prématurée, lui fraya le chemin d'un Thrône, qu'il ne

Digitized by Google

put rétablir dans ſon ancienne ſplendeur qu'après en avoir fait la conquête.

Henri II. Roi de France, Chef de la Branche des Valois, fût tué à Paris dans un tournois, qui fut en Europe le dernier de ces romaneſques & périlleux divertiſſemens.

Il laiſſa quatre fils, François II. Charles IX. Henri III. & le Duc d'Alençon. Tous ces indignes deſcendans de François I. monterent ſucceſſivement ſur le Thrône, excepté le Duc d'Alençon, & moururent heureuſement à la fleur de leur âge & ſans poſterité.

Le Regne de François II. fut court, mais remarquable. Ce fut alors que percerent ces factions, & que commencerent ces calamités, qui pendant trente ans ſucceſſivement ravagerent le Royaume de France.

Il épouſa la célébre & malheureuſe Marie Stuard, Reine d'Ecoſſe, que ſa beauté & ſa foibleſſe conduiſirent à de grandes fautes, & à de plus grands malheurs, & enfin à une mort déplorable; elle étoit maîtreſſe abſolue de ſon jeune

Digitized by Google

époux, Prince de dix-huit ans, sans vices & sans vertus, né avec un corps délicat & un esprit foible.

Incapable de gouverner par elle-même, elle se livra sans réserve au Duc de Guise, frere de sa mere : il influoit sur l'esprit du Roi par son moyen, & jettoit par-là les fondemens de la grandeur de sa propre maison. Ce fut dans ce tems que Catherine de Médicis, veuve du feu Roi, & mere du Roi regnant, laissa échapper les premieres étincelles de son ambition qu'elle avoit habilement étouffée pendant la vie de Henri II. mais se voyant incapable de l'emporter sur l'esprit de son fils & sur une jeune Princesse qu'il aimoit passionnément, elle crut qu'il lui étoit plus avantageux d'être pendant quelque tems leur instrument, & de se servir de leur pouvoir, pour établir son autorité, que de s'y opposer inutilement. Ainsi les Guises gouvernoient le Roi & les deux Reines. Maîtres de la Cour, ils devinrent les maîtres de tout le Royaume : l'un en France est toûjours une suite nécessaire de l'autre.

La Maison de Bourbon gémissoit sous l'oppression de la Maison de Lorraine, & Antoine, Roi de Navarre, souffrit tran-

Digitized by Google

quillement plusieurs affronts d'une dangereuse conséquence. Le Prince de Condé, son frere, encore plus indignement traité, tâche de secouer le joug, & s'associa pour ce grand dessein à l'Amiral de Coligni, Chef de la Maison de Châtillon : la Cour n'avoit point d'ennemi plus redoutable. Condé étoit plus ambitieux, plus entreprenant, plus actif; Coligni étoit d'une humeur plus posée, plus mesurée dans sa conduite, plus capable d'être chef d'un parti; à la vérité aussi malheureux à la guerre que Condé, mais réparant souvent par son habileté ce qui sembloit irréparable; plus dangereux après une défaite que ses ennemis après une victoire; orné d'ailleurs d'autant de vertus que des tems si orageux & l'esprit de faction pouvoient le permettre.

Les Protestans commencerent alors à devenir nombreux : ils s'apperçurent bientôt de leurs forces.

La superstition, les secrettes fourberies des Moines de ce tems-là, le pouvoir immense de Rome, la passion des hommes pour la nouveauté, l'ambition de Luther & de Calvin, la politique de plusieurs Princes, servirent à l'accroissement de

Digitized by Google

cette Secte, libre à la vérité de superstitions, mais tendante aussi impétueusement à l'Anarchie, que la Religion de Rome à la Tyrannie.

Les Protestans avoient essuyé en France les persécutions les plus violentes, dont l'effet ordinaire est de multiplier les Prosélites. Leur Secte croissoit au milieu des échaffauds & des tortures. Condé, Coligni, les deux freres de Coligni, leurs Partisans & tous ceux qui étoient tyrannisés par les Guises, embrasserent en même tems la Religion Protestante. Ils unirent avec tant de concert leurs plaintes, leur vengeance, & leurs intérêts, qu'il y eut en même tems une révolution dans la Religion & dans l'Etat.

La premiere entreprise fut un complot pour arrêter les Guises à Amboise, & pour s'assurer de la personne du Roi. Quoique ce complot eût été tramé avec hardiesse, & conduit avec secret, il fut découvert au moment où il alloit être mis en exécution. Les Guises punirent les Conspirateurs de la maniere la plus cruelle, pour intimider leurs ennemis, & les empêcher de former à l'avenir de pareils projets. Plus de sept cens Protestans furent exécutés;

Digitized by Google

Condé fut fait prisonnier & accusé du crime de Leze Majesté. On lui fit son procès, & il fut condamné à mort.

Pendant le cours de son procès, Antoine, Roi de Navarre son frere, leva en Guyenne, à la sollicitation de sa femme & de Coligni, un nombre infini de Gentilshommes, tant Protestans que Catholiques, attachés à sa Maison. Il traversa la Gascogne avec son armée; mais sur un simple message qu'il reçut de la Cour en chemin, il les congédia tous en pleurant. *Il faut que j'obéisse*, dit-il, *mais j'obtiendrai votre pardon du Roi. Allez & demandez pardon pour vous-même*, lui répondit un vieux Capitaine, notre sûreté est au bout de nos épées. Là-dessus la Noblesse qui le suivoit, s'en retourna avec mépris & indignation.

Antoine continua sa route & arriva à la Cour. Il y sollicita la vie de son frere, n'étant pas sûr de la sienne. Il alloit tous les jours chez le Duc, & chez le Cardinal de Guise, qui le recevoient assis & couverts pendant qu'il étoit debout & nue tête.

Tout étoit prêt alors pour la mort du Prince de Condé, lorsque le Roi tomba

Digitized by Google

tout d'un coup malade & mourut. Les circonſtances & la promptitude de cet événement, le penchant des hommes à croire que la mort précipitée des Princes n'eſt point naturelle, donnerent cours au bruit commun que François II. avoit été empoiſonné.

Sa mort donna un nouveau tour aux affaires. Le Prince de Condé fut mis en liberté ; ſon parti commença à reſpirer ; la Religion Proteſtante s'étendit de plus en plus ; l'autorité des Guiſes baiſſa, ſans cependant être abattue ; Antoine de Navarre recouvra une ombre d'autorité, dont il ſe contenta ; Marie Stuard fut renvoyée en Ecoſſe, & Catherine de Médicis, qui commençoit alors à jouer le premier rôle ſur le Théatre, fut déclarée Régente du Royaume pendant la minorité de Charles IX. ſon ſecond fils

Elle ſe trouva elle-même embarraſſée dans un labyrinthe de difficultés inſurmontables, & partagée entre deux Religions, & différentes factions, qui étoient aux priſes l'une avec l'autre, & diſputoient le pouvoir ſouverain.

Cette Princeſſe réſolut de les détruire

Digitized by Google

par leurs propres armes, s'il étoit possible. Elle nourrit la haine des Condés contre les Guises, elle jetta la semence des guerres civiles; indifférente & impartiale entre Rome & Geneve, uniquement jalouse de sa propre autorité.

Les Guises qui étoient zelés Catholiques, parce que Condé & Coligni étoient Protestans, furent long-tems à la tête des Troupes. Il y eut plusieurs batailles livrées, le Royaume fut ravagé en même tems par trois ou quatre armées.

Le Connétable Anne de Montmorency fut tué à la journée de Nanci, dans la quatre-vingtiéme année de son âge. François, Duc de Guise, fut assassiné par Poltrot au Siége d'Orléans. Henri III. alors Duc d'Anjou, grand Prince dans sa jeunesse, quoique Roi de peu de mérite dans la maturité de l'âge, gagna les batailles de Jarnac contre Condé, & de Moncontour contre Coligni.

La conduite de Condé, & sa mort funeste, à la bataille de Jarnac, sont trop remarquables pour n'être pas détaillées. Il avoit été blessé au bras deux jours auparavant. Sur le point de donner bataille à

Digitized by Google

ſon ennemi, il eut le malheur de recevoir un coup de pied d'un cheval fougueux, ſur lequel étoit monté un de ſes Officiers. Le Prince, ſans marquer aucune ſenſibilité, dit à ceux qui étoient autour de lui : *Meſſieurs, apprenez par cet accident qu'un cheval fougueux eſt plus dangereux qu'utile dans un jour de bataille. Allons*, pourſuivit-il, *le Prince* de Condé *avec une jambe caſſée, & le bras en écharpe, ne craint point de donner bataille, puiſque vous le ſuivez.*

Le ſuccès ne répondit point à ſon courage : il perdit la bataille ; toute ſon armée fut miſe en déroute. Son cheval ayant été tué ſous lui, il ſe tint tout ſeul le mieux qu'il pût appuyé contre un arbre, à demi évanoui, à cauſe de la douleur que lui cauſoit ſon mal ; mais toûjours intrépide, & le viſage tourné du côté de l'ennemi. Monteſquiou, Capitaine des Gardes du Duc d'Anjou, paſſa par là, quand ce Prince infortuné étoit en cet état, & demanda qui il étoit. Comme on lui dit que c'étoit le Prince de Condé, il le tua de ſang froid.

Après la mort de Condé, Coligni eut ſur les bras tout le fardeau du parti. Jeanne d'Albret alors veuve, confia ſon fils à ſes ſoins. Le jeune Henri, alors âgé de

Digitized by Google

quatorze ans, alla avec lui à l'armée & partagea les fatigues de la guerre. Le travail & les adversités furent ses guides & ses maîtres.

Sa mere & l'Amiral n'avoient point d'autre vûe que de rendre en France leur Religion indépendante de Rome & d'assurer leur propre autorité contre le pouvoir de Catherine de Médicis.

Catherine s'étoit déja débarrassée de plusieurs de ses rivaux. François, Duc de Guise, qui étoit le plus dangereux & le plus nuisible de tous, quoiqu'il fût du même parti, avoit été assassiné devant Orléans. Henri de Guise son fils, qui joua depuis un si grand rôle dans le monde, étoit fort jeune.

Le Prince de Condé étoit mort: Charles IX. son fils avoit pris le pli qu'elle vouloit, étant aveuglément soûmis à ses volontés. Le Duc d'Anjou, qui fut depuis Henri III. étoit absolument dans ses intérêts; elle ne craignoit d'autres ennemis que Jeanne d'Albret, Coligni & les Protestans. Elle crut qu'un seul coup pouvoit les détruire tous, & rendre son pouvoir immuable.

Digitized by Google

Elle pressentit le Roi, & même le Duc d'Anjou sur son dessein. Tout fut concerté, & les piéges étant préparés, une paix avantageuse fut proposée aux Protestans. Coligni fatigué de la guerre civile, l'accepta avec chaleur. Charles, pour ne laisser aucun sujet de soupçon, donna sa sœur en mariage au jeune Henri de Navarre. Jeanne d'Albret, trompée par des apparences si séduisantes, vint à la Cour avec son fils, Coligni & tous les Chefs des Protestans. Le mariage fut célébré avec pompe : toutes les manieres obligeantes, toutes les assurances d'amitié, tous les sermens si sacrés parmi les hommes, furent prodigués par Catherine & par le Roi. Le reste de la Cour n'étoit occupé que de fêtes, de jeux & de mascarades ; enfin une nuit qui fut la veille de la Saint Barthelemi, au mois d'Août 1572. Le signal fut donné à minuit. Toutes les maisons des Protestans furent forcées & ouvertes en même tems. L'Amiral de Coligni allarmé du tumulte, sauta de son lit. Une troupe d'assassins entra dans sa chambre ; un certain Besme Lorrain, qui avoit été élevé domestique dans la maison de Guise, étoit à leur tête, il plongea son épée dans le sein de l'Amiral, & lui donna un coup de revers sur le visage.

Digitized by Google

Le jeune Henri, Duc de Guise, qui forma ensuite la Ligue Catholique, & qui fut depuis assassiné à Blois, étoit à la porte de la maison de Coligni, attendant la fin de l'assassinat, & cria tout haut : *Besme, cela est-il fait ?* Immédiatement après les assassins jetterent le corps par la fenêtre. Coligni tomba & expira aux pieds de Guise, qui lui marcha sur le corps ; non qu'il fût enyvré de ce zèle catholique pour la persécution, qui dans ce tems avoit infecté la moitié de la France ; mais il y fut poussé par l'esprit de vengeance, qui bien qu'il ne soit point en général si cruel que le faux zèle pour la Religion, mene souvent à de plus grandes bassesses.

Cependant tous les amis de Coligni, étoient attaqués dans Paris : hommes, femmes, enfans, tout étoit massacré sans distinction ; toutes les rues étoient jonchées de corps morts. Quelques Prêtres tenant un Crucifix d'une main, & une épée de l'autre, couroient à la tête des meurtriers, & les encourageoient au nom de Dieu de n'épargner ni parens ni amis.

Le Maréchal de Tavanne, Soldat ignorant & superstitieux, qui joignoit la fureur de la Religion à la rage du parti,

Digitized by Google

couroit à cheval dans Paris, criant aux Soldats : *Du ſang, du ſang : la ſaignée eſt auſſi ſalutaire dans le mois d'Août que dans le mois de Mai.*

Le Palais du Roi fut un des principaux Théatres du carnage : car le Prince de Navarre logeoit au Louvre, & tous ſes domeſtiques étoient Proteſtans. Quelques-uns d'entr'eux furent tués dans leur lit avec leurs femmes ; d'autres s'enfuyoient tout nuds, & étoient pourſuivis par les Soldats ſur les eſcaliers de tous les appartemens du Palais, & même juſqu'à l'antichambre du Roi. La jeune femme d'Henri de Navarre, éveillée par cet affreux tumulte, craignant pour ſon époux & pour elle-même, ſaiſie d'horreur, & à demi-morte, ſauta bruſquement de ſon lit, pour aller ſe jetter aux pieds du Roi ſon frere. A peine eut-elle ouvert la porte de ſa chambre, que quelques-uns de ſes domeſtiques Proteſtans coururent s'y réfugier. Les Soldats entrerent après eux, & les pourſuivirent en préſence de la Princeſſe. Un d'eux qui s'étoit caché ſous ſon lit, y fut tué ; deux autres furent percés de coups de hallebarde à ſes pieds ; elle fut elle-même couverte de ſang.

Digitized by Google

Il y avoit un jeune Gentilhomme, qui étoit fort avant dans la faveur du Roi, à cause de son air noble, de sa politesse & d'un certain tour heureux qui regnoit dans sa conversation. C'étoit le Comte de la Rochefoucault, bisaïeul du Marquis de Montendre, qui est venu en Angleterre pendant une persécution moins cruelle, mais aussi injuste. La Rochefoucault avoit passé la soirée avec le Roi dans une douce familiarité, où il avoit donné l'essor à son imagination. Le Roi sentit quelques remords, & fut touché d'une sorte de compassion pour lui. Il lui dit deux ou trois fois de ne point retourner chez lui & de coucher dans sa chambre; mais la Rochefoucault répondit qu'il vouloit aller trouver sa femme. Le Roi ne l'en pressa pas davantage, & dit, *qu'on le laisse aller; je vois bien que Dieu a résolu sa mort.* Ce jeune homme fut massacré deux heures après.

Il y en eut fort peu qui échapperent de ce massacre général. Parmi ceux-ci la délivrance du jeune la Force est un exemple illustre que les hommes appellent destinée. C'étoit un enfant de dix ans. Son pere, son frere aîné & lui furent arrêtés en même tems par les Soldats du Duc

Digitized by Google

d'Anjou. Ces meurtriers tomberent sur tous les trois tumultuairement, & les frapperent au hazard. Le pere & les enfans couverts de sang, tomberent à la renverse, les uns sur les autres. Le plus jeune, qui n'avoit reçu aucun coup, contrefit le mort, & le jour suivant il fut délivré de tout danger. Une vie si miraculeusement conservée dura quatre-vingt cinq ans. Ce fut le célébre Maréchal de la Force, oncle de la Ducheſſe de la Force, qui est * présentement en Angleterre.

Cependant plusieurs de ces infortunées victimes fuyoient du côté de la riviere. Quelques-uns la traverſoient à la nage pour gagner le Fauxbourg Saint Germain. Le Roi les apperçut de sa fenêtre, qui avoit vûe sur la riviere; & ce qui est presque incroyable, quoique cela ne soit que trop vrai, il tira sur eux avec une carabine. Catherine de Médicis, sans trouble & avec un air serein & tranquille, au milieu de cette boucherie, regardoit du haut d'un balcon qui avoit vûe sur la Ville; enhardiſſoit les aſſaſſins, & rioit d'entendre les soupirs des mourans, & les cris de ceux

* En 1729.

Digitized by Google

qui étoient massacrés. Ses filles d'honneur vinrent dans la rue, avec une curiosité effrontée, digne des abominations de ce siécle; elles contemplerent le corps nud d'un Gentilhomme qui avoit été soupçonné d'impuissance, & qui venoit d'être assassiné sous les fenêtres de la Reine.

La Cour qui fumoit encore du sang de la Nation, essaya quelques jours apres de couvrir un forfait si énorme par la formalité des loix. Pour justifier ce massacre, ils imputerent calomnieusement à l'Amiral une conspiration qui ne fut crue de personne. On ordonna au Parlement de procéder contre la mémoire de Coligni. Son corps fut pendu par les pieds, avec une chaîne de fer, au gibet de Montfaucon. Le Roi lui-même eut la cruauté d'aller jouir de ce spectacle horrible. Un de ses Courtisans l'avertissant de se retirer, parce que le corps sentoit mauvais, le Roi répondit: *Le corps d'un ennemi mort sent toûjours bon.*

Il est impossible de sçavoir s'il est vrai que l'on envoya la tête de l'Amiral à Rome. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'il y a à Rome dans le Vatican un Tableau où est representé le massacre de la

Digitized by Google

Saint Barthelemi, avec ces paroles : *Le Pape approuve la mort de Coligni.*

Le jeune Henri de Navarre fut épargné plutôt par politique que par compassion de la part de Catherine, qui le retint prisonnier jusqu'à la mort du Roi, pour être la caution de la soumission des Protestans qui voudroient se révolter.

Jeanne d'Albret étoit morte subitement trois ou quatre jours auparavant. Quoique peut-être sa mort eût été naturelle, ce n'est pas toutefois une opinion ridicule, de croire qu'elle avoit été empoisonnée.

Quoi qu'il en soit, l'exécution ne fut pas bornée à la Ville de Paris. Les mêmes ordres de la Cour furent envoyés à tous les Gouverneurs des Provinces de France. Il n'y eut que deux ou trois Gouverneurs qui refuserent d'obéir aux ordres du Roi. Un entre autres, Gouverneur d'Auvergne, écrivit à Sa Majesté la Lettre suivante, qui mérite d'être transmise à la posterité.

SIRE,

» J'ai reçu un ordre, sous le sceau de

Digitized by Google

» Votre Majesté, de faire mourir tous les » *Protestans* qui sont dans ma Province. Je » respecte trop Votre Majesté pour ne pas » croire que ces Lettres sont supposées ; & » si, ce qu'à Dieu ne plaise, l'ordre est » véritablement émané d'Elle, je la res- » pecte aussi trop pour lui obéir.

Ces massacres porterent au cœur des Protestans la rage & l'épouvante. Leur haine irréconciliable sembla prendre de nouvelles forces ; l'esprit de vengeance les rendit plus forts & plus redoutables.

Peu de tems après, le Roi fut attaqué d'une étrange maladie qui l'emporta au bout de deux ans. Son sang couloit toûjours, & perçoit aux travers des pores de sa peau, maladie incompréhensible, contre laquelle échoua l'art & l'habileté des Médecins, & qui fut regardée comme un effet de la vengeance divine.

Durant la maladie de Charles, son frere le Duc d'Anjou avoit été élû Roi de Pologne. Il devoit son élévation à la réputation qu'il avoit acquise étant Général, & qu'il perdit en montant sur le Trône.

Dès qu'il apprit la mort de son frere,

Digitized by Google

il s'enfuit de Pologne, & se hâta de venir en France se mettre en possession du périlleux héritage d'un Royaume déchiré par des factions fatales à ses Souverains, & inondé du sang de ses habitans. Il ne trouva en arrivant que partis & troubles qui augmenterent à l'infini.

Henri, alors Roi de Navarre, se mit à la tête des Protestans, & donna une nouvelle vie à ce parti. D'un autre côté le jeune Duc de Guise commençoit à frapper les yeux de tout le monde par ses grandes & dangereuses qualités. Il avoit un génie encore plus entreprenant que son frere; il sembloit d'ailleurs avoir une heureuse occasion d'atteindre à ce faîte de grandeur, dont son pere lui avoit frayé le chemin.

Le Duc d'Anjou, alors Henri III. étoit regardé comme incapable d'avoir des enfans, à cause de ses infirmités qui étoient les suites des débauches de sa jeunesse. Henri de Navarre étoit le légitime héritier de la Couronne. Guise essaya de se l'assurer à lui-même, du moins après la mort de Henri III. & de l'enlever à la Maison des *Capets*, comme les *Capets* l'avoient usurpée sur la Maison de Charle-

Digitized by Google

magne, & comme le pere de Charlemagne l'avoit ravie à son légitime Souverain.

Jamais si hardi projet ne parut si bien & si heureusement concerté. Henri de Navarre & toute la Maison de Bourbon étoit Protestante. Guise commença à se concilier la bienveillance de la Nation, en affectant un grand zèle pour la Religion Catholique. Sa libéralité lui gagna le peuple ; il avoit tout le Clergé à sa dévotion, des amis dans le Parlement, des espions à la Cour, des serviteurs par tout le Royaume. Sa premiere démarche politique fut une association sous le nom de *Sainte Ligue* contre les Protestans, pour la sûreté de la Religion Catholique.

La moitié du Royaume entra avec empressement dans cette nouvelle confédération. Le Pape Sixte V. donna sa bénédiction à la Ligue & la protégea comme une nouvelle Milice Romaine. Philippe II. Roi d'Espagne, selon la politique des Souverains, qui concourent toûjours à la ruine de leurs voisins, encouragea la Ligue de toutes ses forces, dans la vûe de mettre la France en piéces, & de s'enrichir de ses dépouilles.

Digitized by Google

Ainſi Henri III. toûjours ennemi des Proteſtans, fut trahi lui-même par des Catholiques, aſſiégé d'ennemis ſecrets & déclarés, & inférieur en autorité à un ſujet, qui ſoûmis en apparence, étoit réellement plus Roi que lui.

La ſeule reſſource pour ſe tirer de cet embarras, étoit peut-être de ſe joindre avec Henri de Navarre, dont la fidélité, le courage & l'eſprit infatigable étoient l'unique barriere qu'on pouvoit oppoſer à l'ambition de Guiſe, & qui pouvoit retenir dans le parti du Roi tous les Proteſtans: ce qui eût mis un grand poids de plus dans ſa balance.

Le Roi dominé par Guiſe, dont il ſe défioit, mais qu'il n'oſoit offenſer, intimidé par le Pape, trahi par ſon Conſeil, & par ſa mauvaiſe politique, prit un parti tout oppposé. Il ſe mit lui-même à la tête de la Sainte Ligue, dans l'eſperance de s'en rendre le maître, il s'unit avec Guiſe, ſon ſujet rebelle, contre ſon ſucceſſeur & ſon beau-frere, que la nature & la bonne politique lui déſignoient pour ſon allié.

Henri de Navarre commandoit alors en Gaſcogne une petite armée, tandis qu'un grand

Digitized by Google

grand corps de Troupes accouroit à ſon ſecours de la part des Princes Proteſtans d'Allemagne ; il étoit déja ſur les frontieres de Lorraine.

Le Roi s'imagina qu'il pourroit tout à la fois réduire le Navarrois & ſe débarraſſer de Guiſe. Dans ce deſſein il envoya le Lorrain avec une très-petite & très-foible armée contre les Allemands, par leſquels il faillit à être mis en déroute.

Il fit marcher en même tems Joyeuſe, ſon favori, contre le Navarrois, avec la fleur de la Nobleſſe Françoiſe, & avec la plus puiſſante armée qu'on eût vue depuis François I. Il échoua dans tous ſes deſſeins. Henri de Navarre défit entierement à Coutras cette armée ſi redoutable, & Guiſe remporta la victoire ſur les Allemands.

Le Navarrois ne ſe ſervit de ſa victoire que pour offrir une paix ſûre au Royaume, & ſon ſecours au Roi. Mais quoique vainqueur il ſe vit refuſé, le Roi craignant plus ſes propres ſujets que ce Prince.

Guiſe retourna victorieux à Paris, & y fut reçu comme le Sauveur de la Nation.

Digitized by Google

Son parti devint plus audacieux, & le Roi plus mépriſé ; en ſorte que Guiſe ſembloit plutôt avoir triomphé du Roi que des Allemands.

Le Roi, ſollicité de toutes parts, ſortit mais trop tard de ſa profonde léthargie. Il eſſaya d'abattre la Ligue. Il voulut s'aſſurer de quelques Bourgeois les plus ſéditieux ; il oſa défendre à Guiſe l'entrée de Paris : mais il éprouva à ſes dépens ce que c'eſt que de commander ſans pouvoir.

Guiſe, au mépris de ſes ordres, vint à Paris ; les Bourgeois prirent les armes, les Gardes du Roi furent arrêtés, & lui-même fut empriſonné dans ſon Palais.

Rarement les hommes ſont aſſez bons ou aſſez méchans. Si Guiſe avoit entrepris dans ce jour ſur la liberté ou la vie du Roi, il auroit été le maître de la France; mais il le laiſſa échapper, après l'avoir aſſiégé, & en fit ainſi trop ou trop peu.

Henri III. s'enfuit à Blois, où il convoqua les Etats généraux du Royaume. Ces Etats reſſembloient au Parlement de la Grande Bretagne, quant à leur convocation ; mais leurs opérations étoient diffé-

Digitized by Google

rentes. Comme ils étoient rarement assemblés, ils n'avoient point de régles pour se conduire. C'étoit en général une assemblée de gens incapables, faute d'expérience, de sçavoir prendre de justes mesures : ce qui formoit une véritable confusion.

Guise, après avoir chassé son Souverain de la Capitale, osa venir le braver à Blois, en présence d'un Corps qui représentoit la Nation. Henri & lui se reconcilierent solemnellement ; ils allerent ensemble au même Autel : ils y communierent ensemble. L'un promit par serment d'oublier toutes les injures passées, l'autre d'être obéissant & fidele à l'avenir ; mais dans le même tems le Roi projettoit de faire mourir Guise, & Guise de faire détrôner le Roi.

Guise avoit été suffisamment averti de se défier d'Henri ; mais il le mépriſoit trop pour le croire assez hardi d'entreprendre un assassinat. Il fut la dupe de sa sécurité : le Roi avoit résolu de se venger de lui, & de son frere le Cardinal de Guise, le compagnon de ses ambitieux desseins, & le plus hardi promoteur de la Ligue. Le Roi fit lui-même provision de poignards qu'il distribua à quelques Gascons, qui s'é-

Digitized by Google

toient offerts d'être les miniſtres de ſa vengeance. Ils tuerent Guiſe dans le Cabinet du Roi ; mais ces mêmes hommes qui avoient tué le Duc, ne voulurent point tremper leurs mains dans le ſang de ſon frere, parce qu'il étoit Prêtre & Cardinal; comme ſi la vie d'un homme qui porte une robe longue & un rabat, étoit plus ſacrée que celle d'un homme qui porte un habit court & une épée.

Le Roi trouva quatre Soldats, qui au rapport du P. Maimbourg, n'étant pas ſi ſcrupuleux que les Gaſcons, tuerent le Cardinal pour cent écus chacun. Ce fut ſous l'appartement de Catherine de Médicis que les deux freres furent tués : mais elle ignoroit parfaitement le deſſein de ſon fils, n'ayant plus alors la confiance d'aucun parti, & étant même abandonnée par le Roi.

Si une telle vengeance eût été revêtue des formalités de la Loi, qui ſont les inſtrumens naturels de la Juſtice des Rois, ou le voile naturel de leur iniquité, la Ligue en eût été épouvantée ; mais manquant de cette forme ſolemnelle, cette action fut regardée comme un affreux aſſaſſinat, & ne fit qu'irriter le parti. Le ſang des

Digitized by Google

Guiſes fortifia la Ligue, comme la mort de Coligni avoit fortifié les Proteſtans. Pluſieurs Villes de France ſe révolterent ouvertement contre le Roi.

Il vint d'abord à Paris ; mais il en trouva les portes fermées & tous les habitans ſous les armes.

Le fameux Duc de Mayenne, cadet du feu Duc de Guiſe, étoit alors dans Paris. Il avoit été éclipſé par la gloire de Guiſe pendant ſa vie ; mais après ſa mort le Roi le trouva auſſi dangereux ennemi que ſon frere. Il avoit toutes ſes grandes qualités, auxquelles il ne manqua que l'éclat & le luſtre.

Le parti des Lorrains étoit très-nombreux dans Paris. Le grand nom de Guiſe, leur magnificence, leur libéralité, leur zèle apparent pour la Religion Catholique les avoient rendus les délices de la Ville. Prêtres, Bourgeois, femmes, Magiſtrats, tout ſe ligua fortement avec Mayenne, pour pourſuivre une vengeance qui leur paroiſſoit légitime.

La veuve du Duc préſenta une Requête au Parlement contre Henri, comme con-

Digitized by Google

tre un meurtrier. Le procès commença ſuivant le cours ordinaire de la Juſtice : deux Conſeillers furent nommés pour marquer les chefs d'accuſation contre le Roi : mais le Parlement n'alla pas plus loin, les principaux étant ſingulierement attachés aux intérêts du Roi.

La Sorbonne ne ſuivit point cet exemple de modération : ſoixante & dix Docteurs publierent un Ecrit, par lequel ils déclarerent Henri de Valois déchu de ſon droit à la Couronne, & ſes ſujets diſpenſés du ſerment de Fidélité.

Mais l'autorité royale n'avoit pas d'ennemis plus dangereux que ces Bourgeois de Paris, nommés les Seize, non à cauſe de leur nombre, puiſqu'ils étoient quarante, mais à cauſe des ſeize Quartiers de Paris dont ils s'étoient partagé le Gouvernement. Le plus conſiderable de tous ces Bourgeois étoit un certain le Clerc, qui avoit uſurpé le grand nom de Buſſi. C'étoit un Citoyen hardi & un méchant Soldat, comme tous ſes compagnons. Ces Seize avoient acquis une autorité abſoluë, & devinrent dans la ſuite auſſi inſupportables à Mayenne qu'ils avoient été terribles au Roi.

Digitized by Google

D'ailleurs les Prêtres qui ont toûjours été les Trompettes de toutes les révolutions, tonnoient en Chaire, & assuroient de la part de Dieu, que celui qui tueroit le Tyran, entreroit infailliblement en Paradis. Les noms sacrés & dangereux de Jéhu & de Judith, & tous ces assassinats consacrés par l'Ecriture Sainte frappoient par-tout les oreilles de la Nation. Dans cette affreuse extrémité, le Roi fut enfin forcé d'implorer le secours de ce même Navarrois qu'il avoit autrefois refusé; ce Prince fut plus sensible à la gloire de protéger son beau-frere & son Roi, qu'à la victoire qu'il avoit remportée sur lui.

Il mena son armée au Roi, mais avant que ses Troupes fussent arrivées, il vint le trouver accompagné d'un seul page. Le Roi fut étonné de ce trait de générosité, dont il n'avoit pas été lui-même capable. Quoi qu'il en soit, les deux Rois marcherent vers Paris à la tête d'une puissante armée. La Ville n'étoit point en état de se défendre. La Ligue touchoit au moment de sa ruine entiere, lorsqu'un jeune Religieux de l'Ordre de Saint Dominique changea toute la face des affaires.

Son nom étoit Jacques Clément; il étoit

Digitized by Google

né dans un Village de Bourgogne appellé Sorbonne, âgé de vingt-quatre ans. Sa farouche piété & son esprit noir & mélancolique se laissèrent bien-tôt entraîner au fanatisme, par les importunes clameurs des Prêtres. Il se chargea d'être le Libérateur & le martyr de la sainte Ligue, il communiqua son projet à ses amis & à ses Supérieurs : tous l'encouragerent & le canoniserent d'avance. Clément se prépara à son parricide par des jeûnes & par des prieres continuelles pendant des nuits entieres. Il se confessa, reçut les Sacremens, puis acheta un bon couteau. Il alla à Saint Cloud, où étoit le quartier du Roi, & demanda à être présenté à ce Prince, sous prétexte de lui révéler un secret dont il lui importoit d'être promptement instruit. Ayant été conduit devant Sa Majesté, il se prosterna avec une modeste rougeur sur le front; & il lui remit une Lettre qu'il disoit être écrite par Achille de Harlai, premier Président. Tandis que le Roi lit, le Moine le frappe dans le ventre, & laisse le couteau dans la place. Ensuite avec un regard assuré, & les mains sur la poitrine, il leva les yeux au ciel, attendant paisiblement les suites de son assassinat. Le Roi se leve, arrache le couteau de son ventre, & en frappe le meurtrier au front. Plu-

Digitized by Google

ſieurs Courtiſans accourent au bruit. Leur devoir exigeoit qu'ils arrêtaſſent le Moine pour lui donner la queſtion, pour l'interroger & tâcher de découvrir ſes complices; mais ils le tuerent ſur le champ, avec une précipitation qui les fit ſoupçonner d'avoir été trop inſtruits de ſon deſſein. Henri de Navarre fut alors Roi de France par le droit de ſa naiſſance, reconnu d'une partie de l'Armée & abandonné de l'autre.

Le Duc d'Epernon & quelques autres quitterent l'Armée, alléguant qu'ils étoient trop bons Catholiques pour prendre les armes pour un Roi qui n'alloit point à la Meſſe. Ils eſpéroient ſecrettement que le renverſement du Royaume, l'objet de leurs deſirs & de leur eſpérance, leur donneroit occaſion de ſe rendre Souverains dans leur pays.

Cependant le meurtre de Clément fut approuvé à Rome, & adoré à Paris. La ſainte Ligue reconnut pour ſon Roi le Cardinal de Bourbon, vieux Prêtre, oncle d'Henri IV. pour faire voir au monde que ce n'étoit pas la Maiſon de Bourbon, mais les Hérétiques que ſa haine pourſuivoit.

Digitized by Google

Ainſi le Duc de Mayenne fut aſſez ſage pour ne pas uſurper le titre de Roi ; & cependant il s'empara de toute l'autorité Royale, pendant que le malheureux Cardinal de Bourbon appellé Roi par la Ligue, fut gardé priſonnier par Henri IV. le reſte de ſa vie qui dura encore deux ans. La Ligue plus appuyée que jamais par le Pape, ſecourue des Eſpagnols, & forte par elle-même, étoit parvenue au plus haut point de ſa grandeur, & faiſoit ſentir à Henri IV. cette haine que le faux zèle inſpire, & ce mépris que font naître les heureux ſuccès.

Henri avoit peu d'amis, peu de places importantes, point d'argent & une petite Armée ; mais ſon courage, ſon activité, ſa politique ſuppléoient à tout ce qui lui manquoit. Il gagna pluſieurs batailles, & entre autres celle d'Ivry ſur le Duc de Mayenne, une des plus remarquables qui ayent jamais été données. Les deux Généraux montrerent dans ce jour toute leur capacité & les Soldats tout leur courage. Il y eut peu de fautes commiſes de part & d'autre. Henri fut enfin redevable de la victoire à la ſupériorité de ſes connoiſſances & de ſa valeur. Mais il avoua que Mayenne avoit rempli tous les devoirs

Digitized by Google

d'un grand Général : *Il n'a péché*, dit-il, *que dans la cauſe qu'il ſoutenoit.*

Il ſe montra après la victoire auſſi modéré qu'il avoit été terrible dans le combat. Inſtruit que le pouvoir diminue ſouvent quand on en fait un uſage trop étendu, & qu'il augmente en l'employant avec ménagement, il mit un frein à la fureur du Soldat armé contre l'ennemi ; il eut ſoin des bleſſés, & donna la liberté à pluſieurs perſonnes. Cependant tant de valeur & tant de généroſité ne toucherent point les Ligueurs.

Les Guerres civiles de France étoient devenues la querelle de toute l'Europe. Le Roi Philippe II. étoit vivement engagé à défendre la Ligue. La Reine Eliſabeth donnoit toutes ſortes de ſecours à Henri, non parce qu'il étoit Proteſtant, mais parce qu'il étoit ennemi de Philippe II. dont il lui étoit dangereux de laiſſer croître le pouvoir. Elle envoya à Henri cinq mille hommes, ſous le commandement du Comte d'Eſſex, ſon favori, auquel elle fit depuis trancher la tête.

Le Roi continua la guerre avec différens ſuccès. Il prit d'aſſaut tous les Fau-

Digitized by Google

bourgs de Paris dans un seul jour. Il eût peut-être pris de même la Ville, s'il n'eût pensé qu'à la conquérir ; mais il craignit de donner sa Capitale en proie aux Soldats & de ruiner une Ville qu'il avoit envie de sauver. Il assiégea Paris, il leva le Siége, il le recommença ; enfin il le bloqua, & coupa toutes les communications à la Ville, dans l'espérance que les Parisiens seroient forcés, par la disette des vivres, à se rendre sans effusion de sang.

Mais Mayenne, les Prêtres, & les Seize, tournerent les esprits avec tant d'art, les envenimerent si fort contre les Hérétiques, & remplirent leur imagination de tant de fanatismes, qu'ils aimerent mieux mourir de faim que de se rendre & d'obéir.

Les Moines & les Religieux donnerent un spectacle qui, bien que ridicule en lui-même, fut cependant un ressort merveilleux pour animer le peuple. Ils firent une espece de revûe militaire, marchant par rang & de file, & portant des armes rouillées par-dessus leurs capuchons, ayant à leur tête la figure de la Vierge Marie, branlant des épées & criant qu'ils étoient tous prêts à combattre & à mourir pour la défense de la Foi ; en sorte que les

Digitized by Google

Bourgeois voyant leurs Confeſſeurs armés, croyoient effectivement ſoutenir la cauſe de Dieu.

Quoi qu'il en ſoit, la diſette dégénéra en famine univerſelle. Ce nombre prodigieux de citoyens n'avoit d'autre nourriture que les Sermons des Prêtres, & que les miracles imaginaires des Moines, qui par ce pieux artifice avoient dans leurs Couvens toutes choſes en abondance, tandis que toute la Ville étoit ſur le point de mourir de faim. Les miſérables Pariſiens, trompés d'abord par l'eſpérance d'un prompt ſecours, chantoient dans les rues des *Ballades* & des *lampons* contre Henri: folie qu'on ne pourroit attribuer à quelque autre Nation avec vraiſemblance; mais qui eſt aſſez conforme au génie des François, même dans un état ſi affreux. Cette courte & déplorable joie fut bientôt entierement étoufféé par la miſere la plus réelle & la plus étonnante. Trente mille hommes moururent de faim dans l'eſpace d'un mois. Les malheureux citoyens preſſés par la famine, eſſayerent de faire une eſpéce de pain avec les os des morts, leſquels étant briſés & bouillis formoient une ſorte de gelée. Mais cette nourriture ſi peu naturelle ne ſervoit qu'à les faire mourir

Digitized by Google

plus promptement. On conte, & cela eſt atteſté par les témoignages les plus autentiques, qu'une femme tua & mangea ſon propre enfant. Au reſte, l'inflexible opiniatreté des Pariſiens étoit égale à leur miſere. Henri eut plus de compaſſion pour leur état qu'ils n'en avoient eux-mêmes. Son bon naturel l'emporta ſur ſon intérêt particulier.

Il ſouffrit que ſes Soldats vendiſſent en particulier toutes ſortes de proviſions à la Ville. Ainſi on vit arriver ce qu'on n'avoit pas encore vû, que les aſſiégés étoient nourris par les aſſiégeans. C'étoit un ſpectacle bien ſingulier que de voir les Soldats qui du fond de leurs tranchées envoyoient des vivres aux citoyens, qui leur jettoient de l'argent de leurs remparts. Pluſieurs Officiers entraînés par la licence ſi ordinaire à la Soldateſque, troquoient un alloyau pour une fille; en ſorte qu'on ne voyoit que femmes qui deſcendoient dans des Baquets, & des Baquets qui remontoient pleins de proviſions. Par-là une licence hors de ſaiſon regna parmi les Officiers; les Soldats amaſſerent beaucoup d'argent; les aſſiégés furent ſoulagés, & le Roi perdit la Ville; car dans le même tems une Armée Eſpagnole vint des Pays-Bas. Le

Digitized by Google

Roi fut obligé de lever le Siége & d'aller à sa rencontre, au travers de tous les dangers & de tous les hazards de la guerre, jusqu'a ce qu'enfin les Espagnols ayant été chassés du Royaume, il revint une troisiéme fois devant Paris, qui étoit toûjours plus opiniatré à ne point le recevoir.

Sur ces entrefaites le Cardinal de Bourbon, ce fantôme de la Royauté, mourut. On tint une assemblée à Paris qui nomma les Etats généraux du Royaume, pour procéder à l'élection d'un nouveau Roi. L'Espagne influoit fortement sur ces Etats; Mayenne avoit un parti considérable, qui vouloit le mettre sur le Trône. Enfin Henri ennuyé de la cruelle nécessité de faire éternellement la guerre à ses sujets, & sçachant d'ailleurs que ce n'étoit pas sa personne, mais sa Religion qu'ils haissoient, résolut de rentrer au giron de l'Eglise Romaine. Peu de semaines après Paris lui ouvrit ses portes. Ce qui avoit été impossible à sa valeur, il l'obtint facilement en allant à la Messe, & en recevant l'absolution du Pape.

Tout le Peuple changé dans ce jour salutaire,
Reconnoît son vrai Roi, son vainqueur & son Pere;

Digitized by Google

Dès lors on admira ce regne fortuné,
Et commencé trop tard & trop tôt terminé.
L'Eſpagnol en trembla. Juſtement déſarmée,
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée.
La diſcorde rentra dans l'éternelle nuit.
A reconnoître un Roi Mayenne fut réduit,
Et ſoûmettant enfin ſon cœur & ſes Provinces,
Fut le meilleur ſujet du plus juſte des Princes.

Digitized by Google

LETTRE

A Monsieur Norberg, Chapelain du Roi de Suede Charles XII.

SOuffrez, Monsieur, qu'ayant entrepris la tâche de lire ce qu'on a déja publié de votre Histoire de Charles XII. on vous adresse quelques justes plaintes, & sur la maniere dont vous traitez cette Histoire, & sur celle dont vous en usez dans votre Préface avec ceux qui l'ont traitée avant vous.

Nous aimons la vérité, mais l'ancien proverbe, toutes vérités ne sont pas bonnes à dire, regarde sur-tout les vérités inutiles. Daignez-vous souvenir de ce passage de la Préface de l'Histoire de M. de Voltaire : *L'Histoire d'un Prince*, dit-il, *n'est pas tout ce qu'il a fait, mais seulement ce qu'il a fait de digne d'être transmis à la postérité.*

Il y a peut-être des Lecteurs qui aimeront à voir le Catéchisme qu'on enseignoit à Charles XII. & qui apprendront avec

Digitized by Google

plaisir qu'en 1693. le Docteur Pierre Rudbellius donna le bonnet de Docteur au Maître-ès-Arts Aquinus, à Samuel Virénius, à Ennegius, à Herlandus, à Stukius & autres personnages, très-estimables sans doute, mais qui ont eu peu de part aux batailles de votre Héros, à ses triomphes & à ses défaites.

C'est peut-être une chose importante pour l'Europe qu'on sçache que la Chapelle du Château de Stockolm, qui fut brûlée il y a cinquante ans, étoit dans la nouvelle aîle, du côté du Nord, & qu'il y avoit deux Tableaux de l'Intendant Kloker, qui sont à présent à l'Eglise de Saint Nicolas; que les siéges étoient couverts de bleu les jours de Sermon; qu'ils étoient les uns de chêne, & les autres de noyer; & qu'au lieu de grands lustres, il y avoit de petits chandeliers plats, qui ne laissoient pas de faire un fort bel effet; qu'on y voyoit quatre figures de plâtre, & que le carreau étoit blanc & noir.

Nous voulons croire encore qu'il est d'une extrême conséquence d'être instruit à fond qu'il n'y avoit point d'or faux dans le Dais qui servoit au couronnement de Charles XII. de sçavoir quelle étoit la

Digitized by Google

largeur du Baldaquin ; si c'étoit de drap rouge ou de drap bleu que l'Eglise étoit tendue ; & de quelle hauteur étoient les bancs. Tout cela peut avoir son mérite pour ceux qui veulent s'instruire des intérêts des Princes.

Vous nous dites après le détail de toutes ces grandes choses, à quelle heure Charles XII. fut couronné ; mais vous ne dites point pourquoi il le fut avant l'âge prescrit par la Loi ; pourquoi on ôta la Régence à la Reine-Mere : comment le fameux Piper eut la confiance du Roi ; quelles étoient alors les forces de la Suede, quel nombre de citoyens elle avoit, quels étoient ses alliés, son Gouvernement, ses défauts & ses ressources.

Vous nous donnez une partie du Journal militaire de M. Adlerfeld ; mais, Monsieur, un Journal n'est pas plus une Histoire que des matériaux ne sont une maison. Souffrez qu'on vous dise que l'Histoire ne consiste point à détailler de petits faits, à produire des manifestes, des dupliques, des repliques. Ce n'est point ainsi que Quinte-Curce a composé l'Histoire d'Alexandre : ce n'est point ainsi que Tite-Live & Tacite ont écrit l'Histoire Romaine. Il y a mille

Digitized by Google

Journaliſtes ; à peine avons-nous deux ou trois Hiſtoriens modernes. Nous ſouhaiterions que tous ceux qui broyent les couleurs, les donnaſſent à quelque Peintre pour en faire un Tableau.

Vous n'ignorez pas que M. de Voltaire avoit publié cette déclaration que votre Traducteur rapporte.

» J'aime la vérité, & je n'ai d'autre but » & d'autre intérêt que de la connoître. » Les endroits de mon Hiſtoire de Charles XII. où je me ſerai trompé, ſeront » changés. Il eſt très-naturel que Monſieur » Norberg, Suedois, & témoin oculaire, » ait été mieux inſtruit que moi, étranger. » Je me réformerai ſur ſes Mémoires, & » j'aurai le plaiſir de me corriger.

Voilà, Monſieur, avec quelle politeſſe Monſieur de Voltaire parloit de vous, & avec quelle modeſtie il attendoit votre ouvrage, quoiqu'il eût des Mémoires ſur le ſien, des mains de beaucoup d'Ambaſſadeurs, & même de la part de plus d'une tête couronnée.

Vous avez répondu, Monſieur, à cette politeſſe françoiſe, d'une maniere qui paroît dans un goût un peu gothique.

Digitized by Google

Vous dites dans votre Préface que l'Hiſtoire donnée par Monſieur de Voltaire ne vaut pas la peine d'être traduite, quoiqu'elle l'ait été dans preſque toutes les Langues de l'Europe, & qu'on ait fait huit éditions à Londres de la traduction Angloiſe. Vous ajoutez enſuite très-poliment qu'un Puffendorf le traiteroit, comme Varillas, d'Archi-menteur.

Pour donner des preuves de cette ſuppoſition ſi flatteuſe, vous ne manquez pas de mettre dans les marges de votre Livre toutes les fautes capitales où il eſt tombé.

Vous marquez expreſſément que le Major-Général Stuard ne reçut point une petite bleſſure à l'épaule, comme l'avance témerairement l'Auteur François, d'après un Auteur Allemand; mais dites-vous une contuſion un peu forte. Vous ne pouvez nier que Monſieur de Voltaire n'ait fidélement rapporté la Bataille de Narva, laquelle produit chez lui au moins une deſcription intéreſſante; vous devez ſçavoir qu'il a été le ſeul Ecrivain qui ait oſé affirmer que Charles XII. donna cette Bataille de Narva avec huit mille hommes ſeulement, tous les autres Hiſtoriens lui en donnoient vingt mille; ils

Digitized by Google

disoient ce qui étoit vraisemblable ; & M. de V. a dit le premier la vérité dans cet article important. Cependant vous l'appellez Archi-menteur, parce qu'il fait porter au Général Liewen un habit rouge galonné au Siége de Thorn ; & vous relevez cette erreur énorme, en assurant positivement que le galon n'étoit pas sur un fond rouge.

Mais, Monsieur, vous qui prodiguez sur des choses si graves, le beau nom d'Archi-menteur, non seulement à un homme très-amateur de la vérité, mais à tous les autres Historiens qui ont écrit l'Histoire de Charles XII. quel nom voudriez-vous qu'on vous donnât, après la Lettre que vous rapportez du Grand Seigneur à ce Monarque. Voici le commencement de cette Lettre.

» Nous Sultan Bassa, au Roi Charles XII. par la grace de Dieu, Roi de Suede & des Goths. SALUT, &c.

Vous qui avez été chez les Turcs, & qui semblez avoir appris d'eux à ne pas ménager les termes, comment pouvez-vous ignorer leur style ? Quel Empereur Turc s'est jamais intitulé *Sultan Bassa* ?

Digitized by Google

Quelle Lettre du Divan a jamais ainſi commencé? Quel Prince a jamais écrit qu'il enverra des Ambaſſadeurs Plénipotentiaires à la premiere occaſion, pour s'informer des circonſtances d'une Bataille? Quelle Lettre du Grand Seigneur a jamais fini par ces expreſſions, *à la garde de Dieu*? Enfin, où avez-vous jamais vû une dépêche de Conſtantinople, datée de l'année de la Création, & non pas de l'année de l'Hégire? L'Iman de l'Auguſte Sultan, qui écrira l'Hiſtoire de ce grand Empereur & de ſes ſublimes Viſirs, pourra bien vous dire de groſſes injures, ſi la politique turque le permet.

Vous ſied-il bien, après la production d'une Piéce pareille, qui feroit tant de peine à ce M. le Baron de Puffendorf, de crier au menſonge ſur un habit rouge?

Etes-vous bien d'ailleurs un zèlé partiſan de la vérité, quand vous ſupprimez les duretés exercées par la Chambre des Liquidations ſous Charles XII? Quand vous feignez d'oublier, en parlant de Pat'kul, qu'il avoit défendu les droits des Livoniens qui l'en avoient chargé; de ces mêmes Livoniens qui reſpirent aujourd'hui ſous la douce autorité de l'illuſtre Sémira-

Digitized by Google

mis du Nord ? Ce n'eſt pas-là ſeulement trahir la vérité, Monſieur, c'eſt trahir la cauſe du genre humain, c'eſt manquer à votre illuſtre patrie, ennemie de l'oppreſſion.

Ceſſez donc de prodiguer dans votre Compilation des Epithétes Vandales & Hérules à ceux qui doivent écrire l'Hiſtoire : ceſſez de vous autoriſer du pédantiſme barbare que vous imputez à ce Puffendorf.

Sçavez-vous que ce Puffendorf eſt un Auteur quelquefois auſſi incorrect qu'il eſt en vogue ? Sçavez-vous qu'il eſt lû, parce qu'il eſt le ſeul qui de ſon tems fût ſupportable ? Sçavez-vous que ceux que vous appellez Archi-menteurs auroient à rougir s'ils n'étoient pas mieux inſtruits de l'Hiſtoire du Monde que votre Puffendorf ? Sçavez-vous que M. de la Martiniere a corrigé plus de mille fautes dans la derniere édition de ſon Livre.

Ouvrons au hazard ce Livre ſi connu. Je tombe ſur l'article des Papes. Il dit en parlant de Jules II. *Qu'il avoit laiſſé*, ainſi qu'Alexandre VI. *une réputation honteuſe*. Cependant les Italiens reverent la mémoire de Jules II. ils voyent en lui un grand homme,

Digitized by Google

homme, qui, après avoir été à la tête de quatre Conclaves, & avoir commandé des Armées, ſuivit juſqu'au tombeau le magnifique projet de chaſſer les Barbares d'Italie. Il aima tous les Arts, il jetta les fondemens de cette Egliſe, qui eſt le plus beau Monument de l'Univers; il encourageoit la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, tandis qu'il ranimoit la valeur éteinte des Romains. Les Italiens mépriſent avec raiſon la maniere ridicule dont la plûpart des Ultramontains écrivent l'Hiſtoire des Papes. Il faut ſçavoir diſtinguer le Pontife du Souverain: il faut ſçavoir eſtimer beaucoup de Papes, quoiqu'on ſoit né à Stokolm: il faut ſe ſouvenir de ce que diſoit le grand Côme de Médicis, *qu'on ne gouverne point des Etats avec des Patenôtres.* Il faut enfin n'être d'aucun pays, & dépouiller tout eſprit de parti quand on écrit l'Hiſtoire.

Je trouve, en r'ouvrant le Livre de Puffendorf, à l'article de la Reine Marie d'Angleterre, fille de Henri VIII. *qu'elle ne pouvoit être reconnue pour fille légitime ſans l'autorité du Pape.* Que de bévues dans ces mots! Elle avoit été reconnue par le Parlement; & comment d'ailleurs auroit-elle eu beſoin de Rome pour être légitimée,

TAYLOR INST. OXFORD
Digitized by Google

puiſque jamais Rome n'avoit ni dû, ni voulu caſſer le mariage de ſa mere.

Je lis l'article de Charles-Quint : *J'y vois que dès avant l'an 1516.* Charles-Quint *avoit toûjours devant les yeux ſon* NEC PLUS ULTRA ; mais alors il n'avoit que quinze ans, & cette deviſe ne fut faite que long-tems après.

Dirons-nous pour cela que Puffendorf eſt un Archi-menteur ? Non : nous dirons que dans un ouvrage d'une ſi grande étendue, il lui eſt pardonnable d'avoir erré ; & nous vous prierons, Monſieur, d'être plus exact que lui ; mieux inſtruit que vous n'êtes du ſtyle des Turcs ; plus poli avec les François ; & enfin plus équitable & plus éclairé dans le choix des piéces que vous rapportez.

C'eſt un malheur inſéparable du bien qu'a produit l'Imprimerie, que cette foule de Piéces ſcandaleuſes, publiées à la honte de l'eſprit & des mœurs. Par-tout où il y a une foule d'Ecrivains, il y a une foule de Libelles : ces miſerables ouvrages nés ſouvent en France, paſſent dans le Nord, ainſi que nos mauvais vins y ſont vendus pour du Bourgogne & du Cham-

Digitized by Google

pagne : on boit les uns, on lit les autres, ſouvent avec auſſi peu de goût; mais les hommes qui ont une vraie connoiſſance, ſçavent rejetter ce que la France rebute.

Vous citez, Monſieur, deux Piéces bien indignes d'être connues du Chapelain de Charles XII. l'une eſt la Voltéromanie; l'autre eſt je ne ſçais quel *Factum* d'un Libraire contre M. de V.

Votre Traducteur, M. Walmoth, a eu l'équité d'avertir dans les notes, que cette Voltéromanie eſt une de ces mauvaiſes & ténébreuſes Satyres qu'il n'eſt pas permis à un honnête homme de citer. Il vous releve au moins ſur cette erreur. Sçachez donc, Monſieur, la vérité de ce fait, puiſque vous en parlez.

Un Ecrivain François qui avoit, comme tous les gens de Lettres le ſçavent, les plus grandes & les plus ſolemnelles obligations à M. de V***, a eu le malheur d'être ſoupçonné (& nous croyons que c'eſt témérairement) d'avoir pouſſé la noirceur & l'ingratitude juſqu'à compoſer cette indigne Piéce ; mais il l'a déſavouée publiquement à la Police de Paris; & ce déſaveu ſigné de ſa main eſt imprimé

Digitized by Google

dans toutes les Gazettes. Voyez entre autres, celle d'Amsterdam du mardi 19. Mai 1741. *Je me croirois deshonoré*, dit-il, *si j'avois la moindre part à cet infâme Libelle :* ce sont ses propres expressions. Jugez donc quelle gloire on peut recueillir à citer cette Piéce qu'un tel Ecrivain désavoue.

Nous croyons aussi devoir vous instruire de l'autenticité de ce *Factum* du Libraire que vous citez encore à propos du Roi de Suede Charles XII.

Quelque étrange qu'il puisse être d'assembler ici de tels noms, on ne peut s'empêcher d'en parler après vous ; & puisque dans l'Histoire d'un Roi de Suede, vous vous servez d'une Piéce d'un procès d'un Marchand de Rouen, pour noircir la réputation d'un homme de Lettres de Paris, souffrez que des gens de Lettres, mieux informés que vous, prennent la liberté de le défendre.

Vous sçavez qu'il y a souvent autant de jalousie entre les Ecrivains qu'entre les Princes ; mais quel que soit l'Ecrivain qui ait induit ce Libraire à publier ce *Factum* dont vous parlez, il est à propos de vous dire qu'il fut condamné & supprimé juri-

Digitized by Google

diquement, & qu'ainſi ce n'étoit gueres un document à rapporter dans l'Hiſtoire d'un Monarque.

Vous allez voir, Monſieur, que ſouvent il ne faut pas plus ſe fier aux Piéces imprimées, dans les affaires des particuliers, que dans les négociations entre les Souverains. Et de même que tous les Univerſaux & tous les Manifeſtes qui groſſiſſent un ouvrage, ne font point connoître le fond des affaires, & les reſſorts de la politique, ainſi tous ces Libelles répandus, ou ſous le nom de *Factums*, ou ſous celui de *Remarques*, d'*Obſervations*, &c. & tous ces Extraits ſatyriques dont on déshonore tant de Journaux, ne peuvent ſervir à donner une juſte idée du caractere d'un homme.

Pour vous en convaincre ayez la bonté de jetter les yeux ſur cette Lettre de ce même Libraire écrite à M. de V***, quelque tems après le procès dont vous parlez: elle eſt de Paris datée du 30. Décembre 1738. on la publie pour ſervir d'exemple, & même pour faire honneur à celui qui a eu le courage de réparer par lui-même le mal que d'autres avoient fait, en ſe ſervant de ſon nom. La voici.

Digitized by Google

» Monsieur, je vous supplie d'excuser » le mauvais état de ma fortune, & la » soustraction de tous mes papiers, qui » m'a empêché jusqu'ici de reconnoître » le mauvais procédé de ceux qui ont abu- » sé de mon malheur, pour me forcer en » me trompant, à vous faire un procès in- » juste, & à laisser imprimer un *Factum* » odieux. Je les désavoue tous deux en- » tierement. La malice de votre ennemi » n'a servi qu'à me faire encore mieux re- » connoître la bonté de votre caractere. » Ayez celle de me pardonner d'avoir » écouté de si mauvais conseils : je vous » jure que je m'en suis repenti au moment » même que j'avois le malheur de laisser » agir si indignement contre vous. J'ai » bien reconnu combien on m'avoit trom- » pé. Vous n'ignorez pas la méchanceté » de celui qui m'a conseillé. Voilà à quoi » elle s'est portée ; on s'est servi de moi » pour vous nuire. J'en suis si fâché, que » je vous promets de ne jamais voir ceux » qui m'ont forcé à vous manquer à ce » point; & je réparerai le tort extrême que » j'ai eu, par l'attachement constant que » je veux vous vouer toute ma vie, com- » me à mon ancien bienfaiteur.

» Je vous prie, Monsieur, de me ren-

Digitized by Google

» dre votre bienveillance, & de croire
» que mon cœur n'a jamais eu de part à la
» malice de vos ennemis. Oui, c'eſt mon
» cœur ſeul qui m'engage à vous le dire,
» & j'ai l'honneur d'être avec un très-
» profond reſpect, Monſieur, votre très-
» humble & très-obéiſſant ſerviteur.

A Paris, ce 30. Décembre 1738.

Si cette Lettre ne vous ſuffit pas, Monſieur, pour décréditer les ouvrages infâmes, auxquels vous avez voulu donner du poids dans votre Préface, nous vous en fournirons d'autres beaucoup plus fortes. Vous voyez un homme qui demande pardon de cette même faute que vous citez comme une autorité, & qui n'en rougit point. Ne rougiſſez point, Monſieur, de vous repentir de vos petites inadvertances. Il eſt dur, mais il eſt beau d'avouer ſes fautes.

Digitized by Google

PRÉFACE

DE LA HENRIADE,

De l'Edition de Londres 1730.

CEtte nouvelle Edition de LA HENRIADE, a été faite d'après un nouveau Manuscrit de l'Auteur sous les yeux d'un ami qui s'est chargé de l'impression, & qui a composé le peu de notes qu'on a cru nécessaires à l'ouvrage.

Ce Poëme fut commencé en l'année 1717. M. de V*** n'avoit alors que dix-neuf ans : & quoiqu'il eût déja fait la Tragédie d'*Œdipe*, (qui n'avoit pas encore été représentée), il étoit très-incapable de faire un Poëme épique à cet âge. Aussi ne commença-t-il la Henriade que dans le dessein de se procurer un simple amusement dans un tems, & dans un lieu où il ne pouvoit gueres faire que des vers. Il avoit alors le malheur d'être prisonnier par lettre de cachet dans la Bastille. Il n'est pas inutile de dire que la calomnie qui lui avoit attiré cette disgrace, ayant été reconnue, lui valut des bienfaits de la Cour;

Digitized by Google

ce qui ſert également à la juſtification de l'Auteur, & du gouvernement. Il n'y a point dans le monde de Miniſtre qui ne ſoit expoſé à faire d'extrêmes injuſtices. Le plus juſte eſt celui qui répare les ſiennes.

L'Auteur ayant été près d'un an dans cette très-dure priſon, ſans papier, & ſans Livres, y compoſa pluſieurs ouvrages, & les retint de mémoire. Mais la Henriade fut le ſeul qu'il écrivit au ſortir de la Baſtille. Il n'en avoit alors fait que ſix chants, dont il ne reſte aujourd'hui que le ſecond, qui contient les maſſacres de la Saint Barthelemi, les cinq autres étoient très-foibles, & ont été depuis travaillés ſur un autre plan : mais il n'a jamais rien pu changer à ce ſecond Chant, qui eſt peut-être encore le plus fort de tout l'ouvrage ; preuve certaine que le ſuccès eſt preſque toûjours dans le choix du ſujet.

La ſanté qu'il perdit dans cette année de priſon, & les infirmités continuelles dont il fut accablé depuis, ne lui permirent de travailler à la Henriade que foiblement & de loin à loin.

En l'année 1723. il parut une édition

Digitized by Google

de ce Poëme ſous le nom de LA LIGUE. L'ouvrage étoit informe, tronqué, plein de lacunes : il y manquoit un Chant, & les autres étoient déplacés. De plus il étoit annoncé comme un Poëme Epique, eſpéce d'ouvrage qui n'avoit jamais réuſſi dans la Langue Françoiſe, & dont le titre ſeul promettoit de l'ennui. Cependant la mémoire de Henri IV. eſt ſi chere aux François que ce Poëme fut lu avec aſſez d'indulgence, & on en fit même plus d'une édition.

En l'année 1726. l'Auteur étant en Angleterre, y trouva une protection générale, & des encouragemens qu'il n'eût jamais pu eſpérer ailleurs. On y favoriſa avec empreſſement l'impreſſion d'un ouvrage François écrit avec liberté, & d'un Poëme plein de vérités, ſans flatterie.

La Henriade parut donc alors pour la premiere fois ſous ſon véritable nom en dix Chants ; & ce fut d'après les éditions de Londres, que furent faites depuis celles d'Amſterdam, de la Haye & de Geneve, aſſez inconnues en France par l'interruption du commerce de la Librairie avec les étrangers.

Digitized by Google

L'Auteur ayant encore depuis fait de grands changemens à la Henriade, donne aujourd'hui cette nouvelle édition, comme moins mauvaise que toutes les précédentes, mais comme fort éloignée de la perfection dont il ne s'est jamais flatté d'approcher.

Du tems où il commença ce Poëme jusqu'à cette présente édition de l'année 1730. il s'est passé treize années sans qu'il ait pu donner la derniere main à son ouvrage.

* Tant l'esprit est borné, tant l'Art est étendu.

PRÉFACE

De l'Edition de 1737. par M. Linaut.

ON donne cette nouvelle Edition, à laquelle l'Auteur n'a d'autre part & d'autre intérêt que celui d'avoir beaucoup corrigé LA HENRIADE, & d'avoir travail-

* Ce vers se trouve dans la Traduction libre que M. l'Abbé *du Resnel* a faite de l'Essai de la Critique de M. *Pope*; Traduction estimée, & presque la seule qui ait fait connoître que les François peuvent traduire des Poëmes en vers.

Digitized by Google

lé à rendre de plus en plus cet ouvrage digne du Public & du siécle éclairé où nous vivons: c'est ainsi qu'en usoit M. Despréaux, le premier des François qui mit de la correction & de l'élégance dans la composition de nos vers de six pieds, qui sont de tous les vers les plus difficiles à faire; il corrigeoit ses ouvrages à chaque édition; cette attention si louable est bien plus nécessaire encore dans un Poëme Epique que dans des ouvrages détachés; car il est bien plus naturel de faire quelque faux pas dans une longue carriere que dans une petite.

L'Auteur de la Henriade s'est attaché sur-tout à peindre des détails que l'on n'avoit jamais exprimés noblement en François, & qui avoient été l'écueil de tous nos Poëmes Epiques. Cela fait voir que notre Langue peut exprimer les mêmes choses que la Grecque & la Latine, & que les idées les plus communes peuvent être ennoblies à Paris comme à Athenes & à Rome, par le charme de la Poësie; c'est-là sans doute la meilleure maniere de confondre ceux qui n'ayant lu Homere que dans des traductions, trouvent les descriptions & les comparaisons qui sont dans l'Iliade basses & puériles. M. Per-

Digitized by Google

rault & M. de la Motte condamnoient Homere d'avoir comparé des Héros à des chiens.

Qu'on lise ce nouveau morceau de la Henriade au huitiéme Chant, on verra qu'une telle comparaison peut être très-digne de la majesté de l'épopée.

De Ligueurs en tumulte une foule s'avance :
Tels au fond des forêts précipitans leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers esclaves de l'homme & nés pour le carnage,
Pressent un Sanglier, en raniment la rage :
Ignorans le danger, aveuglés, furieux,
Le Cor excite au loin leur instinct belliqueux.
Les antres, les rochers, les monts en retentissent.
Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent,
Il est seul contre tous abandonné du sort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.

On trouve plusieurs nouveaux traits pareils dans cette édition, & beaucoup de vers changés.

L'Auteur a eu soin de ne rimer que pour les oreilles & non pour les yeux. L'harmonie de la rime résulte uniquement du retour des mêmes sons. C'est la prononciation des paroles & non de la maniere

Digitized by Google

dont on les écrit que doit dépendre la rime. C'eſt auſſi pour cette raiſon qu'on ne fait plus rimer *fier* avec *foyer*, parce qu'on prononce *foyé* & qu'on ne prononce pas *fié*. C'eſt être exact que de rimer ſelon la prononciation des ſyllabes, & c'eſt pécher contre l'exactitude que de ne rimer richement qu'aux yeux.

On a imprimé *François* par un *a* comme dans l'édition de *Zaire*, pour ſe conformer à l'uſage très-raiſonnable, & qui ſe confirme tous les jours de prononcer *Français* & non pas *François*. Cette ortographe étoit d'autant plus néceſſaire dans la Henriade qu'il y eſt parlé de *S. François*, Fondateur des Cordeliers.

Sous l'habit d'Auguſtin, ſous le froc de François.

Il ſeroit fort ridicule d'écrire & de prononcer un *Français* comme on prononce *S. François* par un *o*.

On a mis au-devant de cette édition la Lettre de M. Cochi, regardé à Florence comme un homme plein de ſçavoir & de goût. On l'avoit déja imprimée ailleurs; mais c'eſt ici ſa véritable place.

On trouvera dans cette Lettre une idée

Digitized by Google

neuve & hardie, c'eſt que le merveilleux n'eſt pas ce qui lui plaît le plus dans les Poëmes Epiques. Cela paroît très-vrai, & ſûrement Armide & Renaud, Didon & Enée ſont plus intéreſſans que les meſſages de Mercure & que la haine de Junon. S'il n'y avoit que ce qu'on appelle du merveilleux dans les Poëmes anciens, ils ne ſeroient que des Recueils des Miracles du Paganiſme.

Mais je ne crois pas, comme M. Cochi, qu'on doive bannir ce merveilleux; il doit ſeulement être employé avec ſobriété dans une Religion auſſi ſévére que la nôtre, & dans un ſiécle où la raiſon eſt devenue auſſi ſévére que la Religion.

C'eſt au Lecteur équitable à juger ſi l'Auteur de la Henriade a ſçu garder ce juſte tempérament. Tant d'éditions n'ont pû encore le rendre content de ſon propre ouvrage : mais je dirois que le Public doit l'être, ſi la reconnoiſſance & tous les ſentimens que je dois à M. de V*** ne rendoient mon témoignage ſuſpect de trop de zele ; d'ailleurs je crois que la Henriade le loue mieux que tout ce qu'on pourroit en dire.

Digitized by Google

OPUSCULES
DE MONSIEUR REGNARD,
CÉLÉBRE POETE COMIQUE.

LETTRE

En réponse à une Epître en vers qu'une femme de beaucoup d'esprit lui avoit envoyée.

2. Juillet, 1709.

J'Ai lu avec plaisir, belle Dame, les vers que vous avez faits sur la félicité de votre état. C'est ordinairement la mauvaise fortune & la nécessité qui fait devenir Poëte; mais Apollon vous a soufflé son esprit au milieu de l'abondance & de la prospérité. Vous avez raison de vous estimer heureuse: je croirois mon état presque aussi heureux que le vôtre, n'étoit une malheureuse dartre qui s'est emparée de mon visage, & qui s'irrite contre les remedes. En vain j'ai employé l'abstinence du vin (ce que je ne ferois pas pour une mai-

Digitized by Google

treſſe) les ſaignées, les anodins, & potions purgatives, la rebelle qu'elle eſt a établi ſon Trône de rubis ſur la partie ſupérieure, & rit des efforts que je fais pour la dépoſſeder. C'eſt une grande mortification pour moi de me voir attaqué par l'endroit le plus ſenſible. Vous m'avez ſouvent fait compliment ſur mon tein ; & voilà qu'en un moment mes joues ſe changent en bourgeons épouvantables. Le ciel ſoit loué de tout : pourvu que votre amitié ne change point, je me conſolerai de toutes mes diſgraces. J'ai un Bouclier tout prêt à oppoſer aux adverſités, & je finirai comme vous par un petit trait de morale en vers, dont vous pourrez faire votre profit.

De deux grains de Philoſophie,
Je ſçais aſſaiſonner ma vie,
Fortune, garde tes faveurs :
Un peu de bon ſens rectifie
Chez moi les vulgaires erreurs.
Ma conduite ſe juſtifie.
Ces grands, ces illuſtres revers *
Dont je viens de voir les exemples,
M'empêchent de bâtir des Temples
Aux Idoles de l'Univers.

* La diſgrace de M. *Chamillard*.

Digitized by Google

Quoique le ciel, qui vous careſſe,
Ne m'ait pas fait de bien ample profuſion ;
Je lui dis tous les jours, en forme d'oraiſon :
N'augmente rien à ma richeſſe ;
Retranche à mon ambition.

*CHANSON.

Air : *Pour la Baronne.*

POur la Doguine,
Qu'un autre ſe laiſſe enflammer ;
Si je n'avois point vû Toutine,
Je pourrois me laiſſer charmer
Par la Doguine.

Ou brune ou blonde,
Toutine charme également ;
Et pour contenter tout le monde
Elle eſt alternativement
Ou brune ou blonde.

Sur ſon viſage
Mille petits trous pleins d'appas,

* Cette Chanſon fut faite en l'honneur de Meſdemoiſelles *Loiſon*, qui ont fait tant de bruit dans le monde par les graces de leur perſonne & l'agrément de leur eſprit. Dans les Sociétés où elles ſe trouvoient, on appelloit l'une *Doguine* & l'autre *Toutine*. *Regnard* étoit très-épris de *Toutine*. Il vouloit même l'épouſer : mais la mere de cette Demoiſelle avoit d'autres vûes ſur ſa fille, qui, par ſa beauté & ſes autres qualités eſtimables, pouvoit prétendre aux plus grands partis.

Digitized by Google

Des Amours ſont le tendre ouvrage,
Sans compter ceux qu'on ne voit pas
Sur ſon viſage.

Sa belle bouche
Eſt pleine de ris & d'attraits :
Elle ne dit rien qui ne touche ;
L'Amour a choiſi pour palais
Sa belle bouche.

Sa gorge ronde
Eſt de marbre, à ce que je crois ;
Car mortel encor dans le monde
N'a vû que des yeux de la foi
Sa gorge ronde.

Qu'elle eſt charmante,
Avec les accens de ſa voix !
Ou quand une corde touchante
Parle tendrement ſous ſes doigts,
Qu'elle eſt charmante !

AUTRE, pour la même ; *Sur le même Air.*

DE la Doguine
Je veux célébrer les attraits,
Elle eſt digne ſœur de Toutine ;
Ami, verſe-moi du vin frais
Pour la Doguine.

Digitized by Google

Qu'elle eſt aimable,
Quand Bacchus la tient ſous ſes loix!
Mais bien qu'elle triomphe à table,
L'amour ne perd rien de ſes droits:
Qu'elle eſt aimable!

Tous à la ronde,
Vuidons ce verre que voilà:
C'eſt à cette charmante Blonde:
Peut-être elle nous aimera.
Tous à la ronde.

VERS

A TOUTINE.

CHez vous pour vous faire la cour,
Prince & Marquis ſe range;
N'y pourrois-je point quelque jour
Voir le Prince d'Orange?
Le Roi, pour finir nos malheurs,
Met la taxe par tête:
Mais vous la mettez ſur les cœurs;
L'impôt eſt plus honnête.

Digitized by Google

ÉLÉGIE,

Par le grand CORNEILLE, 1662.

* LOrſque ſous le plus juſte & le plus grand des Princes,
L'abondance & la paix regnent dans mes Provinces,
Rome, par quel deſtin tes Romains irrités
Arrêtent-ils le cours de mes proſpérités ?
Après avoir gagné victoire ſur victoire,
Et porté ma valeur au comble de la gloire,
Après avoir contraint par mes illuſtres faits,
Mes rivaux orgueilleux à recevoir la paix,
J'eſpérois d'établir une ſainte alliance,
D'unir les intérêts de Rome & de la France,
Et de porter bien loin par mes rares exploits
La gloire de mes lys & celle de la Croix ;
Mon Monarque chargé de lauriers & de palmes
Voyoit tous ſes Etats & ſes Provinces calmes,
Et diſpoſant ſon bras à quelque ſaint emploi,
Ne vouloit plus combattre & vaincre que pour toi ;
Il t'offroit ſon pouvoir & ſa valeur extrême,
Mais tu veux l'obliger à te vaincre toi-même,
Et par un attentat & lâche & criminel,
Tu fais de ſes faveurs un mépris ſolemnel ;

* C'eſt la France qui parle.

Digitized by Google

On voit regner le crime avec la violence
Où doit regner la paix avecque le silence ;
On voit les assassins courir avec ardeur,
Jusqu'au Palais sacré de mon Ambassadeur,
Porter de tous côtés leur fureur vagabonde,
Et violer les droits les plus sacrés du monde.
Je sçavois bien que Rome élevoit dans son sein
Des Peuples adonnés au culte souverain,
Des Héros dans la paix, des Sçavans politiques,
Experts à démêler les affaires publiques,
A conseiller les Rois, à régler les Etats :
Mais je ne sçavois pas que Rome eût des Soldats.

Lorsque Mars désoloit nos campagnes fertiles,
Tu maintenois tes champs & tes peuples tranquilles
Tout le monde agité de tant de mouvemens,
Suivoit le triste cours de ses déréglemens,
Toi seule dans le port à l'abri de l'orage,
Tu voyois les écueils où nous faisions naufrage ;
Des Princes irrités modérant le courroux,
Tu disposois le Ciel à devenir plus doux,
Et sans prendre intérêt aux passions d'un autre,
Tu gardois ton repos & tu pensois au nôtre ;
Tu voyois à regret cent exploits inhumains,
Et tu levois au ciel tes innocentes mains ;
Tu recourois aux vœux, quand nous courions aux armes ;
Nous répandions du sang, tu répandois des larmes ;
Et plaignant le malheur du reste des mortels,
Tu soupirois pour eux aux pieds de tes Autels ;

Digitized by Google

Tu demandois au Ciel cette paix fortunée ;
Et tu me la ravis, dès qu'il me l'a donnée !
A peine ai-je fini mes glorieux travaux,
Que tu veux m'engager à des combats nouveaux:
Reine de l'Univers, arbitre de la Terre,
Tu me prêchois la paix au milieu de la guerre ;
J'ai suivi tes conseils & tes justes souhaits,
Et tu me fais la guerre au milieu de la paix :
Détruisant les erreurs & punissant les crimes,
J'ai soûtenu l'honneur de tes saintes maximes ;
J'ai remis autrefois, en depit des Tyrans,
Dans leurs Trônes sacrés tes Pontifes errans,
Et faisant triompher d'une égale vaillance
Ou la France dans Rome ou Rome dans la France.
J'ai conservé tes droits & maintenu ta foi ;
Et tu prends aujourdhui les armes contre moi !
Quel intérêt t'engage à devenir si fiere ?
Te reste-t-il encor quelque vertu guerriere ?
Crois-tu donc être encore au siécle des Césars,
Ou parmi les fureurs de Bellone & de Mars,
Jalouse de la gloire & du pouvoir suprême,
Tu foulois à tes pieds & sceptre & diadême ?
Dans ce fameux état où le ciel t'avoit mis,
Tu ne demandois plus que de grands ennemis ;
Et portant ton orgueil sur la terre & sur l'onde,
Tu bravois le destin des puissances du monde,
Et tu faisois marcher, sous tes injustes loix,
Un simple citoyen sur la tête des Rois ;
Ton destin ne t'offroit que d'illustres conquêtes,
Ta foudre ne tomboit que sur de grandes têtes,

Digitized by Google

Et tu montrois en pompe aux Peuples étonnés
Des Souverains captifs & des Rois enchaînés.
Mais quelques grands exploits que l'Hiſtoire renomme,
Tu n'es plus cette fiere & cette grande Rome;
Ton Empire n'eſt plus ce qu'il fut autrefois,
Et ce n'eſt plus un ſiécle à ſe moquer des Rois;
On ne redoute plus l'orgueil du Capitole,
Qui fut jadis ſi craint de l'un à l'autre Pôle;
Et les Peuples inſtruits de tes douces vertus,
Adorent ta grandeur, mais ne la craignent plus:
Que ſi le Ciel t'inſpire encor quelque vaillance,
Va dreſſer tes Autels juſqu'aux champs de Byſance;
Anime tes Romains à quelque effort puiſſant,
Et vas planter ta Croix où regne le Croiſſant;
Remplis les premiers rangs d'une ſainte entrepriſe,
Et voyons marcher Rome au ſecours de Veniſe;
Pour tes ſacrés Autels toi-même combattant,
Commence ces exploits que tu nous prêches tant;
Ou laiſſe-moi jouir, dans la paix où nous ſommes,
D'un repos que je viens de procurer aux hommes:
J'ai vû de tous côtés mes ennemis vaincus,
Et je ſuis aujourd'hui ce qu'autrefois tu fus.
Les Loix de mon Etat ſont auſſi ſouveraines,
Mes Lys vont auſſi loin que tes Aigles Romaines;
Et pour punir le crime & l'orgueil des humains,
Mes François aujourd'hui valent les vieux Romains.
L'invincible Louis, ſous qui le monde tremble,
Ne vaut-il pas lui ſeul tous les Héros enſemble?

La

Digitized by Google

La victoire sous lui ne se lassant jamais,
Lui fournit des sujets de vaincre dans la paix :
Dans ce comble d'honneur où lui seul peut atteindre,
Tout désarmé qu'il est, il sçait se faire craindre ;
Il dompte ses rivaux, & sert ses alliés,
Voit même dans la paix des Rois humiliés ;
Il auroit sçu venger tant de Loix violées,
Et tu verrois déja tes plaines désolées ;
Tu verrois & tes chefs & tes Peuples soumis ;
Mais tu n'as pas pour lui d'assez grands ennemis,
Et dans le mouvement de gloire qui le presse,
Tu tiens ta sûreté de ta seule foiblesse.
Que n'es-tu dans le tems où tes Héros guerriers
Eussent pu lui fournir des moissons de lauriers ?
Pour arrêter sur toi tes forces occupées,
Où sont tes Scipions, tes Jules, tes Pompées ?
Tu le verrois courir au milieu des hazards,
Affronter tes Héros, & vaincre tes Césars,
Et par une conduite aussi juste que brave
Affranchir de tes fers tout l'Univers esclave :
Mais puisque ta fureur ne peut se contenir,
Après tant de mépris il faudra te punir :
La gloire des Héros n'est jamais assez pure ;
Et le Trône jaloux ne souffre point d'injure :
Ne te flatte plus tant sur ton divin pouvoir ;
On peut mêler la force avecque le devoir :
Des Monarques pieux, des Princes magnanimes
Ont révéré tes Loix en punissant tes crimes ;

Digitized by Google

Ils ont eu le secret de partager leurs cœurs,
D'être tes ennemis & tes adorateurs,
De soutenir leur rang & sauver leur franchise,
En se vengeant de Rome & non pas de l'Eglise;
Ils ont sçu réprimer ton orgueil obstiné,
Sans choquer le pouvoir que le ciel t'a donné,
Et séparer enfin dans une juste guerre
Les intérêts du Ciel d'avec ceux de la terre.
Sur l'exemple fameux de ces Rois sans pareils,
Inspire à mon Héros ces fideles conseils.

Prince, dont la valeur & la sagesse est rare,
Ménage ta Couronne avecque la Thiare;
Donne aux siécles futurs un exemple immortel;
Garde les droits du Trône & les droits de l'Autel.
Qu'à ton ressentiment la piété s'unisse;
Louis, fais grace à Rome en te faisant justice.
Pense aux sacrés devoirs d'un Monarque chrétien;
Fais agir ton pouvoir, mais révere le sien;
Et mêlant au courroux le respect & la crainte,
Punis Rome l'injuste, & conserve la Sainte.

Digitized by Google

EPÎTRE

A MONSIEUR DE V***,

En lui envoyant un Poëme sur la Grace.

Toi, qui fais des yeux d'Emilie
Passer dans tes Ecrits les feux & la douceur ;
Toi, l'Apollon de sa patrie,
Du goût & du talent juste appréciateur,
Voltaire, en le lisant fait grace à cet ouvrage,
Fruits de quelques momens dérobés à Thémis.
Respectant mon sujet, j'y parle le langage
Non d'un Docteur subtil, mais d'un Chrétien soumis.
De la Grace en mes vers Scrutateur téméraire
Suivant de la raison le faux jour qui nous luit,
De ce redoutable mystere,
Oserois-je percer la nuit ?
Loin d'avoir cette vaine audace,
Sur le voile mystérieux,
Dont l'Eternel voulut envelopper la Grace ;
Je ne porterai pas mes regards curieux.
Mais au maître des vers nobles, harmonieux,
Au rival de Milton, de Virgile & d'Homere,
Présenter un Poëme & tenter de lui plaire,
Est-ce être moins audacieux ?
Toutefois si je dis le motif qui m'inspire ;
Tu cesseras d'être surpris.

Digitized by Google

Richelieu l'a voulu, ce mot doit te ſuffire.
Eh! qui ſçait mieux que toi combien il a d'empire
Sur les cœurs & ſur les eſprits?
C'eſt un pouvoir ſecret que toi ſeul peut décrire.
Chacun le retrouve en ce lieu
Tel que ta muſe le renomme;
On l'adore ici comme un Dieu,
Parce qu'il y vit comme un homme.

RÉPONSE

DE MONSIEUR DE V***.

LOrſque vous me parlez des graces naturelles
Du Héros votre Commandant,
Et de la Déité qu'on adore à Bruxelles,
C'eſt un langage qu'on entend.
La grace du Seigneur eſt bien d'une autre eſpéce:
Moins vous me l'expliquez, plus vous en parlez bien;
Je l'adore & n'y comprends rien.
L'attendre & l'ignorer voilà notre ſageſſe.
Tout docteur, il eſt vrai, ſçait le ſecret de Dieu;
Elûs de l'autre monde ils ſont dignes d'envie.
Mais qui vit auprès d'Emilie,
Ou bien auprès de Richelieu
Eſt un Elû de cette vie.

Digitized by Google

ÉPÎTRE,

A MONSIEUR L'ABBÉ DE ROTHELIN.

Docte Abbé dont l'esprit guidé par la sagesse,
Aux fruits de la Raison joint les fleurs du Permesse,
Souffre que dans ton goût cherchant un sûr appui,
L'amitié par ces vers te consulte aujourd'hui.
De la vaste science embrassant l'étendue,
Dans ses riches Etats rien n'échappe à ta vûe;
Philosophe, Critique, ardent ami des Arts,
Promenant en tous lieux tes avides regards;
Tantôt tu te nourris des vérités divines,
Tantôt l'Antiquité, du sein de ses ruines,
Offre à tes yeux perçans, dans ses restes usés,
Quelques faits précieux par le tems déguisés.
Tu portes le flambeau dans ces routes obscures;
Des Sçavans rebutés éternelles tortures.
Quelquefois plus hardi d'un esprit incertain,
Tu sondes le mystere ou du vuide ou du plein:
Mais bientôt mépriſant ce problême frivole,
Qu'enfanta le loisir dans l'ombre de l'école;
A toi-même indulgent, docile à tes desirs,
Dans de plus beaux objets tu cherches tes plaisirs.
Ton cœur s'émeut aux sons du fier Chantre d'Achille;
Il s'amuse du Tasse, il adore Virgile;

Digitized by Google

Enchanté de Corneille, il aime son rival;
La Fontaine te charme, & son ſtyle inégal,
Dans ſon déſordre même imitant la Nature,
Te plaît malgré la régle & brave ta cenſure;
Tu mets dans la balance Horace, Deſpréaux:
L'un plus aiſé, plus vif en ſes rians tableaux;
L'autre eſclave de l'art, fidele à l'harmonie,
Au joug de la méthode aſſervit ſon génie:
Ainſi donc tour à tour paſſant du grave au doux,
Tu ſçais, ſans les confondre, allier tous les goûts.
Mais dis-moi quel démon, dans ſa biſarre audace,
Souffle dans tous les cœurs le dégoût du Parnaſſe?
Aujourdhui ſur ſon Trône Apollon étonné,
De tous ſes Courtiſans ſe voit abandonné.
En vain pour repeupler les rives du Permeſſe,
Il répand les tréſors de Rome & de la Gréce;
En vain à nos François par l'erreur éblouis,
Il peint ces jours heureux, ce ſiécle de Louis,
Où l'Art encore enfant ſçut franchir les obſtacles,
Et Géant tout à coup enfanta des miracles.
Rien ne peut ramener ſes ſujets révoltés;
Apollon, (diſent-ils, par l'orgueil excités)
Cet enchanteur des ſens n'eſt qu'une vaine idole;
Il faut détruire enfin ſon culte trop frivole;
Il faut à la Raiſon conſacrant nos travaux,
Dompter la vérité par des efforts nouveaux,
Découvrir le ſecret de ces loix ſi profondes,
Qui firent la diſtance & la courſe des Mondes.

Ainſi la régle en main, & d'Euclide eſcortés,
Ils cherchent pas à pas d'obſcures vérités;

Digitized by Google

Créateurs, dans l'espace ils forment cent chimeres,
Et dédaignent des sens les objets trop vulgaires :
L'un veut que par le plein chaque astre resserré
Puisse écarter les corps dont il est entouré.
Un second à son tour fait une autre méthode,
A ces corps trop serrés donne un lieu plus commode.
Dans un vuide infini, le corps mû sans moteur,
Court sans être poussé, pése sans pesanteur.
Etre foible & rampant, ta vaine conjecture
Veut embrasser ce cercle où roule la Nature.
Si par égard encor pour les foibles Mortels
Ils n'osent d'Apollon renverser les autels,
Le faux Goût qui les guide au milieu d'un délire
Du Dieu brillant des sons veut accorder la lyre.

Aujourd'hui le Génie esclave du Compas,
Dans sa course, en tremblant, mesure tous ses pas;
A ses austeres loix cette régle importune
Asservit tous les Arts, la Chaire, la Tribune.
Cet art plus libre encor, cet art charmant des vers,
Languit empriſonné dans des indignes fers.
Oui, Borée, entouré de frimats & de glace,
En un désert aride a changé le Parnasse :
Son ciel jadis si pur, obscurci de vapeurs,
Empoisonne à la fois les lauriers & les fleurs.
Ce siécle raisonneur en sa froide manie,
Par de tristes calculs veut régler l'harmonie,
Proscrit comme un écart un aimable détour,
Et bannit des écrits & la grace & le tour.
Offrir la vérité sous quelque noble image,
C'est, dit-on, la voiler d'un importun nuage :

Digitized by Google

Sa beauté ſans atours a des traits plus puiſſans ;
L'erreur ſeule a beſoin du preſtige des ſens.
Ainſi par ſes diſcours devenu plus timide,
De Pégaſe trop vif, Phébus retient la bride.
Un Poëte aujourd'hui toujours de ſens raſſis,
De l'exacte Raiſon ſuit le chemin précis.
Sur ſa route un ruiſſeau coulant dans la prairie,
Offre à ſes yeux l'émail d'une rive fleurie.
L'Ombre & l'Amour cachés ſous de jeunes ormeaux,
A calmer leurs ardeurs excitent les oiſeaux ;
Iris en rougiſſant, en ce lieu moins ſévere
Se laiſſe dérober une faveur légere.
Les plaiſirs ſur ces bords amenant le ſommeil,
Renaiſſent plus brillans au retour du Soleil ;
Pour ces riants objets ſa muſe indifférente,
N'oſe ſe détourner dans ſa marche prudente ;
Et dédaignant des ſens le langage vainqueur,
Parle toujours raiſon, jamais ne parle au cœur.

Eſt-ce ainſi qu'autrefois le ſublime Virgile,
Répandant les tréſors de ſa veine fertile,
Par ſa douce éloquence entraînoit les eſprits ?
La raiſon & le goût d'accord en ſes écrits,
Se prêtent tour à tour un ſecours favorable.
Son art aux vérités donne un habit aimable.
S'il veut de la Phyſique étaler les ſecrets,
Ses dogmes déguiſés ſous les plus nobles traits,
Par ſes mains adoucis perdent leur air ſauvage,
De figures ſans nombre il orne ſon ouvrage.

Digitized by Google

Dans les moindres sujets, humble sans s'avilir,
D'une image élégante il sçait les ennoblir.
Le tendre Amour gémit dans les vers de Tibulle ;
Un peu plus libertin il inspire Catulle ;
Et sur les pas d'Ovide attirant tous les cœurs,
Il dicte ses leçons sur un trône de fleurs.
En vain sur le Théatre étalant sa morale,
Et du cœur des humains parcourant le Dédale,
Senéque nous instruit en son style profond :
Le lecteur languissant l'admire & se morfond ;
Et fuyant un Auteur dont la raison le glace,
S'attendrit chez Tibulle & vit avec Horace.

L'homme, quoi que l'on dise, est fait pour le plaisir.
Entre les vérités il a peine à choisir,
Passant du pour au contre, en vain dans sa balance
Il croit pouvoir fixer la tranquille évidence ;
Elle échappe sans cesse ; & depuis six mille ans
Rebute des mortels les vœux les plus pressans.
Mais l'objet des beaux Arts, d'un abord plus facile,
Promet à nos efforts une moisson fertile ;
Et flattant de nos cœurs les avides desirs,
Au lieu des vérités, il offre des plaisirs.

Abbé, toi dont le goût dans ta démarche sûre
Du préjugé subtil démêle l'imposture,
De l'erreur séduisante écarte les brouillards,
Eclaire les esprits, viens au secours des Arts ;
Que par toi rétabli l'Apollon de la France
Ranime ses concerts, réchauffe l'éloquence ;

Digitized by Google

Que d'autres Boſſuets, des Racines nouveaux,
De ces Auteurs fameux ſoient de dignes Rivaux.

* LE PHILOSOPHE,

A MADAME LA MARQUISE DE T***,

Par Monſieur de V * *.*

TU m'appelles à toi, vaſte & brillant génie;
Minerve de la France, immortelle Emilie,
Diſciple de Newton & de la vérité,
Tu guides mon eſſor, je vole à ta clarté:
Je renonce aux plaiſirs, aux lauriers du Théâtre,
Dont mon eſprit trompé fut long-tems idolâtre
De ces triomphes vains mon cœur n'eſt plus touché,

. . . . . .

Le charme tout-puiſſant de la Philoſophie
Eleve mon eſprit au-deſſus de l'envie;
Tranquille au haut des Cieux qu'un ſage s'eſt ſoumis,
J'ignore comme lui ſi j'ai des ennemis,
Je ne les connois pas. D'une noble carriere
Le ſublime Newton vient m'ouvrir la barriere.
Déja les tourbillons l'un par l'autre preſſés
Se mouvans ſans eſpace & ſans régle entaſſés,

* Cette Piéce eſt totalement changée dans les éditions que nous avons de l'Auteur. C'eſt ici la premiere façon.

Digitized by Google

Ces fantômes ſçavans à mes yeux diſparoiſſent ;
Tout étoit confondu, les vérités renaiſſent.
Newton dit : Le cahos eſt docile à ſa voix,
Vers un centre commun tout gravite à la fois ;
Tout eſt en mouvement ; la Terre ſuſpendue
En atôme léger nage dans l'étendue ;
L'eſpace, ou plutôt Dieu dans ſon immenſité
Balance ſur ſon poids l'Univers agité ;
Graviter, ſe mouvoir, c'eſt le reſſort du Monde.
La lumiere n'eſt plus une étude profonde :
Le facile Newton dévoile l'Univers,
Les ſouterrains, les eaux, les cieux lui ſont ouverts :
Son vigoureux calcul abrége ou diligente,
De l'Aſtre des ſaiſons la courſe étincelante :
L'émeraude, l'azur, la pourpre & le rubis
Sont l'immortel tiſſu de ſes riches habits ;
Chacun de ſes rayons dans ſa ſubſtance pure
Porte en ſoi les couleurs qui parent la Nature ;
Tamiſés, réfléchis, leurs tons harmonieux,
En peignant les objets ſe font entendre aux yeux.

Confidens du Très-Haut, ſubſtances éternelles,
Qui brillez de ſes feux, qui couvrez de vos aîles
Le Trône où votre Maître eſt aſſis parmi vous,
Parlez, dugrand Newton n'êtes-vous point jaloux ?

Cometes que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Ceſſez d'épouvanter les peuples de la Terre,
Dans une ellypſe immenſe achevez votre cours,
Remontez, deſcendez, près de l'Aſtre des jours,

Digitized by Google

Qui rend ſon ſiécle heureux, veut vivre en la mémoire.
Pour mériter Homere, Achille a combattu.
Si l'on dédaignoit trop la gloire,
On chériroit peu la vertu.

* O vous qui lui rendez tant de divers hommages,
Vous qui le couronnez & dont eſt il l'appui;
N'eſperez pas pour vous avoir tous les ſuffrages
Que vous réuniſſez pour lui.
Je ſçais que de la Cour la ſcience profonde,
Seroit de plaire à tout le monde;
C'eſt un art qu'on ignore; & peut-être les Dieux
En ont cedé l'honneur au maître de ces lieux.
Muſes, contentez-vous de chercher à lui plaire,
Ne vantez point ici d'une voix téméraire
La douceur de ſes loix, les efforts de ſon bras;
Thémis, la Prudence & Bellone
Conduiſant ſon cœur & ſes pas;
La Bonté généreuſe aſſiſe ſur ſon Trône;
Le Rhin libre par lui, l'Eſcaut épouvanté;
Les Appennins fumans que ſa foudre environne;
Laiſſons ces entretiens à la poſtérité,
Ces leçons à ſon fils, cet exemple à la Terre.
Vous graverez ailleurs dans les faſtes des tems,
Tous ces terribles Monumens
Dreſſés par les mains de la Guerre.
Célébrez aujourd'hui l'hymen de ſes enfans;
Déployez l'appareil de vos jeux innocens.

* Ces vers s'adreſſent aux Muſes & aux beaux Arts perſonnifiés.

Digitized by Google

L'objet qu'on desiroit, qu'on admire & qu'on aime,
Jette déja sur vous des regards bienfaisans,
On est heureux sans vous; mais le bonheur suprême
Veut encor des amusemens.

Cueillez toutes les fleurs, & parez-en vos têtes;
Mêlez tous les plaisirs, unissez tous les jeux,
Souffrez le plaisant même; il faut de tout aux fêtes,
Et toujours les Héros ne sont pas sérieux.
Enchantez un loisir, hélas! trop peu durable,
Ce peuple de guerriers qui ne paroît qu'aimable,
Vous écoute un moment, & revole aux dangers.
Leur maître en tous les tems veille sur la patrie.
Les soins sont éternels, ils consument la vie,
Les plaisirs sont trop passagers.
Il n'en est pas ainsi de la vertu solide,
Cet hymen l'éternise, il assure à jamais
A cette race auguste, à ce peuple intrépide
Des victoires & des bienfaits.

Muses, que votre zele à mes ordres réponde.
Le cœur plein des beautés dont cette Cour abonde;
Et que ce jour illustre assemble autour de moi,
Je vais voler au ciel à la source féconde
De tous les charmes que je voi;
Je vais, ainsi que votre Roi,
Recommencer mon cours pour le bonheur du Monde.

Digitized by Google

LETTRE,

A l'Académie Françoiſe, 1756.

MESSIEURS,

Je crois qu'il n'appartient qu'à ceux qui ſont, comme vous, à la tête de la Littérature, d'adoucir les nouveaux déſagrémens auxquels les gens de Lettres ſont expoſés depuis quelques années. Lorſqu'on donne une piéce de Théatre à Paris, ſi elle a un peu de ſuccès on la tranſcrit d'abord aux repréſentations, & on l'imprime ſouvent pleine de fautes. Des curieux ſont-ils en poſſeſſion de quelques fragmens d'un ouvrage, on ſe hâte d'ajuſter ces fragmens comme on peut; on remplit les vuides au hazard, & on donne hardiment ſous le nom de l'Auteur un Livre qui n'eſt pas le ſien. C'eſt à la fois le voler & le défigurer. C'eſt ainſi qu'on s'aviſa d'imprimer ſous mon nom, il y a deux ans, ſous le titre ridicule d'*Hiſtoire Univerſelle* deux petits volumes ſans ſuite & ſans ordre, qui ne contenoient pas l'Hiſtoire d'une Ville, & où chaque date

Digitized by Google

étoit une erreur. Quand on ne peut imprimer l'ouvrage dont on eſt en poſſeſſion, on le vend en manuſcrit ; & j'apprends qu'à préſent on débite de cette maniere quelques fragmens informes & falſifiés des Mémoires que j'avois amaſſés dans les Archives publiques ſur la Guerre de 1741. On en uſe encore ainſi à l'égard d'une plaiſanterie faite, il y a plus de trente ans, ſur le même ſujet qui rendit Chapelain ſi fameux. Les copies manuſcrites qu'on m'en a envoyées de Paris, ſont de telle nature qu'un homme qui a l'honneur d'être votre confrere, qui ſçait un peu ſa Langue, & qui a puiſé quelque goût dans votre ſociété & dans vos écrits, ne ſera jamais ſoupçonné d'avoir compoſé cet ouvrage tel qu'on le débite. On vient de l'imprimer d'une maniere non moins ridicule & non moins révoltante. Ce Poëme a été d'abord imprimé à Francfort, quoiqu'il ſoit annoncé de Louvain, & l'on vient d'en donner en Hollande deux éditions qui ne ſont pas plus exactes que la premiere : Ces abus de nous attribuer des ouvrages que nous n'avons pas faits, de falſifier ceux que nous avons faits, & de vendre ainſi notre nom, ne peut être détruit que par le décri dans lequel ces œuvres de ténébres doivent tomber.

Digitized by Google

C'eſt à vous, Meſſieurs, & aux Académies formées ſur votre modéle, dont j'ai l'honneur d'être aſſocié, que je dois m'adreſſer. Lorſque des hommes comme vous élevent leurs voix pour reprouver tous ces ouvrages que l'ignorance & l'avidité débitent, le Public que vous éclairez eſt bientôt déſabuſé.

Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

RÉPONSE.

MONSIEUR,

L'Académie eſt très-ſenſible aux chagrins que vous cauſent les éditions furtives & défigurées dont vous vous plaignez. C'eſt un malheur attaché à la célébrité. Ce qui doit vous conſoler, Monſieur, c'eſt de ſçavoir que les Lecteurs capables de ſentir le mérite de vos écrits, ne vous attribueront jamais les ouvrages que l'ignorance & la malignité vous imputent, & que tous les honnêtes gens partagent votre peine. En vous rendant compte des ſentimens de l'Académie, je vous prie d'être perſuadé, &c.

Digitized by Google

AUTRE LETTRE.

MESSIEURS,

Daignez recevoir mes très-humbles remercimens de la ſenſibilité publique que vous avez témoignée ſur le vol & la publication de mes manuſcrits, & permettez-moi d'ajouter que cet abus introduit, depuis quelques années dans la Librairie, doit vous intéreſſer perſonnellement. Vos ouvrages qui excitent plus d'empreſſement que les miens, ne ſeront pas exempts d'une pareille rapacité.

L'Hiſtoire prétendue de la Guerre de 1741. qui paroît ſous mon nom, eſt non ſeulement un ouvrage à la vérité défigurée en pluſieurs endroits, mais un manque de reſpect à notre Nation: la gloire qu'elle a acquiſe dans cette Guerre, méritoit une Hiſtoire imprimée avec plus de ſoin. Mon véritable ouvrage compoſé à Verſailles ſur les Mémoires des Miniſtres & des Généraux eſt depuis pluſieurs années entre les mains de M. le Comte d'Argenſon, & n'en eſt point ſorti. Ce Miniſtre ſçait à quel

Digitized by Google

point l'Hiſtoire que j'ai écrite différe de celle qu'on m'attribue. La mienne finit au Traité d'Aix la Chapelle, & celle qu'on débite ſous mon nom ne va que juſqu'à la Bataille de Fontenoy; c'eſt un tiſſu informe de quelques-unes de mes minutes dérobées & imprimées par des hommes également ignorans. Les interpolations, les omiſſions, les mépriſes, les menſonges y ſont ſans nombre. L'Editeur ne ſçait ſeulement pas le nom des perſonnes & des pays dont il parle: & pour remplir les vuides du manuſcrit, il a copié preſque mot à mot près de trente pages du ſiécle de Louis XIV. Je ne puis mieux comparer cet avorton qu'à cette Hiſtoire Univerſelle qui a été imprimée ſous mon nom il y a quelques années. Je ſçais que tous les gens de Lettres de Paris ont marqué leur juſte indignation de ces procédés. Je ſçais avec quel mépris & avec quelle horreur on a vu les notes dont un Editeur a défiguré le ſiécle de Louis XIV. Je dois m'adreſſer à vous, Meſſieurs, dans ces occaſions avec d'autant plus de confiance que je n'ai travaillé, comme vous, que pour la gloire de ma patrie, & qu'elle ſeroit flétrie par ces éditions indignes, ſi elle pouvoit l'être.

Je ne vous parle point, Meſſieurs, de

Digitized by Google

je ne ſçais quel Poëme, entierement défiguré, qui paroît auſſi depuis peu. Ces œuvres de ténébres ne méritent pas d'être relevées, & ce ſeroit abuſer des bontés dont vous m'honorez. Je vous en demande la continuation.

EXTRAIT

D'une Lettre ſur le Poëme de la Pucelle.

IL y a trente ans que pour m'amuſer je voltigeois ſur cette corde, & deux ou trois mauvais Gilles en ont voulu faire autant dans le Préau de leur Foire ; je leur abandonne cette ſottiſe, à laquelle mon âge, mes maladies, ma façon de penſer ne me permettent pas de faire déſormais la moindre attention.

Digitized by Google

ÉPÎTRE

D'un Medecin ſur une maladie qu'il avoit eſſuyée dans ſa jeuneſſe.

C'Eſt à la ſeule Mort que je ſuis redevable
D'avoir recouvré ma ſanté.
Peut-être prendrez-vous ceci pour une fable ?
La Mort n'a pas renom d'être ſi charitable :
J'en conviens : cependant, graces à ſa bonté,
Vous me voyez reſſuſcité.
Apprenez, cher ami, le myſtere incroyable
Qui dérobe ma tête à ſa ſévérité.
Ce monſtre, pourſuivant ſa fatale tournée,
S'aviſa de paſſer chez moi.
Il y trouva la fievre accompagnée
De tous les maux qu'elle traîne après ſoi.
J'étois dans un grand déſarroi,
Pâle, défait, la face décharnée,
Les yeux éteints, enfin prêt à partir.
Un moine à mon chevet tâchoit de me réſoudre
A lui donner lieu de m'abſoudre
Par un ſincere repentir.
Je contentois ſon zele, & d'une voix mourante
Je diſois *peccavi*, lorſque la Mort parut.
En cet état elle me méconnut ;
Et me croyant la victime innocente

Digitized by Google

De la salubre Faculté,
D'un coup de sa faulx menaçante
Elle alloit avancer le moment redouté;
Quand (juste ciel! que je l'échappai belle!)
Je tournai par hazard les yeux de son côté.
Mon corps fut inondé d'une sueur mortelle:
Mais j'éprouvai bien-tôt qu'une extrême frayeur
Nous sert à prévenir quelquefois le malheur.
Je puisai dans ma crainte une force nouvelle,
Et rappellant un reste de vigueur:
Arrête, m'écriai-je, arrête, ô Mort cruelle;
Je suis de ton empire un apprentif soutien:
A me prendre sitôt il y va trop du tien;
Je suis un Medecin. Toi, Medecin, dit-elle!
Oui, dis-je, & de Paris... le pays n'y fait rien:
Tu t'appelles?.. *Procope*... il ne me souvient guere
D'avoir oui ce nom là-bas.
Et pourquoi, s'il est vrai, ne te connois-je pas,
Comme je fais tous tes confreres?
A l'envi chaque jour ils peuplent mes Etats:
Mais de toi rien ne vient. Le moyen, repliquai-je!
Je suis si jeune! à peine ai-je atteint vingt-cinq ans;
Je n'ai pas encore eu le tems
De jouir de mon privilége.
Jusqu'à présent par moi peu se sont fait saigner;
Et les premiers, j'ai cru les devoir épargner,
Pour attirer la confiance.
Mais aujourd'hui la pratique commence;
Vous entendrez dans peu parler de moi.
Laissez-moi donc le jour, il doit vous être utile;

Digitized by Google

Pour ma rançon je vous en offre mille.
Mille! ſoit, dit la Mort, gueris ; mais ſouviens-toi
A quel prix je te laiſſe vivre.
Pour me tenir parole il eſt divers moyens :
Pour le plus ſûr tu n'as qu'à ſuivre
Les leçons de tes anciens.
Saigne, purge beaucoup ; c'eſt la plus courte voie:
Adieu, le Ciel te tienne en joie.
Grace à ma qualité, je me porte fort bien ;
Mais comme j'ai promis, la Mort n'y perdra rien.
Vous, pour qui j'eus une amitié ſincere,
Cher ami, profitez d'un conſeil ſalutaire :
Pour échapper à la commune loi,
S'il ſe peut, paſſez-vous toujours du miniſtere
De mes pareils, ſur-tout de moi.

LETTRE,

A Mademoiſelle * *.

VOus allez me regarder, Mademoiſelle, comme le plus ridicule de tous les hommes, quand vous ſçaurez que j'ai diſpoſé de vous ainſi que d'une maiſon, dont je ſerois propriétaire. En un mot, je vous ai louée. Avant que de vous mettre en colere, ſçachez quels ſont les Héros que je vous ai donnés.

Ces

Digitized by Google

Ces jours passés, dans un bois écarté,
Où je vais quelquefois rêver à mes disgraces,
Je trouvai la Vertu, Minerve & les trois Graces
Conduites par la Vérité :
Ce spectacle attira ma curiosité ;
Avec empressement je vole sur leurs traces ;
Juste ciel ! Est-ce vous que je vois en ces lieux ;
Dis-je en parlant à la Déesse ?
(Car nous autres gens du Parnesse
Nous parlons librement aux Dieux.)
Oui, c'est moi, dit Pallas ; le Souverain des Cieux
Nous envoye ici-bas inspirer la sagesse,
Et corriger les mœurs des mortels vicieux,
Je te trouve à propos, tu peux nous être utile.
Depuis long-tems j'ai quitté cette Ville ;
Je ne m'y connois plus & crains de m'égarer :
Indique-nous un domicile,
Où toutes nous puissions ensemble demeurer.
J'ai votre affaire en main, répondis-je sur l'heure ;
Vous connoissez la charmante P * * ;
Chez elle vous devez fixer votre demeure ;
Pour vous y recevoir tout est bien disposé.
Dans son cerveau Minerve & la Science
Pourront loger commodément ;
Elles y trouveront gens de leur connoissance,
La mémoire & le jugement.
De la Vertu son cœur sera le Temple :
Et c'est-là que tous les mortels
Animés chaque jour par son puissant exemple
Viendront lui dresser des autels.

Digitized by Google

C'eſt dans ſa bouche, ô Vérité fidelle,
Que je veux vous placer : elle eſt formée exprès
Pour vous prêter une beauté nouvelle,
Et faire mieux ſentir vos traits.
Les Graces auront lieu de vanter leur fortune,
Car de la tête aux pieds elles pourront choiſir,
Et pour ſe loger à plaiſir,
Elles rencontreront mille niches pour une.

La Déeſſe fut ſatisfaite de ce récit, quoique ſuccinct & m'a ordonné de paſſer le bail.

Belle P * *, j'ai fait le bail à vie ;
Et je me ſuis même engagé,
Qu'il ne vous prendroit point envie
De leur donner jamais congé.

ÉPÎTRE

AU CÉLÉBRE COMÉDIEN BARON,

Lorſqu'à ſoixante ans il remonta ſur le Théâtre.

As-tu bien réfléchi ſur le pas téméraire
Que tes foibles amis t'ont conſeillé de faire?
Oſes-tu, par l'appas d'un vain eſpoir flatté,
Reprendre le Cothurne après l'avoir quitté.
Autrefois, il eſt vrai, tu brillas ſur la Scéne,
Et tu rendois ſi bien Thalie & Melpomene,

Digitized by Google

Que du Peuple Romain Roſcius en ſon tems,
Reçut & mérita moins d'applaudiſſemens :
Mais tout paſſé ; aujourd hui ta mémoire infidelle
Dans le plus court récit, bronche, héſite, chancelle,
Et quelquefois d'un vers qu'elle a défiguré,
La meſure eſt contrainte & le ſens altéré.
Tu n'as plus cette grace, aimable enchantereſſe,
Ce geſte libre, aiſé que donne la jeuneſſe ;
Malgré tous tes efforts & tes ſoins ſuperflus,
On cherche en toi, Baron, ce qu'on n'y trouve plus.
Ta retraite au Théâtre éterniſoit ta gloire ;
Quel motif t'y rappelle, & que faut-il en croire ?
Inſenſible aux remords qui viennent t'agiter,
Le frein de ta raiſon n'a donc pu t'arrêter ?
Parle de bonne foi, ſied-il bien à ton âge
De jouer d'un Amant le tendre perſonnage ?
La tendre Bérénice aux deſirs de Titus
Eût toujours oppoſé d'invincibles refus ;
Vainement Andronic eût brûlé pour Irene,
Rodrigue eût vainement ſoupiré pour Climene ;
Si chacun d'eux pour plaire à l'objet de ſes feux,
Eût emprunté ta voix, ton maintien & tes yeux.
Quand ton cœur à Palmir découvre ſa bleſſure,
Le Parterre indigné ſe révolte & murmure ;
Il rit en te voyant, ſuranné Bajazet,
Sentir pour Atalide un amour indiſcret ;
Et t'efforcer, Pyrrhus plus que ſexagenaire ;
D'attendrir Andromaque & tâcher de lui plaire.

En mettant pour jamais le Théâtre en oubli,
Tu devois imiter Beaubourg & Roſelli ;

Digitized by Google

Ils n'ont point attendu que la décrépitude
Les forçât de quitter leur premiere habitude ;
Que la mort, de leurs jours éteignant le flambeau,
Les transmît tout d'un coup du Théâtre au tombeau.
Peut-on trop déplorer le malheur de Moliere,
Qui presque sur la Scéne a fini sa carriere ?
Par des coups imprévûs il se vit accabler :
Cet exemple effrayant doit te faire trembler :
Aujourd'hui que ton sang dans tes veines se glace,
Aux deux jeunes Quinaults laisse remplir ta place ;
Laisse-les dans un champ difficile & scabreux,
Exercer sans scrupule un talent dangereux.
Mais plutôt qu'à jamais le Théâtre se ferme ;
Les dogmes qu'il contient, les leçons qu'il renferme,
Loin de nous corriger, de nous rendre meilleurs,
Séduisent l'innocence & corrompent les mœurs :
Sa morale suspecte est un foible antidote ;
C'est vainement qu'Horace appuyé d'Aristote,
Nous dit qu'en cette école on apprend, on s'instruit :
De ces instructions quel peut être le fruit ?
Les sentimens qu'elle aime & qu'elle nous inspire,
Des folles passions affermissent l'empire ;
Par ses principes faux les crimes déguisés,
Sous le nom de vertus sont métamorphosés ;
J'y vois l'ambition, l'amour & la vengeance,
En tyrans suborneurs faire agir leur puissance,
Nourrir notre foiblesse, & sur notre raison
Jetter un voile épars, & verser le poison.
J'y vois dans ses projets Stilicon intrépide ;
Œdipe incestueux, Oreste parricide,

Digitized by Google

L'innocent Hippolyte à la mort condamné ;
Et Néron triomphant d'un frere empoisonné.

Corneille du Théâtre abjurant les maximes ;
Eût voulu n'en avoir jamais souillé ses rimes ;
Racine, en gémissant comme lui, détesta
Le vol pernicieux où l'essor le porta.

Euripide & Sophocle exposent sur la Scéne
Les enfans monstrueux d'une Muse payenne ;
Mais que par l'Evangile un esprit éclairé
A de pareils travaux ne soit pas consacré ?
Ces profanes sujets où le goût s'accoutume,
D'un Poëte Chrétien déshonorent la plume.
Tout dramatique Auteur se repent tôt ou tard
D'avoir mis en pratique & cultivé cet art.
Que Jonathas, Esther, Polieucte, Athalie,
Remplacent Rodogune, Othon, Iphigénie ;
Que les ouvrages saints trouvent seuls des lecteurs ;
Des prix, des partisans, & des imitateurs.
Mais je reviens à toi, qu'un zele opiniâtre
Expose à la rechûte & ramene au Théâtre :
Pour te faire au plutôt rentrer dans ton devoir ;
Les plus chers intérêts seront-ils sans pouvoir ?
Un arrêt prononcé rend ta perte certaine,
Si tu ne fuis l'écueil où ton penchant t'entraîne.
Fais enfin sur toi-même un retour serieux ;
La grace peut encor te dessiller les yeux ;
Profite des momens que sa bonté te laisse
Préviens ton dernier jour, hâte-toi, le tems presse,

Digitized by Google

La véritable gloire & le solide bien,
C'eſt de vivre, ou du moins de mourir en Chrétien.

VERS

A MONSIEUR DE V***.

DU beau larcin qu'au Ciel fit Promethée,
Chaque mortel en naiſſant a ſa part :
De cette flamme aux humains apportée
Les lots ſont faits inégaux, au hazard.
Au mieux loti, ſi faut-il encor l'Art ;
De bon ſçavoir étayant la Nature,
Par maints travaux qu'il veille à ſa culture ;
Puis pour Guerdon qu'en a-t-il ? un vain loz.
Tandis que ceux que le deſtin fit ſots,
A nonchaloir mettant labeur, étude,
Vivent contens ; loiſir & quiétude
Sont de leur ſort attributs précieux.
Près de ces biens que vaut la renommée ?
Toi qui l'acquis par mainte œuvre eſtimée,
Dis-moi, Voltaire, eſt-ce donc que les Dieux,
En n'accordant aux talens que fumée,
Vengent encor ce vol audacieux ?

Digitized by Google

QUELQUES MORCEAUX DE * L'ESSAI SUR LA POÉSIE ÉPIQUE.

*Traduit de l'Anglois de M. de V***, &c. par M. l'Abbé D***.*

NOus avons dans chaque Art plus de préceptes que d'exemples ; car les hommes ont plus de passion pour enseigner que de talent pour exécuter ; ainsi il y a plus de Commentateurs que de Poëtes, & plusieurs Ecrivains incapables de faire deux vers, nous ont accablés de Traités de Poëtique.

Cependant tous ces discoureurs n'ont fait, par leurs définitions & par leurs distinctions, que répandre une profonde obscurité sur des choses qui d'elles-mêmes étoient très-claires. Il n'est donc pas surprenant que de tels Législateurs trop foibles pour le fardeau dont ils s'étoient chargés, ayent rempli de trouble & de confusion les Etats auxquels ils prétendoient donner des loix.

* On n'a point répété ce qui se trouve conservé dans d'autres Editions de cet Essai.

Digitized by Google

La plûpart des Critiques ont puiſé les régles de la Poëſie Epique dans les Livres d'Homere, ſuivant la coûtume, ou plutôt ſuivant la foibleſſe des hommes, qui par un travers ridicule prennent communément les commencemens d'un Art pour les principes de l'Art même; aſſez peu judicieux pour ſe perſuader que chaque choſe doit être réellement & dans ſa propre nature ce qu'elle étoit lorſqu'elle a été inventée. Mais comme Homere a compoſé deux Poëmes d'un genre très-différent, & que l'Enéide tient quelque choſe de l'Iliade & de l'Odiſſée, les Commentateurs ont été obligés d'établir différentes régles pour accorder Homere avec lui-même, & ont imaginé enſuite d'autres régles pour concilier Virgile avec le Poëte Grec: à-peu-près comme les Aſtronomes, qui pour ajuſter leurs ſyſtêmes, ont été dans la néceſſité d'ajoûter ou de retrancher, & de ſe jetter dans les cercles concentriques ou excentriques, à meſure qu'ils découvroient de nouveaux mouvemens dans le ciel.

Rien de plus excuſable que l'ignorance des Aſtronomes, & rien de plus louable que leurs recherches ſur le ſyſtême impénétrable de la Nature; parce qu'il eſt cer-

Digitized by Google

tain que ſes principes ſont invariables, & auſſi dignes de notre étude, qu'éloignés de notre conception.

Mais il y a une très-grande différence entre l'invention des Arts & les ouvrages de la Nature. La même imagination qui a inventé la Poëſie, varie chaque jour dans ſes productions, étant elle-même ſujette à d'éternelles viciſſitudes. La Poëſie & la Muſique des Perſans différent autant de la nôtre que leur langage : une Nation même ne reſſemble plus à elle-même dans moins d'un ſiécle ; il n'y a pas plus de révolutions dans les Etats que dans les Arts. Les Arts fuyent, changent & ſe dérobent à notre pourſuite, lors même que nous faiſons nos efforts pour les fixer par des régles & par des principes. Si je veux, par exemple, donner la définition d'un habillement, je ne dois en décrire aucun en particulier ; l'habit Grec, Romain, ou François ne doivent point être donnés pour modeles. Un habillement eſt ce qui ſert à couvrir le corps ; voilà ce qui lui eſt eſſentiel, tout le reſte doit être compté pour un ornement acceſſoire, que le caprice & la mode créent, conſervent & détruiſent à leur gré ; & l'uſage qui nous paroît le meilleur ne doit pas nous faire exclure les autres.

Digitized by Google

Il en eſt peut-être ainſi de la Poëſie Epique.

Le Poëme Epique doit être créé par le jugement, & embelli par l'imagination.

Ce qui eſt du reſſort du bon ſens appartient à toutes les Nations de l'Univers: les Grecs, les Romains, les Italiens, les François, les Anglois, les Eſpagnols nous diſent dans tous leurs ouvrages, qu'ils exigent principalement l'unité d'action; parce que l'entendement jouit d'un plaiſir plus ſenſible, lorſqu'il s'arrête ſur un ſimple objet proportionné à ſes regards, & qu'il le ſaiſit plus aiſément, que lorſqu'il ſe perd dans une confuſion d'objets.

Ils nous diſent que cette unité doit être accompagnée de variété, comme le corps eſt compoſé de membres tous différens & qui tendent tous à la même unité; ils ajoutent que l'action doit être grande, pour nous frapper de reſpect; intéreſſante, parce que nous nous plaiſons à être agités & émus; entiere, afin que rien ne manque à la ſatisfaction de notre eſprit.

Ces préceptes & quelques autres ſemblables ſont en quelque ſorte des loix éternelles, auxquelles toutes les Nations ſe ſont ſoumiſes; parce que la Nature a

Digitized by Google

pris soin de les dicter ; mais le merveilleux, les épisodes, le style même, & tout ce qui naît de cet instinct qu'on appelle *goût*, ou de la tyrannie de la coûtume, sont des points qui partagent les esprits, & sur lesquels il n'y a aucune régle établie.

Il est vrai qu'il y a des beautés qui sont du goût de toutes les Nations du monde : ainsi toute l'Europe a reconnu certains Auteurs pour des modeles ; Homere & Démosthene, Virgile & Ciceron ont en quelque façon réuni sous leurs loix toutes les Nations qui les connoissent, & ont changé tant de pays différens en une même République ; mais nos coûtumes particulieres ont en même tems introduit un certain genre de goût qui distingue chaque Nation.

Les meilleurs Ecrivains modernes ont joint au goût de leur pays celui des anciens ; leurs fleurs & leurs fruits échauffés & murís par le même soleil, empruntent cependant du terrein où ils naissent, leurs différentes couleurs, leurs odeurs & leurs autres propriétés. On distingue aussi aisément par le style un Auteur Espagnol, Italien, ou Anglois, qu'on connoît à sa démarche, à son langage & à ses traits, dans quel pays il est né. L'expression mol-

Digitized by Google

le des Italiens, leurs saillies qui dégénerent si souvent en faux brillans, le style pompeux & métaphorique des Espagnols, l'exactitude élégante, la précision & la clarté des François, l'énergie particuliere à l'Anglois, sa passion pour l'allégorie & pour les comparaisons ; ce sont autant de qualités distinctes, & de caracteres différens, qui ne peuvent échapper aux yeux des connoisseurs.

C'est dans cette variété de caracteres, qu'il faut chercher la source de cette aversion & de ce mépris ; que montre chaque Nation pour le goût de ses voisins. De-là vient que la bataille des Anges dans Milton seroit méprisée en France, & que les nobles, mais prolixes discours de Cinna & d'Auguste, dans Corneille, déplairoient sur le Théâtre Anglois.

La strophe suivante du Tasse est admirée en Italie ; on la sçait par cœur ; elle est dans la bouche de tout le monde.

Elle s'appelle Sophronie & lui Olinde, ils sont de la même Ville & de la même Religion : lui qui est modeste autant qu'elle est belle, desire beaucoup, espere peu, & n'exige rien ; il ne sçait point se découvrir, ou il ne l'ose ; & elle ou le mépriſe, ou ne le voit point, ou ne s'en

Digitized by Google

apperçoit pas: ainſi cet Amant infortuné a ſervi juſqu'alors ſa maitreſſe, ou ignoré, ou mal connu, ou mal reçu d'elle.

Il n'y a rien dans cette ſtrophe qui heurte le bon ſens ; mais cette cadence de mots, cette ſymmetrie affectée, cette penſée qui retourne ſur elle-même avec tant d'art, ne ſeroient pas, à mon avis, goûtés par un Lecteur Anglois ou François, qui veut dans le Poëme héroïque une ſimplicité plus grave & plus majeſtueuſe.

Si nous voulons acquerir une notion diſtincte de la Poëſie Epique, il ne faut que jetter les yeux ſur tous les différens Poëmes de ce genre, qui ont paru dans différens ſiécles & dans différens pays.

Il ne ſuffit pas de connoître Virgile & Homere. Un homme qui n'a lu que Sophocle & Euripide, ne ſçauroit avoir une parfaite idée du Théâtre ; nous devons être les admirateurs des Anciens & non leurs eſclaves.

Nous envoyons nos enfans voyager dans les pays étrangers, après qu'ils ont lu Homere & Virgile au Collége ; ſeroit-ce leur faire perdre le tems que de leur donner une connoiſſance parfaite de Mil-

Digitized by Google

ton en Angleterre, & du Taſſe en Italie? Où peut-on trouver des monumens plus dignes de l'attention d'un voyageur?

Le reſpect que nous devons aux Anciens dégenere en ſuperſtition, s'il nous porte à mépriſer nos voiſins & nos compatriotes; ne faiſons pas cet affront à la Nature, de fermer les yeux à toutes les beautés dont elle nous environne, pour ne les ouvrir que ſur ſes anciennes productions

Il eſt certainement agréable & avantageux à l'eſprit humain, de conſiderer tous les Auteurs des Poëmes Epiques dans leur propre pays, depuis Homere juſqu'à Milton, & de remarquer les traits & les ajuſtemens qui diſtinguent ces hommes illuſtres. Je ne prétends point traiter ce ſujet à fond: ce ſeroit une entrepriſe ſupérieure à mes forces: je me contenterai de craïonner quelques traits: une main plus habile achevera cette ébauche.

Un Lecteur judicieux pourra par ſes réflexions fortifier mes foibles idées: c'eſt à moi de propoſer & à lui de juger; mais il doit éviter toute partialité, & écarter les préjugés du Collége & l'amour puéril des productions de ſon pays. Il conſiderera le progrès, la décadence & la renaiſſance

Digitized by Google

de l'Art, & le suivra dans tous ses différens états; il sçaura distinguer les beautés & les défauts, qui sont beautés & défauts, dans tous les pays & dans tous les siécles, de ces beautés équivoques qui sont méprisées d'une Nation & admirées d'une autre: il ne se laissera point maîtriser par Aristote, Castelvetro, le Bossu, & Dacier; mais ne consultant que la raison, & gouverné par son seul bon sens, il se constituera Juge entre les fictions d'Homere & celles de Milton, & entre Calipso, Didon, Armide, & Eve.

HOMERE.

Il est inutile de s'étendre sur Homere & sur Virgile, principalement en Angleterre, où à peine trouve-t-on un Gentilhomme qui ignore le Latin & le Grec. Ceux d'ailleurs qui ne peuvent lire Homere dans l'original, peuvent lire la traduction de M. Pope, & y appercevoir le feu de ce pere des Poëtes, comme réfléchi dans un miroir poli & fidele; aucune des beautés d'Homere n'est perdue dans cette belle traduction, & la plus grande partie de ses fautes y est corrigée ou diminuée.

Que chaque Lecteur, lorsqu'il lit Homere, se consulte lui-même & remarque,

Digitized by Google

l'effet que cet Auteur produit sur son esprit : alors il jugera si Homere a atteint la perfection de l'Art en autre chose que dans la maniere de peindre avec force ; ce qui fait son caractere & son mérite particulier.

Malgré la juste vénération qu'on a pour Homere, il est assez étonnant que parmi les plus sçavans & les plus zélés admirateurs de l'Antiquité, on en trouve à peine un qui ait lu l'*Iliade* avec le même empressement & le même genre de plaisir que les femmes lisent Zaïde. Quant au commun des Lecteurs qui sont à la vérité moins familiers avec les Lettres, mais qui ont peut-être autant d'esprit & de bon sens, il y en a très-peu qui ayent pu lire toute l'*Iliade* dans une bonne traduction, sans sentir du dégoût & de l'ennui : plusieurs même en ont entierement abandonné la lecture après le quatriéme ou le cinquiéme Livre. Comment donc peut-il arriver qu'Homere ait tant d'admirateurs & si peu de Lecteurs, & soit tout à la fois adoré & négligé ?

Je vais tâcher d'éclaircir ce paradoxe : la plûpart des hommes sont plutôt éblouis de la réputation d'Homere que frappés du mérite de ses ouvrages. Les personnes

Digitized by Google

judicieuſes admirent ſans doute la féconde imagination de ce grand Auteur ; mais il y en a peu qui ſoient aſſez au-deſſus du préjugé pour ſe pouvoir tranſporter dans les tems reculés, & ſe rendre en quelque ſorte contemporains d'Homere, lorſqu'ils le liſent. Le bon ſens les porte à avoir de l'indulgence pour les mœurs de l'Antiquité ; mais il ne peut les porter à goûter ces mœurs peintes dans les ouvrages d'Homere ; les raïons de ſa lumiere frappent leurs yeux de trop loin, pour leur cauſer autre choſe qu'un foible & ſombre crépuſcule, ſans aucune chaleur. Nous reſſemblons à ces vieillards qui formoient le conſeil de Priam ; ils admiroient la beauté d'Hélene ſans rien ſentir pour elle.

Une autre raiſon de notre dégoût eſt l'uniformité qui regne dans les ouvrages d'Homere. Il n'eſt parlé que de batailles dans les trois quarts de l'*Iliade*. Cette couleur dominante fatigue & rebute un Lecteur médiocrement touché de la diverſité des teintes & des ombres, apperçue ſeulement par les vues fines.

Le Poëme de l'*Iliade* eſt certainement trop long, mais il n'y a gueres de Poëme Epique qui n'ait ce défaut. La Poëſie Epique eſt le fruit d'une imagination forte, &

Digitized by Google

une imagination forte eſt ſujette à ſe déborder.

Je ne parlerai point de toutes les querelles excitées par les ennemis d'Homere ſur quelques endroits de ſon *Iliade*, qui peuvent bien être les objets de notre critique, mais qui ne ſont pas aſſez défectueux pour être appellés abſolument mauvais. Ses Dieux ſont peut-être en même tems abſurdes & ridicules ; ils ſont néanmoins auſſi amuſans que les extravagances de l'Arioſte, qui nous cauſe une eſpéce d'enchantement. A l'égard de ſes autres fautes, la majeſté & le feu de ſes expreſſions les changent ſouvent en beautés.

Mais ce qui cauſe principalement cette langueur qui gagne l'eſprit de la plûpart des Lecteurs, malgré les beaux endroits qu'ils y peuvent admirer, eſt qu'Homere ne nous intéreſſe pour aucun de ſes Héros. Achille eſt trop violent pour nous inſpirer un tendre intérêt pour lui, & quand même ſa fierté & ſa valeur s'attireroient de notre part cette favorable diſpoſition que produit d'ordinaire l'idée d'un grand courage, ſa longue oiſiveté feroit évanouir cette idée : le Lecteur le laiſſe-là à l'imitation du Poëte.

Digitized by Google

Ménelas, qui eſt le véritable Auteur de la guerre & auquel on devroit principalement s'intéreſſer, n'eſt pas aſſurément un caractere fort brillant; celui de Pâris ſon rival, eſt mépriſable; Ménelas n'eſt dans le Poëme que le frere d'Agamemnon, & Pâris que le frere d'Hector. Agamemnon, le Roi des Rois, nous bleſſe par ſon orgueil, ſans nous donner une haute idée de ſa conduite. Je ne ſçais comment cela ſe fait, mais on n'aime point le ſage Ulyſſe; la belle Hélene, cauſe de tant de déſordres & de malheurs, eſt un perſonnage inſipide; on ſe ſoucie peu de quel côté elle reſtera; elle paroît elle-même indifférente à l'égard de ſes deux maris, & ne pencher ni pour l'un ni pour l'autre.

Lorſque deux guerriers combattent dans l'*Iliade*, nous ſommes frappés par la deſcription du combat, & ſouvent même nous nous ſentons ſaiſis de la même fureur qui les anime; mais nous ne craignons ni n'eſperons pour aucun d'eux.

Nous plaignons, il eſt vrai, les malheurs de Priam, & il paroît mériter les larmes que nous répandons pour lui. Cependant Homere devoit nous intéreſſer pour les Grecs durant tout ſon Poëme, puiſqu'il a prétendu les célébrer, & que

Digitized by Google

ce ſont ſes Héros. Obſervons en même tems que ſi nous nous intéreſſons pour Priam à la fin du Poëme, il nous eſt très-indifférent dans tout le cours de l'action.

De tous les guerriers de l'*Iliade* c'eſt le brave, le tendre, le pieux Hector, qui mérite le plus notre affection. Il a le meilleur caractere, quoiqu'il défende la mauvaiſe cauſe, & il eſt trahi par les Dieux, quoiqu'il ſoit le plus vertueux. Mais l'intérêt que nous prenons à ce qui le touche s'évanouit dans la foule de tant de Héros ; notre attention partagée diminue, comme une riviere diviſée en pluſieurs bras ne forme que pluſieurs ruiſſeaux. Ainſi l'imagination du Lecteur eſt ſouvent pleine d'idées grandes & nobles, pendant que les affections de l'ame ſont oiſives. Il n'eſt donc point étonnant que les mouvemens du cœur ne ſuivent point ceux de l'imagination, & que nous nous trouvions tout à la fois rempli d'admiration & d'ennui.

VIRGILE.

M. Addiſſon eſt le premier qui ait examiné de près tous les matériaux qui ont ſervi à la conſtruction de l'Enéide. Il eſt certain que Virgile a tiré le ſujet de ſon Poëme de pluſieurs Traditions populaires & fabu-

Digitized by Google

leuſes, ſur l'arrivée & l'établiſſement d'Enée en Italie, de même qu'Homere avoit fondé ſon *Iliade* ſur la Tradition du Siége de Troye.

Il n'eſt pas croyable qu'Homere & Virgile ſe ſoient aſſujettis d'avance aux régles établies par le Boſſu, qui prétend qu'un Poëte Epique doit inventer & diſpoſer la conſtitution de ſa fable, avant que de ſe déterminer au choix & au nom de ſes Héros. Il eſt vraiſemblable qu'ils n'ont pas coupé l'habit ſans connoître la taille de ceux qu'ils vouloient habiller. La régle de le Boſſu peut avoir lieu par rapport à la Comédie, où il s'agit de l'expoſition des mœurs & de la repréſentation des ridicules du ſiécle. Elle convient encore à une intrigue où le Lecteur ne veut qu'être ſurpris par de petits incidens, qui n'ont beſoin ni de l'autorité de l'Hiſtoire, ni du poids d'aucun nom connu.

Les Poëtes Epiques au contraire, ainſi que les Tragiques, ſont généralement obligés d'employer un Héros connu, dont le nom puiſſe impoſer au Lecteur & ſe concilier ſon attention. Ce qu'ils imaginent doit être aſſorti à ce qui a été. Si quelqu'un d'eux commençoit par tirer ſon ſujet de ſa ſeule imagination, toutes les

Digitized by Google

Annales de l'Univers ne lui fourniroient pas un évenement réel conforme à ſes idées. Il ſeroit obligé de l'altérer ; & en vérité je ne puis comprendre comment le Boſſu s'eſt aviſé de nous conſeiller de bâtir, pour nous mettre dans la néceſſité de détruire.

Quoi qu'il en ſoit, une partie des évenemens contenus dans l'Enéide, ſont tirés de Denis d'Halicarnaſſe.

Virgile, par rapport à la conſtruction de ſa Fable, eſt blâmé par quelques-uns, & loué par d'autres, d'avoir ſuivi Homere. Mais, ſi j'oſe hazarder mon ſentiment, il ne mérite en cela ni blâme, ni louange. Il ne lui étoit pas poſſible de ſe paſſer des Dieux d'Homere, qui étoient auſſi les Dieux des Romains, ni d'oublier le Siége de Troye, Enée étant Troyen. Ces fictions étoient communes à l'Auteur Grec, & à l'Auteur Latin ; ſi celui-ci a puiſé dans la même ſource, ce n'eſt point aux dépens de celui-là. Il eſt vrai qu'il s'eſt approprié quelques endroits de l'*Iliade* & de l'*Odiſſée*, & qu'il en a emprunté quelques deſcriptions & quelques comparaiſons ; mais on peut dire que ce grand génie pouvoit s'en paſſer & n'en pouvoit retirer qu'une gloire médiocre. C'eſt plutôt un honneur qu'il a fait à Homere, qu'une preuve du

Digitized by Google

besoin qu'il avoit de son secours.

Il est plaisant de voir des Critiques s'applaudir de la découverte des prétendus larcins de Virgile. Ceux qui prennent les armes contre lui en faveur d'Homere, & qui sacrifient le plaisir d'être amusés par tous les deux, à celui d'élever l'un sur les ruines de l'autre, soûtiennent que Didon est d'après Calipso, qu Enée ne descend aux enfers qu'à l'exemple d'Ulysse, & ainsi du reste : mais que le Lecteur compare ces prétendues copies à l'original supposé, il y trouvera une différence considérable.

La passion de Didon, ses malheurs, sa mort que Virgile établit comme la source de la haine qui anima dans la suite Carthage contre Rome ; Anchise tirant du sein des tems la destinée de l'Empire Romain qu'il révele à son fils ; ces beautés ne sont assurément point dûes à l'imitation d'Homere. Ce n'est pas en effet le propre d'un grand génie d'être Copiste. Où Virgile est grand, c'est par lui-même ; mais dans ces petits endroits empruntés d'Homere, il est le plus souvent au-dessous de son original ; & c'est une juste punition, pour avoir captivé la liberté de son génie, & l'avoir avili par une servile imitation.

Digitized by Google

Quelques Critiques vont plus loin, & soutiennent qu'il a copié son second Livre d'après Pisandre, & son quatriéme d'après Apollonius. Mais tout cela peut être hardiment nié ; le second & le quatriéme Livre de l'Enéide sont de trop grands chef-d'œuvres de l'Art pour être des copies. C'est ainsi que quelques personnes disent que Milton a pris son Poëme dans un Auteur Comique d'Italie, nommé *Andreini*. Après tout, que sert une recherche si frivole ? Ce n'est pas la personne de Virgile, mais l'Enéide que nous admirons. Que le deuxiéme ou le quatriéme Livre appartiennent à Pisandre, à Apollonius, à Virgile, ou à quelque autre, le nom de l'Auteur n'augmente ni ne diminue les beautés de l'ouvrage. Que Macrobe & d'autres Critiques s'amusent à déclamer follement contre les Lettres qui composent le nom de Virgile, ses ouvrages ne feront pas moins les délices de tous les siécles & le modele de tous les Poëtes.

C'est une remarque juste, de dire que la derniere partie de l'Enéide est beaucoup moins vive & animée que la premiere ; non que les six derniers Livres soient languissans & médiocres, mais parce qu'ils sont effacés par l'éclat des autres : ce qui vient

Digitized by Google

vient de la disposition du Poëme & de la nature du sujet. Le dessein d'un mariage entre Enée & Lavinie, inconnus & indifférens l'un à l'autre, & une guerre causée par un Chef blessé, doivent bien moins intéresser que l'incendie de Troye ou l'amour de Didon.

En vérité, c'est une grande mépriſe de s'imaginer qu'un Auteur peut s'élever, quand son sujet lui manque. Tout l'Art qu'il met en usage ne sert qu'à prouver qu'il a cultivé avec soin & avec peine un terrein ingrat. Si dans l'Enéide l'enchaînement naturel des faits avoit pu donner lieu à son Auteur de s'élever par degrés à un certain point de grandeur dans ses idées & dans ses sentimens, le Poëme auroit été aussi parfait que les bornes de l'esprit humain le peuvent permettre. La faute de Virgile est d'avoir atteint le but au milieu de sa course.

LUCAIN.

L'idée générale qu'on a de cet Auteur est fort juste. On le regarde comme un génie élevé, mais non comme un bon Poëte. Les précieux diamans de sa Pharsale, quoique mal montés, brillent à nos yeux. Corneille avoit coûtume de

Digitized by Google

dire qu'il devoit plus à Lucain qu'à Virgile : non qu'il fût assez peu équitable ou assez peu sensé pour préferer la Pharsale à l'Enéide. Mais un Auteur qui met des Héros réels sur la scene n'a pas besoin de fictions épiques, & trouve mieux son compte dans les pensées mâles & énergiques de la Pharsale, que dans l'élégante narration, & dans la conduite judicieuse de l'Enéide. M. Addisson a emprunté de Lucain quelques couleurs pour peindre son Caton. Cet ancien Poëte ne pouvoit recevoir plus d'honneur que d'être imité par Corneille & par M. Addisson, deux hommes si supérieurs à lui de toutes manieres.

TRISSINO.

Après la décadence de l'Empire Romain en Occident, plusieurs Royaumes s'éleverent sur ses ruines, & plusieurs Langues se formerent des débris de sa Langue. Les Conquérans du Nord porterent partout leur barbarie & leur ignorance. Leur Langage formé d'abord d'un Latin corrompu & d'un Gothique irrégulier étoit aussi sauvage que leurs mœurs & aussi stérile que leur esprit ; mais dans le cours de mille ans ils polirent également leurs manieres & leur langage.

Digitized by Google

Plusieurs personnes se plaignent aujourd'hui que le Latin n'est plus en usage que dans les Ecoles & dans les Eglises Catholiques : ils déplorent l'insuffisance des Langues modernes, & disent que leur propre idiôme, indigent ou rebelle, est souvent en défaut avec leur imagination. Mais ils auroient bien plus lieu de se plaindre, si suivant leur desir la Langue Latine étoit aujourd'hui celle de toute l'Europe. Car dans ce cas que feroient-ils? Une foule d'anciens Auteurs plus généralement lûs & mieux entendus que les modernes étoufferoit leur ambition. Imiter fidelement Virgile & Ciceron, seroit se rendre plagiaire : s'en éloigner hardiment seroit une affectation ou une grossiereté ; le monde rempli d'excellens modeles anciens auroit déconcerté toutes les nouvelles entrepriſes, & les plus grands génies auroient été découragés & glacés.

Celui, au contraire, qui écrit dans une Langue moderne a les anciens moins pour rivaux que pour guides ; quand il les imite il enrichit son propre pays. Le génie particulier de sa Langue naturelle reveille son imagination, lui fournit de nouveaux tours & donne à tout ce qu'il pense un air neuf & piquant.

Digitized by Google

La Langue Italienne fut portée vers la fin du quinziéme siécle à la perfection où elle est aujourd'hui, & où elle sera aussi long-tems, que le Tasse pour les vers, & Machiavel pour la prose, y seront les modeles du style.

Le Trissin étoit avec raison charmé de la beauté des ouvrages d'Homere, & cependant sa grande faute est de l'avoir imité ; car l'imitation demande plus de génie & plus d'art qu'on ne croit communément : les fleurs des anciens semblent fanées lorsqu'elles sont cueillies & rassemblées par des mains mal habiles ; cependant rien n'est plus ordinaire que de voir des Auteurs mettre en piéces dans leurs Ecrits Homere & Virgile, & se couvrir de ces grands noms, sans considerer que les mêmes choses qui sont admirables dans les anciens, sont ridicules dans leurs ouvrages.

Le Trissin a tâché d'imiter Homere, principalement dans ses descriptions. Mais tandis qu'il prend soin de peindre tout ce qui appartient aux Domestiques & à la maison de ses Héros, & qu'il n'omet pas un bouton ni une jarretiere dans la description de leur habillement, il ne dit pas un mot de leurs caracteres.

Digitized by Google

CAMOENS.

Tandis que le Trissin étoit en Italie occupé à applanir la route des Scientes & des Arts, & à la débarrasser de tous les obstacles que la barbarie & l'ignorance y avoient rassemblés dans le cours de dix siécles, Camoens en Portugal ouvrit une nouvelle carriere & acquit une réputation qu'il conserve encore parmi ses Compatriotes, qui ont autant de respect pour sa mémoire que les Anglois pour celle de Milton.

Il fut un exemple éclatant de cet invincible penchant & de cette impulsion irrésistible de la nature, qui détermine un vrai génie à se livrer à ses talens, en dépit de tous les obstacles. Son enfance perdue au milieu de l'oisiveté & de l'ignorance de la Cour de Lisbonne, sa jeunesse employée à faire l'amour ou la guerre contre les Maures, ses longs voyages sur mer dans un âge plus mur, ses malheurs à la Cour de Portugal, les révolutions de ce Royaume; rien de tout cela ne put éteindre ou ralentir son génie.

On trouve dans le Poëme de Camoens une fiction qui plairoit sans doute aux Italiens, ainsi qu'aux Portugais, & non à

Digitized by Google

aucune autre Nation. C'eſt une Iſle enchantée, appellée *l'Iſle du Bonheur*, que les Portugais rencontrent, lorſqu'elle ne fait que de s'élever du fond de la mer, pour leur conſolation & pour leur récompenſe. Camoens décrit ce lieu, comme le Taſſe quelques années après décrivit l'Iſle d'Armide. Là, une Divinité produit toutes les beautés & offre tous les plaiſirs que la nature peut accorder, & que le cœur peut deſirer.

Camoens ayant ainſi lâché la bride à ſon imagination, s'aviſe d'avertir le Lecteur que cette fiction ne fait que peindre la ſatisfaction que reſſentent les gens de bien dans la pratique de la vertu, & la gloire qu'ils en retirent. Ce qui excuſe plus ſolidement une ſi étrange allégorie, eſt la maniere charmante dont elle eſt écrite, s'il en faut croire les Portugais. Car la beauté de l'élocution déguiſe ſouvent les fautes du Poëte, comme le coloris de Rubens fait excuſer quelques défauts qui ſont dans le deſſein de ſes Tableaux.

On trouve dans tout le cours du Poëme une autre ſorte de merveilleux, qu'il eſt impoſſible de juſtifier. C'eſt un mélange déraiſonnable des Dieux du Paganiſme, avec les objets de la Religion Chrétienne.

Digitized by Google

Un merveilleux si mal assorti défigure tout le Poëme. Il faut bien, malgré cela, que les beautés y dominent, puisque les Portugais le goûtent. A la vérité Camoens a beaucoup de ce qu'on appelle le vrai esprit ; mais il a aussi en même tems de ce qu'on appelle le faux esprit : il le possede dans un degré qui n'est pas médiocre; ce qui le précipite souvent dans les plus énormes absurdités.

Je trouve en général son Poëme plein de choses excellentes & de bévues pitoïables, placées sans intervalle les unes auprès des autres. Presque à chaque page il y a du beau & du ridicule : parmi ses plus heureuses pensées, j'en rapporterai deux, à cause de la ressemblance qu'elles ont avec les deux plus célébres endroits de Waller & de Denham.

Waller dit dans son Epître à Zélinde :

Ta beauté parfaite donnera du crédit à toutes les merveilles que je pourrai chanter.

Camoens dit aussi, en parlant du voyage des Argonautes & d'Ulysse, que l'entreprise des Portugais donnera du crédit à toutes ces fictions en les surpassant.

M. Jean Denham, dans son Poëme *sur*

Digitized by Google

la Montagne des Coopers, dit à la Tamiſe :

» Puiſſé-je couler comme toi, & puiſſe » ton cours me ſervir de modele, comme » il me ſert de ſujet. Clair quoique pro- » fond, agréable quoique paiſible, ayant » de la force ſans fureur, & toûjours plein » ſans déborder.

Camoens s'adreſſe pareillement aux Nymphes du Tage :

» O Nymphes, ſi jamais je vous ai » chantées, inſpirez-moi préſentement des » chants forts & nouveaux ; que mon ſty- » le coule comme votre onde ; qu'il ſoit » profond & clair comme elle.

On ne peut pas conclure de-là que Waller & M. Denham ayent imité le Camoens. Nous devons plutôt juger que le vrai eſprit eſt de tout pays.

C'eſt pourtant une injuſtice ordinaire, d'appeller copie ce qui n'eſt que reſſemblance.

LE TASSE.

Torquato Taſſo commença de travailler à ſa *Jéruſalem*, quand Camoens finit ſa *Luſiade*.

Perſonne n'apporta en naiſſant plus de

Digitized by Google

génie & plus de talent pour le genre épique : mais ſon génie qui fit ſa grande réputation fit auſſi tous ſes malheurs. Sa vie ne fut qu'une ſuite fâcheuſe de diſgraces & de traverſes : banni de ſon pays, il ſe vit réduit à la triſte néceſſité d'avoir un maître : il ſouffrit la diſette, l'exil, la priſon ; & ce qui eſt encore plus inſuportable, la calomnie l'attaqua & l'opprima.

On alla même juſqu'à lui vouloir ravir ſa gloire poëtique, conſolation imaginaire dans des miſeres réelles. Le nombre de ſes ennemis éclipſa long-tems ſa réputation ; & enfin lorſque ſon mérite eut ſurmonté l'envie & qu'il eut été jugé digne de recevoir l'honneur du triomphe à Rome, tel que Pétrarque l'avoit autrefois reçu, mais avec moins de mérite (ce qui étoit alors auſſi honorable qu'il ſeroit aujourd'hui ridicule) il mourut la veille du jour deſtiné à cette biſarre cérémonie.

Rien ne donne une plus haute idée du Taſſe que l'Inſcription de ſon Tombeau. Le Pape, après lui avoir fait faire de magnifiques funérailles, (comme ſi ce frivole honneur eût pu réparer les malheurs qui l'avoient accablé pendant ſa vie) propoſa un prix pour celui qui feroit la meilleure Epitaphe à ſa gloire. On en préſenta

Digitized by Google

plusieurs, toutes remplies des justes louanges du Poëte. Les Juges nommés pour le choix de l'Epitaphe étoient partagés sur la préférence lorsqu'un jeune homme offrit cette Inscription :

Les os du Tasse.

Les Juges ne balancerent point à lui adjuger le prix, persuadés que le nom du Tasse étoit son plus digne éloge.

Le tems qui détruit la réputation passagere des Auteurs médiocres, n'a pu donner atteinte au caractere immortel des ouvrages du Tasse. Son Poëme est aujourd'hui chanté en plusieurs endroits de l'Italie, comme autrefois les vers d'Homere l'étoient dans la Grece. Si les Poëtes ses successeurs ont dégéneré, si l'Italie est tombée dans de faux brillans, dans de pitoyables jeux de mots, dans des pointes miserables, on peut dire néanmoins que la Nation en général conserve encore une espéce de bon goût que le Tasse lui a inspiré. Cependant tandis qu'il est admiré par les Lecteurs Italiens, il n'est pas imité par les Ecrivains. Ainsi en France Corneille, Racine, Moliere, Despréaux, la Fontaine, s'attirent toûjours l'admiration publique, en dépit d'une

Digitized by Google

Secte d'Ecrivains, venus après eux, qui ont introduit une nouvelle maniere de penser & d'écrire, chérie & cultivée constamment parmi eux & leurs pareils, mais rejettée par toute la Nation.

La *Jérusalem délivrée* est en plusieurs endroits d'après l'*Iliade*. Le sujet que le Tasse a choisi est plus noble que celui d'Homere; toute l'Europe armée pour recouvrer un pays célébre, consacré par la naissance & le Sang d'un Dieu, frappe l'esprit d'une idée bien plus respectable que la Gréce combattant pour une femme. A l'égard de l'exécution d'un si grand ouvrage, le Lecteur impartial & éclairé peut juger si le Tasse est au-dessus ou au-dessous de son maître, dans les endroits où il l'imite.

Godefroy joue, ce me semble, le même rôle qu'Agamemnon, mais avec plus de dignité & de sagesse, & avec moins d'orgueil. L'Hermite Pierre ressemble à Calchas, & si j'ose dire mon sentiment, je ne trouve rien de fort brillant ni de fort défectueux dans l'un ni dans l'autre.

Renaud est au milieu des Héros Chrétiens ce qu'Achille est parmi les Héros Grecs. Son courage est aussi impétueux, mais son caractere est plus aimable. La

Digitized by Google

chûte de Jérusalem est réservée à son épée, comme celle de Troye aux armes d'Achille. L'absence de l'un est empruntée de l'inaction de l'autre. Mais Renaud employe son loisir plus à la satisfaction du Lecteur, que l'oisif Héros de l'*Iliade*.

Aladin ne ressemble à Priam qu'en ce qu'il est le Roi de la Ville assiégée, & Argante n'est semblable à Hector qu'en ce qu'il est le plus brave défenseur de Jérusalem.

Certainement le caractere d'Hector est au-dessus de celui d'Argante. La grandeur de Priam est plus majestueuse que celle d'Aladin, & ses disgraces sont plus touchantes. Je ne déciderai point si Homere a eu tort ou raison de porter notre affection vers Hector, & d'exciter notre pitié en faveur de Priam ; mais il est certain que si le Tasse n'avoit pas representé Aladin & Argante féroces & intraitables, & s'il ne les avoit pas rendus haïssables au Lecteur, il se seroit formellement éloigné de son but ; puisqu'alors au lieu de prendre intérêt dans la cause des Princes Chrétiens, nous les regarderions comme des Corsaires ligués, pour envahir un pays étranger & pour massacrer de sang froid un vieux & vénérable Monarque Oriental, avec tous ses innocens sujets.

Digitized by Google

Le Taſſe a appris d'Homere à donner différentes nuances aux mêmes couleurs, à diſtinguer, par exemple, le vaillant d'avec le vaillant, & le prudent d'avec le prudent, &c. Godefroy eſt ſage & modéré, Aladin eſt politique & inquiet : la généreuſe valeur de Tancrede ne reſſemble point à la brutale impétuoſité d'Argante. L'amour dans Armide eſt une coquetterie étrange, au lieu que dans Herminie c'eſt une douce & agréable tendreſſe. Chacun de ces Héros peut être reconnu par quelque trait ſingulier, comme dans Homere. Mais chacun d'eux y joue toûjours un rôle convenable, ce qui ne ſe trouve pas toujours dans l'*Iliade*; & de ce côté, il me paroît que le Taſſe a perfectionné l'Art qu'Homere lui a appris. Mais un Art qu'il n'a appris de perſonne, eſt cette façon charmante de nous intéreſſer pour ſes Héros, ce talent qu'il a d'amener adroitement les différentes aventures de ſon Poëme, de nous faire paſſer des allarmes de la guerre aux délices de l'amour, & de nous ramener de l'amour à la guerre ; d'exciter notre ſenſibilité par degrés, & de la faire toûjours croître.

Si l'exécution de ce Poëme s'attire l'admiration univerſelle, on y trouve auſſi

Digitized by Google

des fautes de jugement, qui, je crois, ſont blâmables dans tous les pays. Par exemple, l'Epiſode d'Olinde & de Sophronie dans le commencement de l'action me paroît mauvais de toute maniere.

Le Poëte met ſur la Scene un Magicien Mahométan nommé *Iſmeno*, qui contre les loix étroites & inviolables du Mahométiſme, porte une image de la Vierge Marie dans la principale Moſquée, pour la rendre par la force de ſes enchantemens le gage de la ſûreté de la Ville, comme autrefois le deſtin de Troye dépendoit du *Palladium*. Il arrive une nuit que l'Image eſt enlevée. Les Chrétiens de Jéruſalem étant accuſés du vol, le Sultan irrité les condamne tous à la mort, pour être ſûr de la punition du coupable au milieu d'un maſſacre général. Cependant Sophronie, Vierge Chrétienne, ſe préſente devant le Sultan & cherche à ſauver tous les Chrétiens de la Ville, en déclarant par un généreux menſonge, que c'eſt elle qui a enlevé l'Image. Aladin l'ayant condamnée au feu, Olinde ſon Amant entreprend de lui ſauver la vie par un autre menſonge Héroïque. Il déclare qu'il eſt lui-même le coupable, & court au bûcher préparé pour ſa maîtreſſe. Ils ſont condamnés l'un

Digitized by Google

& l'autre, & on les attache au même poteau. Alors Clorinde arrive de Perſe : elle eſt touchée de compaſſion à la vûe de ces deux malheureuſes victimes, & traitant avec mépris les ſortiléges d'Iſmeno, elle demande & obtient leur pardon. Les deux Amans vont du bûcher à l'Egliſe, on les y marie, & il n'en eſt plus queſtion dans le reſte du Poëme.

Le Taſſe a orné cet Epiſode de toute la pompe & de toutes les fleurs de la Poëſie, & il n'y a pas épargné les jeux de mots Italiens. Il s'arrête avec tant de complaiſance à peindre Sophronie, il parle de l'amour d'Olinde avec tant de chaleur, il excite tant de pitié pour l'un & pour l'autre, que le Lecteur ne peut s'empêcher de croire qu'ils ſont les deux principaux perſonnages du Poëme. Il eſt étonné & faché enſuite de les voir auſſi inutiles aux affaires des Chrétiens que l'Image de la Vierge Marie l'eſt aux Mahométans. Tous les embelliſſemens que le Taſſe a prodigués en cet endroit ne ſervent qu'à rendre la bévûe plus remarquable.

Tout le monde convient avec les Italiens, que rien n'eſt peint avec tant d'art que la coquetterie d'Armide, que rien n'eſt ſi tendre que ſon amour, ſi animé & ſi

Digitized by Google

touchant que ſes plaintes. L'Anglois & le François, quoique leur goût ſoit fort éloigné de toutes choſes ſurnaturelles fondées ſur l'enchantement, doivent louer celui d'Armide, puiſqu'il eſt la ſource de tant de beautés. D'ailleurs Armide eſt Mahométane, & la Religion Chrétienne nous permet de croire que les Infideles ſont ſous l'influence immédiate du diable.

Mais il n'y a en vérité qu'un Italien qui puiſſe ſupporter l'excès biſarre auquel le Taſſe a porté ce merveilleux. Dix Princes Chrétiens métamorphoſés en poiſſons, dans les baſſins d'Armide, & un Perroquet chantant des chanſons galantes de ſa propre compoſition, ſont des choſes bien étranges aux yeux d'un Lecteur ſenſé, quoique nous ſoyons prévenus par l'hiſtoire de Circé dans l'Odyſſée, & quoique nous voyons tous les jours les perroquets imiter la voix humaine.

Nous devons néanmoins pardonner ces extravagances poëtiques, en faveur des beautés qui les accompagnent. Que les diables, puiſqu'ils ſont admis, ayent une liberté entiere pour jouer tous leurs tours, ſur-tout en Italie, où la ſuperſtition du peuple donne du crédit à des contes qui ne ſont pas moins étranges. Mais on ne

Digitized by Google

comprend pas comment des perſonnes de bon ſens peuvent approuver un Magicien Chrétien qui tire Renaud des mains des Sorciers Mahométans. On voit avec ſurpriſe dans le Taſſe la Meſſe, la Confeſſion, les Litanies des Saints, & des morceaux de Sorcellerie : le tout confondu enſemble.

On a diſputé long-tems en Italie, & on diſpute encore ſur la prééminence de l'Arioſte & du Taſſe ; mais dans tous les autres pays les perſonnes ſenſées accuſent le Taſſe de reſſembler en trop de choſes à l'Arioſte. Il ſemble avoir reconnu lui-même ſa faute, & il n'a pu s'empêcher de ſentir que ces contes ridicules & biſarres, ſi fort à la mode alors, non ſeulement en Italie, mais encore dans toute l'Europe, étoient abſolument incompatibles avec la gravité de la Poëſie épique. Pour ſe juſtifier il publia une Préface, dans laquelle il avança que tout ſon Poëme étoit allégorique.

L'Armée des Princes Chrétiens, dit-il, repréſente le corps & l'ame. Jéruſalem eſt la figure du vrai bonheur qu'on acquiert par le travail, & avec beaucoup de difficulté, &c.

Digitized by Google

Telle eſt la clef que le Taſſe s'aviſe de nous donner de ſon Poëme. Il en uſe en quelque ſorte avec lui-même, comme les Commentateurs ont fait avec Homere, & avec Virgile. On ſçait que Meſſieurs les Scolaſtiques reſſemblent à ces Politiques ſpéculatifs, qui donnent aux grands Hommes les vûes les plus ſublimes, & les deſſeins les plus importans, dans les actions même les plus indifférentes. Le diſcours du Taſſe me fait reſſouvenir d'un Ambaſſadeur qui ayant paſſé tout le tems de ſon Ambaſſade dans des débauches de toute eſpéce, écrivit à ſon maître qu'il n'étoit pas ſorti du Cabaret, ni du mauvais lieu, pour le ſervice de Sa Majeſté. Quoiqu'il en ſoit, il faut avouer que le Commentaire du Taſſe, & la gravité avec laquelle il le débite, ſont d'un ridicule achevé.

Si le diable joue dans ſon Poëme le rôle inſipide d'un miſérable Charlatan, d'un autre côté, tout ce qui regarde la Religion y eſt expoſé avec majeſté, & ſi j'oſe le dire, dans l'eſprit même de la Religion. Les Proceſſions, les Litanies, & quelques autres pratiques de la Religion Romaine, ſont repréſentées dans la *Jéruſalem délivrée* ſous une forme reſpectable. Tel eſt la force de la Poëſie, qui ſçait ennoblir tout, &

Digitized by Google

étendre la sphére des moindres choses.

Le Tasse est blâmable d'avoir donné aux mauvais esprits les noms de Pluton & d'Alecton, & d'avoir confondu les idées payennes avec les idées chrétiennes. Il est étrange que la plûpart des Poëtes modernes soient tombés dans cette faute. On diroit que nos diables & notre enfer chrétien auroit quelque chose de bas, qui demanderoit d'être ennobli par l'idée de l'enfer payen, quoique cet enfer n'ait pas plus de dignité, si ce n'est qu'il a un air plus ancien. Il est à croire qu'il n'est pas si propre à la Poësie que celui d'Homere & de Virgile; les noms de Pluton & de Tisiphone plaisent davantage à l'oreille que ceux de Lucifer & de Belzébut: il est néanmoins ridicule à un Poëte de joindre ensemble les noms de Michel & d'Alecton, comme il est ridicule à quelques Peintres d'Italie d'avoir représenté la Vierge Marie avec un Chapelet pendu à sa ceinture, d'avoir placé des Suisses à la porte de l'appartement de Pharaon, & d'avoir mis des canons & des carabines dans la bataille de Josué.

MILTON.

Milton est le dernier qui ait écrit un

Digitized by Google

Poëme épique : car je ne parle point de * tous ceux qui se sont vainement exercés en ce genre ; mon intention n'est que de parler du petit nombre de Poëtes qui y ont réussi.

Milton voyageant en Italie, dans sa jeunesse, vit à Florence une Comédie intitulée *Adam*, écrite par un certain Italien nommé *Andreino*, & dédiée à Marie de Médicis Reine de France. Le sujet de cette Comédie étoit la chûte de l'homme. Les Acteurs étoient Dieu, les Diables, les Anges, Adam, Eve, le Serpent, la Mort & les sept Péchés mortels. Ce sujet si peu propre pour le dramatique, mais très-propre au génie absurde du Théâtre Italien de ce tems-là, étoit traité d'une maniere convenable à l'extravagance du dessein. La Scene s'ouvre par un chœur d'Anges, & un d'eux parle ainsi pour les autres:

* Il ne convenoit pas que M. de V*** fît lui-même son Eloge. Il passe ici en revûe tous les Poëtes Epiques fameux, & a la modestie de ne pas dire un mot de sa Henriade. Qu'il nous permette de le contredire sur ce qu'il avance que Milton est le dernier qui ait écrit un Poëme épique. Nous lui assurons avec les gens de Lettres de tous les pays que le Chantre de Henri n'est inferieur ni au Tasse ni à Milton, & que la Henriade augmentée & perfectionnée, comme nous l'avons, peut à présent être mise à côté de l'Enéide, soit pour la vérité des caracteres, soit pour les grandes images & la poësie, le style, l'élévation des pensées, &c.

Digitized by Google

» Que l'Arc-en-Ciel ſoit l'archet du » Firmament; que les ſept Planettes ſoient » les ſept notes de notre Muſique; que le » Tems batte exactement la meſure, que » les Vents faſſent les bécares, &c.

C'eſt ainſi que cette Comédie commence, & chaque Scene produit une nouvelle profuſion d'extravagances.

Milton perça au travers de l'abſurdité de l'exécution juſqu'à la majeſté cachée du ſujet, qui étant abſurde pour le Théâtre, pouvoit être néanmoins le fondement d'un Poëme épique, pour le génie de Milton, & pour ſon génie excluſivement.

Il tira donc de ce ſujet étrange la premiere idée du plus noble ouvrage que l'imagination humaine ait jamais entrepris, & il l'exécuta heureuſement, vingt ans après qu'il en eut formé le deſſein. C'eſt ainſi que Pythagore dut l'invention de la Muſique au bruit des marteaux d'une forge, & que de nos jours Newton, en ſe promenant dans ſon jardin, conçut la premiere idée de ſon Syſtême de la Gravitation, en voyant tomber une pomme du haut d'un arbre.

Si la différence de génie qui eſt entre

Digitized by Google

deux Nations a jamais paru dans ſon étendue, c'eſt par rapport au *Paradis perdu* de Milton. Le François ſourit dédaigneuſement, lorſqu'on lui dit, que les Anglois ont un Poëme épique, dont le ſujet eſt le Diable combattant contre Dieu; & Adam & Eve mangeant une pomme, à la ſollicitation d'un Serpent. Comme ce ſujet n'a jamais produit parmi eux que quelques couplets de chanſon, ils ne peuvent comprendre qu'il ſoit poſſible de conſtruire un Poëme de ce qui fait le ſujet de leurs ballades: & on peut dire qu'en cela leur erreur eſt excuſable. Car ſi nous conſiderons avec quelle liberté la partie des hommes la plus polie, ſoit Catholiques, ſoit Proteſtans, malgré le profond reſpect qu'ils ont d'ailleurs pour la Religion Chrétienne, tourne quelquefois en ridicule dans leurs converſations, ce morceau de l'Hiſtoire Sacrée & plaiſante ſur le Diable, ſur le Serpent, ſur la fragilité de nos premiers parens, ſur la côte d'Adam, & autres choſes ſemblables, nous devons regarder comme une entrepriſe bien hardie pour un Poëte, de traiter de pareils ſujets, & de vouloir s'attirer un reſpect que les Ecrivains Sacrés ont bien de la peine à obtenir de nos eſprits frivoles.

Digitized by Google

Ce que Milton a entrepris si hardiment, il l'a exécuté avec une force surprenante de jugement, & avec une imagination fertile en beautés, auxquelles on n'avoit point pensé avant lui. Le défectueux, s'il y en a, est perdu dans l'immensité de l'invention poëtique. N'est-ce pas quelque chose au-dessus de l'esprit humain, que d'avoir entrepris de parler de la Création, sans donner dans l'emphase, d'avoir peint sans bassesse la gloutonnerie & la curiosité de la femme, d'avoir porté le vraisemblable & le raisonnable sur des choses qui sont aussi éloignées de notre connoissance que de notre vûe; en un mot, d'avoir forcé le Lecteur à dire: Si Dieu, si les Anges, si Satan parloient, je crois qu'ils parleroient comme Milton les fait parler. Pour moi j'ai souvent admiré combien ce sujet me paroît stérile, & combien il est fertile entre ses mains.

Le *Paradis perdu* est le seul Poëme où l'on puisse trouver dans un parfait degré cette uniformité qui satisfait l'esprit, & cette variété qui réjouit l'imagination. Tous les Episodes de ce Poëme sont comme des rayons qui tendent au centre d'un cercle parfait. Quelle est la Nation à qui l'entrevûe d'Adam & de l'Ange ne plairoit

Digitized by Google

pas? Comment n'être pas charmé des traits hardis avec lesquels est représenté le caractere rusé, intrépide & impitoyable de Satan? Qui n'admireroit pas sur-tout cette sublimité & cette sagesse avec laquelle Milton peint l'Etre Suprême & la majesté avec laquelle il le fait parler. Il semble faire un portrait fidéle & parfait de la Toute-puissance divine, autant qu'il est possible à la foiblesse humaine de s'élever jusqu'à elle, au travers de cette poussiere, qui comme un nuage nous environne de toute parts. Les Payens, les Juifs, & quelques-uns de nos Prêtres représentent Dieu comme un Tyran cruel. Le Dieu de Milton est un Créateur & un Juge; mais sa justice ne détruit point sa bonté. Son pouvoir suprême ne nuit point à la liberté de l'homme. Ce sont des peintures vives qui enlevent l'ame du Lecteur. Milton en ce point, & en plusieurs autres, est autant au-dessus des anciens Poëtes, que notre Religion est au-dessus des Fables Payennes.

Mais il a sur-tout un droit inconteſtable sur l'admiration universelle des hommes, lorsque de ce haut point où il s'est élevé, il descend à la description naturelle des choses humaines. Il est à remarquer que dans

Digitized by Google

dans tous les autres Poëmes l'amour eſt repréſenté comme un vice. Milton ſeul ſçait le repréſenter comme une vertu. Les peintures qu'il en fait ſont nues, comme les perſonnages qu'il met ſur la Scene, & ſont auſſi reſpectables. Il leve d'une main chaſte le voile délicat qui dérobe les plaiſirs de cette paſſion : il met de la tendreſſe, de la douceur & du feu, ſans indécence.

Je ne ſçaurois concilier avec le tempérament & le génie de la Nation Angloiſe, comment le *Paradis perdu* a pu être ſi longtems négligé & même preſque inconnu en Angleterre : ce fut Milord Sommery qui apprit en quelque façon aux Anglois à l'admirer.

Le Duc de Buckingham dans ſon Art Poëtique donne la préférence à Spencer; il eſt rapporté dans la vie de Milord Rocheſter qu'il ne connoiſſoit point de meilleur Poëte que Cowley.

Le jugement de M. Dryden ſur Milton eſt encore plus incompréhenſible. Il a fait quelques vers à ſon ſujet, où il l'égale, & même le préfere à Homere & à Virgile.

Le même M. Dryden, dans ſa Préface de la Traduction de l'Enéide, place Mil-

Digitized by Google

ton au rang de Chapelain & de le Moine, les deux plus impertinens Poëtes qui ayent jamais barbouillé du papier. Cette variation qui lui fait ſi fort élever Milton dans ſes vers, & le mettre ſi bas dans ſa proſe, eſt une énigme que je ne comprends point, étant étranger.

En un mot, on peut dire que Milton n'eſt devenu célébre que depuis que M. Addiſſon, le meilleur Critique, auſſi-bien que le meilleur Ecrivain de ſon ſiécle, a expoſé au jour les beautés cachées du *Paradis perdu*, & a établi pour toûjours la réputation de cet ouvrage.

C'eſt une choſe aiſée & agréable que d'étudier les beautés de Milton, que j'appelle univerſelles ; mais c'eſt une entrepriſe difficile & délicate que d'obſerver ce qui paſſeroit pour une faute dans tout autre pays.

Si chaque Nation faiſoit un peu plus d'attention au goût & aux manieres de ſes voiſins, peut-être que dans toute l'Europe un bon goût général naîtroit de ce commerce de ſçavoir & de cet utile échange d'obſervations. On ne verroit plus ſur le Théâtre Anglois ces carcaſſes diſloquées, & le ſtyle des Auteurs Tragi-

Digitized by Google

ques de ce pays pourroit passer de son enflure métaphorique à une judicieuse imitation de la Nature. Le François pourroit apprendre de l'Anglois à mettre plus d'action dans ses Tragédies, & resserreroit quelquefois ses longues Harangues pour y mettre des sentimens plus vifs. Les Espagnols placeroient dans leurs Piéces plus de portraits de la vie humaine, plus de mœurs, plus de caracteres, & ne se perdroient pas toûjours dans un cahos d'aventures confuses, plus romanesques que naturelles. L'Italien par rapport à la Tragédie, imiteroit les Anglois dans la vivacité de l'intrigue, & prendroit sur tout le reste les François pour modéle. Par rapport à la Comédie, il apprendroit de M. Congréve & de plusieurs autres Auteurs, à préferer la bonne plaisanterie à la bouffonnerie insipide.

C'est dans cette vûe que j'ose dire, qu'aucun Critique François ne pourroit pardonner à Milton les courses qu'il fait quelquefois au-delà des bornes de son sujet. C'est une régle parmi eux, qu'un Auteur ne doit jamais faire personnage dans son Poëme, & que ses propres pensées & ses propres sentimens doivent être dans la bouche des Acteurs qu'il met sur la Scene. Plusieurs personnes sensées en Angleterre

Digitized by Google

ſont de ce ſentiment, & entr'autres M. Addiſſon; je demande la permiſſion de riſquer ici une réflexion que je ſoumets en même tems au jugement du Public.

Milton rompt le fil de ſa narration en deux manieres : la premiere conſiſte en deux ou trois eſpeces de Prologues qu'il place au commencement de quelques-uns de ſes chants. Dans l'un il s'étend ſur ſon aveuglement ; dans un autre il compare & préfere ſon ſujet à celui de l'Iliade, & à tous les autres ſujets qui avant lui avoient été regardés comme les ſujets propres de l'Epopée : puis il ajoute qu'il eſpere prendre un eſſor auſſi ſublime qu'aucun de ſes prédéceſſeurs ; à moins que le froid climat de l'Angleterre n'arrête la rapidité de ſon vol.

L'autre maniere dont il interrompt ſa narration, eſt en faiſant des obſervations & en les répandant çà & là, par rapport à quelques grands incidens ; ou à quelques circonſtances intéreſſantes. De ce genre eſt la digreſſion ſur l'amour dans le quatriéme Livre.

Quant au premier de ces deux articles, je ne ſçaurois m'empêcher de reconnoître qu'un Auteur eſt en général coupable

Digitized by Google

d'un amour propre ridicule, quand il abandonne son sujet pour parler de lui-même ; mais cette fragilité humaine est pardonnable dans Milton & même elle me fait grand plaisir ; il satisfait la curiosité que j'ai sur sa personne : en admirant l'Auteur je désire sçavoir quelque chose de lui ; & celui que tous les Lecteurs seroient ravis de connoître paroît excusable de parler de lui-même. Mais il est vrai que c'est un très-dangereux exemple pour un génie d'un ordre inférieur, & que le succès seul peut justifier.

A l'égard du second chef, je suis aussi éloigné de regarder cette liberté comme une faute, que de la regarder comme une grande beauté ; car si la morale est le but de la Poësie, je ne puis comprendre pourquoi l'on défendroit aux Poëtes de mêler dans leurs descriptions des Sentences morales, & des réflexions utiles, pourvû qu'ils les répandent sans profusion, & qu'ils les mettent dans leur place, sur-tout lorqu'il leur manque des personnages propres à exprimer leurs pensées, ou lorsque le caractere des Acteurs vicieux ne leur permet pas de parler en faveur de la vertu.

Il est étonnant que les Critiques louent

Digitized by Google

Homere, pour la comparaiſon d'Ajax avec un âne pourſuivi à coup de pierres par des enfans, d'Ulyſſe à un boudin, des Conſeillers de Priam à des ſauterelles ; il eſt étonnant, dis-je, qu'ils défendent avec tant de chaleur ces comparaiſons ſi peu juſtes & ſi éloignées, & qu'ils condamnent les réflexions naturelles & les nobles digreſſions de Milton, qui ſont cependant liées avec ſon ſujet.

Je n'inſiſterai point ici ſur certains petits défauts de Milton qui ſe préſentent à chaque Lecteur. J'entends quelques légeres contradictions, & ſes fréquentes alluſions à la Théologie Payenne : fautes d'autant plus inexcuſables en lui, qu'il avoit dit dans ſon premier chant, que ces Divinités n'étoient que des démons adorés ſous des noms différens; ce qui auroit dû l'empêcher de rappeller le rapt de Proſerpine, le mariage de Junon & de Jupiter, &c. comme des Hiſtoires réelles. Je paſſe également ſous ſilence ſes plaiſanteries puériles & hors d'œuvre, ſes pointes & ſes expreſſions trop familieres, ſi éloignées de l'élévation de ſon génie & de ſon ſujet.

Pour toucher des points plus eſſentiels & plus dignes d'examen, j'oſe aſſurer que l'invention du *Pandamonium* (c'eſt-à-dire,

Digitized by Google

le Conseil des Diables) seroit entierement désaprouvée par des Critiques, tels que Boileau, Racine, &c.

Le lieu bâti pour le Parlement des Diables semble tout-à-fait inutile, puisque Satan les a convoqués & assemblés & qu'il vient de les haranguer dans une vaste Campagne : le Conseil étoit nécessaire, mais le lieu étoit fort indifférent. Le Poëte semble prendre plaisir à bâtir son *Pandemonium*, dans l'ordre dorique, avec des figures & des corniches & un faîte d'or. Une semblable invention sent plus l'imagination folle de notre Pere le Moine, que l'esprit serieux de Milton; mais lorsqu'ensuite les Diables deviennent nains, pour pouvoir être tous placés dans la maison (comme s'il avoit été impossible de bâtir un lieu assez spacieux pour les contenir tous dans leurs tailles naturelles) c'est une fiction pitoyable qui égale les contes les plus extravagans : pour surcroît d'impertinence, Satan & ses principaux ministres conservent leur forme monstrueuse, pendant que le petit peuple des Diables deviennent autant de Pigmées ; ce qui met le comble au ridicule de toute cette invention. Il me paroît que la véritable régle pour discerner ce qui est réellement

Digitized by Google

ridicule, dans un Poëme épique, est d'examiner si la même fiction ne formeroit pas un burlesque héroïque. Or j'ose dire que rien n'est plus propre à ce mépriſable genre d'écrire que la métamorphoſe des Diables en nains.

La fiction de la Mort & du Péché me paroît avoir en elle de grandes beautés & pluſieurs défauts. Pour examiner cette matiere avec ordre, il faut d'abord convenir que des phantômes, comme la Mort, le Péché & le Cahos, ſont inſupportables quand ils ne ſont pas allégoriques; car la fiction n'eſt autre choſe que la vérité déguiſée : il faut ſuppoſer auſſi qu'une allégorie doit être courte, décente, & noble; une allégorie trop étendue eſt ſemblable à une belle femme qui porte toujours un maſque : l'allégorie eſt une longue métaphore; or parler trop long-tems en figure produit de l'ennui, parce que cela n'eſt pas conforme à la Nature. Il faut dire auſſi qu'en général ces fictions, & ces êtres imaginaires ſont plus convenables au Poëme de Milton qu'à aucun autre, parce qu'il n'a que deux perſonnages naturels, je veux dire Adam & Eve : une grande partie de l'action ſe paſſe dans un Monde imaginaire, ainſi il a dû tirer les êtres de ſon imagination.

Digitized by Google

Je vois avec admiration le Péché, portier de l'enfer, ouvrant les portes de l'abyſme, mais incapable de les fermer enſuite; ce qui eſt réellement beau, parce que cela eſt vrai; mais que ſignifient Satan & la Mort ſe querellant, faiſant des grimaces horribles, & tout prêts à ſe battre?

La fiction du Cahos, de la Nuit & de la Diſcorde eſt plutôt une peinture qu'une allégorie, & je crois qu'elle mérite d'être approuvée, parce qu'elle inſpire du reſpect ſans horreur. Je ne doute pas que le pont bâti par le Péché & par la Mort ne fût ſifflé en France. Les Critiques de ce pays-là trouveroient cette fiction trop commune & tout-à-fait inutile; car, les ames des hommes, ſéparées du corps * n'ont pas beſoin d'un chemin bien pavé pour aller en Enfer.

Ils riroient auſſi en voyant le Paradis des Fous, en voyant les Moines, les Chapelets, les Indulgences, les Capuchons, les Bulles, les Reliques ſe promenans ſur les aîles des vents, & Saint Pierre poſté avec ſes clefs au guichet du Ciel. Il eſt certain que les plus vifs admirateurs de Milton ne ſçauroient juſtifier ces folles &

* Le Dante les fait aller en Enfer à cheval.

Digitized by Google

comiques imaginations, dignes de l'Arioſte.

Examinons à préſent la plus ſublime de toutes les fictions, je veux parler de la guerre dans le Ciel; le Comte de Roſcoumon, & M. Addiſſon, dont les ſentimens entraînent & juſtifient ceux de leurs compatriotes, admirent principalement cette partie du Poëme; ils employent toute la fineſſe de la critique, & toute la vigueur de l'éloquence à faire valoir cet endroit; je puis aſſurer que les choſes qu'ils admirent ſeroient inſupportables à des Critiques François : le Lecteur verra peut-être avec plus de ſatisfaction en quoi conſiſte une ſi grande différence de goût, & quelle en eſt la véritable cauſe.

Premierement, ces Critiques diroient que la guerre du Ciel, étant une choſe imaginaire & au-deſſus de notre nature, elle auroit dû plutôt être renfermée en deux ou trois pages qu'étendue en deux chants, parce que nous ſommes naturellement portés à éloigner de nous les objets qui ne tombent point ſous nos ſens.

Sur ce principe, ils ſoutiendroient que c'eſt une peine ſuperflue & vaine que de préſenter au Lecteur tous les caracteres

Digitized by Google

des chefs de cette guerre, & de peindre Raphaël, Michel, Abdiel, Moloch, & Nisroth, comme Homere peint Ajax, Diomède & Hector.

Car à quoi bon tracer les portraits de ces Etres si parfaitement étrangers au Lecteur, qu'il ne peut en aucune façon s'intéresser pour eux ? Par la même raison les Harangues prolixes de ces Héros imaginaires, ou avant la bataille, ou au milieu de l'action ; leurs insultes réciproques semblent une imitation peu sensée d'Homere.

Ces mêmes Critiques désapprouveroient les Anges, qui enlevent les montagnes, les bois, & les rochers, & les jettent à la tête de leurs ennemis. Plus une pareille invention, diroient-ils, tend au sublime, plus elle est basse & puérile ; les Anges armés de montagnes dans le Ciel ressemblent trop aux Dipsodes de Rabelais, qui étoient couverts d'une armure de pierre de six pieds d'épaisseur. L'artillerie est du même goût, & encore plus absurde, parce qu'elle est plus inutile.

Pourquoi ces machines de guerre sont-elles-là, puisqu'elles ne peuvent blesser les ennemis, mais les pousser seulement

Digitized by Google

hors de leur place & les faire tomber par terre ? En vérité, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, c'eſt-là jouer aux quilles ; & les choſes qui ſont ſi terribles & ſi grandes ſur la terre deviennent bien petites & bien mépriſables dans le Ciel.

Je laiſſe au Lecteur à prononcer ſi ces obſervations ſont ſolides ou mal fondées, & ſi je les ai portées trop loin. Mais ſuppoſé que mes idées ſoient juſtes, les Critiques les plus ſévéres doivent cependant avouer qu'il reſte aſſez de perfections à Milton pour expier tous ſes défauts : on me permettra de conclure cet article par deux autres obſervations.

Adam, ſon Héros & ſon principal perſonnage, eſt malheureux : ce qui démontre contre tous les Critiques, qu'un fort bon Poëme peut avoir une cataſtrophe funeſte, malgré toutes leurs prétendues régles.

Secondement, le *Paradis perdu* a une fin complette, la Fable y eſt filée parfaitement : Milton & le Taſſe ont eu ſoin de donner à leurs fictions une étendue proportionnée. L'un ſuit Adam & Eve juſqu'au moment qu'ils ſont chaſſés du Paradis ; l'autre ne finit ſon Poëme qu'à la

Digitized by Google

prise de Jérusalem : Homere & Virgile ont suivi une route différente : l'Iliade finit par la mort d'Hector, & l'Enéide par celle de Turnus.

Le peuple des Commentateurs a établi pour loi, qu'une maison ne devoit point être finie, parce qu'Homere & Virgile n'avoient point fini la leur. Mais si Homere avoit pris Troye, & si Virgile avoit marié Lavinie à Enée, les Critiques n'auroient pas manqué d'établir alors une loi directement contraire.

Si j'étois touché du plaisir vulgaire de vanter mon pays aux étrangers, j'essayerois de donner ici place à quelques-uns de nos Poëmes Epiques, & de les mettre dans un jour avantageux ; mais il faut que j'avoue sincerement, que parmi plus de cinquante que j'ai lus, il n'y en a pas un qui soit supportable : ainsi au lieu de critiquer vainement quelques miserables Poëmes François, je suis reduit à rechercher pourquoi nous n'en avons pas un seul que nous puissions avouer. Car il semble un peu étrange qu'une Nation qui se glorifie d'avoir réussi dans tous les autres genres de Poësie, ressemble si peu à elle-même dans cette espece particuliere.

Digitized by Google

J'ai entendu accuſer ici la Langue Françoiſe d'inſuffiſance, comme n'étant ni aſſez énergique, ni aſſez majeſtueuſe, pour atteindre à la ſublimité de la Poëſie Epique : mais je ſuis perſuadé que chaque Langue a ſon génie particulier, formé principalement par le génie de la Nation qui la parle, & aſſorti à ſon caractere ; d'un côté plus ou moins de liberté dans le gouvernement & dans la Religion, un commerce plus ou moins libre entre les deux ſexes, l'exemple & l'influence des premiers Auteurs qui ont écrit avec ſuccès, & dont le ſtyle eſt devenu le modéle général : tous ces motifs concourent à déterminer la nature d'une Langue, & à la rendre étendue, ou reſſerrée, forte ou foible, ſublime ou baſſe.

D'un autre côté la rudeſſe d'un grand nombre de conſonnes, la douceur des voyelles qui dominent, la longueur ou la briéveté des mots, & d'autres choſes pareilles donnent le pli à un idiome, & le rendent plus ou moins propre à une certaine façon particuliere d'écrire.

Conſiderons la molleſſe efféminée de la Langue Italienne énervée par ſes voyelles & par l'oiſiveté des Italiens, occupés toute leur vie de la recherche de ces Arts qui

Digitized by Google

amolliſſent ou diſſipent l'eſprit ; nous ceſſerons de nous étonner que ce langage ſemble être celui de l'Amour.

La liberté de la Société en France & le tour clair & naturel avec lequel on s'y exprime, rend la Langue Françoiſe fort propre à la converſation ; l'ancienne dureté de la Langue Angloiſe changée à préſent en force & en énergie, ſa richeſſe & les différentes inverſions qu'elle a admiſes, la rendent capable de tout entreprendre ; d'ailleurs la force de cet idiome s'eſt conſiderablement accrue par la nature du gouvernement, qui permet aux Anglois de parler en public, & par la liberté de conſcience, qui leur rend familiere l'écriture, & le langage des Prophetes. Auſſi leur Poëſie approche-t-elle beaucoup de ce ſublime oriental, qui paroît preſque ſurnaturel. Il y a ſoixante ou quatre-vingt ans que toutes les Harangues dans le Parlement étoient pleines d'expreſſions tirées des Ecrivains Hébreux. Mais les qualités dominantes d'une Langue n'entraînent point avec elles l'excluſion des autres qualités. Il y a eu des ouvrages ſublimes en Italien : quelques Poëtes Anglois ont écrit gracieuſement ſur l'Amour, & la

Digitized by Google

France ne doit pas déſeſperer d'avoir * un Poëme Epique.

La Langue Françoiſe eſt forte & majeſtueuſe dans les Tragédies de Corneille; de tems en tems même elle s'y éleve au-deſſus de la vraie meſure du ſublime. Loin de manquer d'énergie & de grandeur, j'oſe aſſurer qu'elle a un défaut contraire, & c'eſt un ſecret que je découvre au Public: nous pouvons à peine exprimer heureuſement les choſes communes dans notre Poëſie héroïque; le génie de la Nation, & par conſéquent le tour du langage ne nous permettent pas de faire la deſcription des harnois d'un cheval, des roues d'un chariot & d'autres choſes pareilles. Nous pouvons bien louer la vie de la campagne en général, mais non pas en détailler toutes les petites circonſtances. Cela eſt évité généralement par tous nos bons Ecrivains, qui ont connu le génie de la Langue à cet égard: enfin nous avons ce déſavantage que nous n'oſons nommer une infinité de choſes, ni même

* Dans toute notre Hiſtoire il n'y avoit que le ſujet de la *Ligue* dont on pût faire un Poëme intereſſant. Un grand homme l'a traité avec le plus éclatant ſuccès, & a vengé la Nation du reproche que les étrangers lui faiſoient de n'avoir pu produire un Poëme épique.

Digitized by Google

les rendre par une périphraſe. M. Pope, dans ſa Traduction d'Homere, peut ſans rien craindre, bleſſer un Héros dans l'endroit où les os & la veſſie s'éloignent, ou le percer au travers de ſon épaule droite.

Une pareille deſcription ſeroit regardée en France comme platte & burleſque. La Nature ouvre aux Anglois un champ ſpacieux, dans lequel ils peuvent courir à leur gré, tandis que nous ſommes bornés à un eſpace étroit, dans lequel nous ne pouvons marcher que d'un pas timide & avec une extrême circonſpection.

C'eſt à cette heureuſe liberté dont jouit la Nation Angloiſe, que ſont dûes pluſieurs excellentes Traductions en vers des anciens Poëtes, au lieu que les François n'ont pu que traduire en proſe Virgile, Homere, Lucrece, Ovide, &c.

M. de la Motte de l'Académie Françoiſe eſt le ſeul homme de mérite & de réputation qui ait eſſayé de mettre l'Iliade en vers. Mais il a été obligé de réduire les 24. Livres d'Homere à 12. où même il n'y a pas plus de vers que dans quatre du Poëme Grec. Son Iliade n'eſt qu'un abrégé de l'original : encore l'a-t-on trouvée trop longue.

Digitized by Google

Après tout, si l'esclavage & la timidité de la Langue Françoise la rendent inhabile à la traduction d'Homere & de Virgile, je ne comprends pas pourquoi cela empêcheroit la Nation de tirer de son propre fonds un Poëme Epique.

Je crois qu'un Poëme peut fort bien se passer des descriptions méchaniques ou anatomiques. Nous voulons qu'un Auteur remue nos passions ; qu'il développe les replis de l'ame, qu'il décrive les usages divers des peuples, qu'il exprime les différentes maximes que la différence des gouvernemens produit dans le caractere des hommes : en un mot, qu'il parle la Langue du monde poli & spirituel. Nous le dispensons volontiers de faire le Chirurgien, le Menuisier, le Charpentier, quand même il s'exprimeroit élégamment par rapport à tous ces Arts.

Le Cardinal de Rets & le Comte de Clarendon, dans leurs Mémoires, remontent à la source des guerres civiles, & font des portraits finis de ceux dont l'ambition fut fatale à la France & à l'Angleterre. Mais ces deux grands Ecrivains ne s'amusent point à décrire exactement comment un tel Officier fut blessé au travers de la vessie, & un autre dans le rognon : ils ne perdent point leur tems à

Digitized by Google

décrire élégamment de quel bois étoient conſtruits les bancs de la Chambre du Parlement.

Pourquoi donc un Poëte Epique ſeroit-il dans la néceſſité de s'occuper de minuties, dont un noble Hiſtorien auroit honte?

J'ajouterai à cette petite digreſſion ſur notre langage & ſur notre verſification, qu'un Poëme Epique eſt une entrepriſe plus périlleuſe en France que dans quelqu'autre pays que ce ſoit : non ſeulement parce que nous ſommes aſſervis à la rime, mais parce que notre rime & toutes les autres parties de notre verſification, ſont ſujettes aux régles les plus fatigantes & les plus difficiles. Notre Langue ne manque point de majeſté, mais de liberté.

L'eſclavage eſt toûjours un obſtacle à l'abondance ; il faut avouer auſſi que notre Langue n'eſt pas aujourd'hui auſſi riche qu'elle pourroit l'être. Nous nous ſommes défaits d'une multitude d'anciennes expreſſions fort énergiques, & cette perte a beaucoup affoibli la Langue Françoiſe ; les Anglois au contraire ont naturaliſé pluſieurs de nos anciens mots, comme ils ont naturaliſé pluſieurs de nos compatriotes, & ils ont ainſi augmenté à nos dépens & leur Langue & leur Nation.

Digitized by Google

SUITE

DES PIÉCES FUGITIVES

DE MONSIEUR DE V***.

EPÎTRE

*A M. le Maréchal de R*** , dans l'Iſle de Minorque.*

Depuis plus de quarante années
Vous avez été mon Héros,
J'ai préſagé vos deſtinées.
Ainſi qu'Achille dans Scyros
Paroiſſoit ſe livrer en proye
Aux jeux, aux Amours, au repos,
Et devoit un jour ſur les flots
Porter la flamme devant Troye :
Ainſi quand Phryné dans ſes bras
Tenoit le jeune Alcibiade,
Phryné ne le poſſedoit pas ;
Et ſon nom fut dans les combats

Digitized by Google

Egal au nom de Miltiade:
Jadis les Amans, les Epoux,
Trembloient en vous voyant paroître;
Près des Belles & près du Maître,
Vous avez fait plus d'un jaloux,
Enfin c'eſt aux Héros à l'être.

C'eſt rarement que dans Paris,
Parmi les feſtins & les ris,
On démêle un grand caractere;
Le préjugé ne conçoit pas
Que celui qui ſçait l'art de plaire
Sçache auſſi ſauver les Etats.
Le grand homme échappe au Vulgaire:
Mais lorſqu'aux champs de Fontenoi
Il ſert ſa Patrie & ſon Roi,
Quand ſa main des peuples de Genes
Défend les jours & romp les chaînes;
Lorſqu'auſſi prompt que les éclairs,
Il chaſſe les Tyrans des mers,
Des murs de Minorque opprimée;
Alors ceux qui l'ont reconnu
En parlent comme ſon Armée:
Chacun dit, *je l'avois prévu*,
Les ſuccès font la renommée.

Homme aimable, illuſtre Guerrier;
En tout tems l'honneur de la France,
Triomphez de l'Anglois altier,
De l'Envie & de l'Ignorance.

Digitized by Google

Je ne ſçais ſi dans Port-Mahon
Vous trouverez un Statuaire ;
Mais vous n'en avez plus à faire,
Vous avez gravé votre nom
Sur les débris de l'Angleterre :
Il ſera beni chez l'Ibere,
Et chéri dans ma Nation.

De deux *Richelieu* ſur la Terre
Les exploits ſeront admirés ;
Déja tous deux ſont comparés,
Et l'on ne ſçait quel on préfere.
Le Cardinal affermiſſoit,
Et partageoit le rang ſuprême
D'un Maître qui le chériſſoit ;
Vous vengez un Roi qui vous aime :
Le Cardinal fut plus puiſſant,
Et même un peu trop redoutable ;
Vous me paroiſſez bien plus grand,
Puiſque vous êtes plus aimable.

Digitized by Google

VERS,

*Faits à l'occaſion du * Diſcours Latin du R. P. Maiſter, Jéſuite, Profeſſeur d'Eloquence, prononcé devant LL. MM. II. & R. le jour de la cérémonie de l'inauguration de l'Univerſité, faite le 5. Avril 1756.*

QUand un Roi bienfaiſant, que ſes Peuples bénifſent,
Les a comblés de ſes bienfaits,
Les autres Nations à ſa gloire applaudiſſent,
Les étrangers charmés deviennent ſes ſujets:
Tous les Rois à l'envi vont ſuivre ſes exemples,
Il eſt le bienfaiteur du reſte des mortels;
Et tandis qu'aux beaux Arts il éléve des Temples,
Dans nos cœurs il a des Autels.
Dans Vienne à l'indigence on donne des aſiles,
Aux guerriers des Leçons, des honneurs aux beaux Arts,
Et des ſecours aux Arts utiles.
Connoiſſez à ces traits la fille des Céſars.
Du Danube embelli les rives fortunées

* Ce Diſcours a été traduit grand *in-fol.* 56. pages, avec de très-belles vignettes, & ſe vend à Veniſe chez *Trattner*, Imprimeur de la Cour.

Digitized by Google

Font retentir la voix des premiers des Germains ;
Leurs chants ſont parvenus aux Alpes étonnées,
Et l'Echo les rendit aux rivages Romains.
Le Rhône impétueux & la Tamiſe altiere
Répetent les mêmes accens.
THERESE & ſon Epoux ont dans l'Europe entiere
Un concert d'applaudiſſemens.
Couple auguſte & chéri, recevez cet hommage
Que cent Nations ont dicté ;
Pardonnez cet éloge & ſouffrez ce langage
En faveur de la vérité.

Digitized by Google

EPÎTRE

DE MONSIEUR DE V***.

*Ecrite à Monſieur des Mahys**.

MOn cher éleve, qui valez mieux que moi, le grand *Tronchin* vous a donc tiré d'affaire ? il a fait revenir de plus loin une de mes niéces (Madame de Fontaine) qui eſt actuellement dans mon Hermitage, où je voudrois bien vous tenir ; mais les vieux oncles ſont un peu plus difficiles à traiter.

S'il ne m'a pas encore rendu la ſanté, il m'a donné un grand plaiſir en m'apportant votre jolie Epître, & voici ma triſte Réponſe :

Vous ne comptez pas trente hyvers :
Les graces ſont votre partage :
Elles ont dicté vos beaux vers ;
Mais je ne ſçais par quel travers

* Auteur de la Comédie de l'*Impertinent*, & de pluſieurs Piéces fugitives pleines d'eſprit & de portraits ſur les Mœurs du jour.

Digitized by Google

Vous vous proposez d'être sage.
C'est un mal qui prend à mon âge,
Quand le ressort des passions,
Quand de l'Amour la main divine,
Quand les belles tentations
Ne soutiennent plus la machine.
Trop tôt vous vous désespérez ;
Croyez-moi, la raison sévere
Qui trompe vos sens égarés,
N'est qu'une attaque passagere.
Vous êtes jeune & fait pour plaire,
Soyez sûr que vous guérirez :
Je vous en dirois davantage
Contre ce mal de la raison
Que je hais d'un si bon courage ;
Mais je médite un gros ouvrage
Pour le Vainqueur de Port-Mahon.
Je veux peindre à ma Nation
Ce jour d'éternelle mémoire.
Je dirai, moi qui sçais l'histoire,
Qu'un Géant nommé Gérion *
Fut pris autrefois par Alcide,
Dans la même Isle, au même lieu,
Où notre brillant Richelieu
A vaincu l'Anglois intrépide.
Je dirai qu'ainsi que Paphos,
Minorque ** à Venus fut soumise :

* Gérion, Roi des Isles Baleares.
** Minorque, autrefois l'Isle Aphrodise, l'Isle de Vénus.

Digitized by Google

Vous voyez bien que mon Héros
Avoit double droit à sa prise.
Je suis Prophete quelquefois.
J'ai prédit ses heureux exploits,
Malgré l'envie & la critique;
Et l'on prétend que je lui dois
Encor une Ode pindarique.
Mais les Odes ont peu d'appas
Pour des Guerriers & pour moi-même;
Et je conviens qu'il ne faut pas
Ennuyer les Héros qu'on aime.

Je conçois aussi qu'il ne faut pas ennuyer ses amis. Je finis au plus vîte en vous assurant que je vous aime de tout mon cœur, &c.

VERS

Du même Auteur à M. de Richelieu, au sujet des Ouvrages qui ont paru sur la Prise de Port-Mahon.

RIval du Conquérant de l'Inde,
Tu bois, tu plais & tu combats;
Le pampre, le laurier, le myrthe suit tes pas,
Tu prends Chypre & Mahon, mais nous perdons le Pinde.

Digitized by Google

En vain l'Anglois moqueur lançoit de toutes parts
Sur un vainqueur muſqué les feux & les brocards ;
Chez nous l'ambre eſt ami de la fatale poudre :
Tu ſemois les bons mots, les ſouris & la foudre,
L'Ironie à tes pieds tombe avec leurs remparts :
Leurs Chanſons t'inſultoient, leurs défaites te vantent ;
Mais nos Rimeurs jaloux profanent tes lauriers ;
Veux-tu rendre l'honneur à tes ſuccès guerriers,
Viens ſiffler ceux qui les chantent.

Digitized by Google

ODE A VÉNUS,

Par M. le Marquis de Mineure.

CRuelle mere des Amours,
Toi que j'ai ſi long-tems ſervie,
Ceſſe enfin d'agiter ma vie,
Et laiſſe en paix mes derniers jours :
Ta tyrannie & tes caprices
Font payer trop cher tes délices.
C'eſt trop gémir dans ta priſon ;
Briſe les fers qui m'y retiennent,
Et permets que mes vœux obtiennent
Les fruits tardifs de la raiſon.

Déja m'échappe le bel âge,
Qui convient à tes favoris,
Et des ans le ſenſible outrage
Me va donner des cheveux gris.
Si pour moi le deſſein de plaire
Devient un eſpoir téméraire,
Que puis-je encore déſirer ?
Quelle erreur de remplir mon ame
D'une vive & conſtante flamme,
Que je ne ſçaurois inſpirer !

Digitized by Google

Quand on ſçait unir & confondre
En deux cœurs mêmes ſentimens,
Et que les yeux de deux Amans
Sçavent s'entendre & ſe répondre;
Quand on ſe livre tout le jour
Aux ſoins d'un mutuel amour,
De quels tranſports l'ame eſt ravie!
Dans ces momens délicieux
Un mortel porte-t-il envie
A la félicité des Dieux?

Mais l'amorce de tes promeſſes
N'eut que trop l'art de m'éblouir.
Reſerve toutes tes careſſes
A l'heureux âge d'en jouir;
Serre de la plus forte chaîne
L'ardent Cléon, la jeune Ismene;
Vole où t'appellent leurs défis;
Fais-les mourir, fais-les revivre,
Et que ta faveur les enivre
D'un torrent d'amoureux plaiſirs.

Pour moi, dans un champêtre aſyle,
Où l'Arou de ſes claires eaux
Baigne le pied de nos côteaux,
Je cherche un bonheur plus tranquille,
Sur des fleurs mollement couché,

Digitized by Google

Avec un esprit détaché
Des biens que le courtisan brigue ;
Sur moi le pere du repos,
Le sommeil, d'une main prodigue,
Versera ses plus doux pavots.

Je verrai quelquefois éclore
Dans les prés les aimables fleurs,
Odorantes filles des pleurs
Que verse la naissante Aurore ;
Je verrai tantôt mes guerets
Dorés par la blonde Cérès :
Dans leur tems les dons de Pomone
Feront plier mes espaliers,
Et mes vignobles en Automne
Rempliront mes vastes celliers.

Mais quel trouble & quelles allarmes
Viennent me saisir malgré moi!
Pourquoi Céphise, hélas! pourquoi
Ne puis-je retenir mes larmes ?
Dans mon sein je les sens couler.
Je rougis, je ne puis parler ;
Un cruel ennui me dévore.
Ah! Venus, ton fils est vainqueur :
Oui, Céphise, je brûle encore ;
Tu regnes toûjours sur mon cœur.

Digitized by Google

Quelquefois la douceur d'un ſonge
Te rend ſenſible à mes tranſports.
Charmes ſecrets, divins tréſors,
N'êtes-vous alors qu'un menſonge ?
Une autre fois avec dédain,
Tu te dérobes ſous ma main :
J'embraſſe une ombre fugitive ;
Et te cherchant à mon réveil,
Je hais la clarté qui me prive
Des doux fantômes du ſommeil.

VERS du même,

Sur l'Art d'aimer d'Ovide.

CEtte lecture eſt ſans égale ;
Ce Livre eſt un petit Dédale,
Où l'eſprit prend plaiſir d'errer.
Cloris, ſuivez les pas d'Ovide ;
C'eſt le plus agréable Guide,
Qu'on peut choiſir pour s'égarer.

Digitized by Google

CHANSON,

De M. le Chevalier de la Ferté.

SI tu veux, ſans ſuite & ſans bruit,
Noyer tous tes chagrins, & boire à ta maîtreſſe,
Viens, je ſçais un réduit
Inacceſſible à la triſteſſe;
Là, nous ſerons ſervis de la main d'une Hôteſſe
Plus belle que l'Aſtre qui luit;
Et mêlant au bon vin quelque peu de tendreſſe,
Content du jour, nous attendrons la nuit.

IMPROMPTU,

De M. le Duc de la Ferté pour ſa femme.

JE ſens pour vous renaître dans mon ame
Tous les tranſports d'une amoureuſe flamm
Mais,
Si vous n'étiez pas ma femme,
Vous ne la ſeriez jamais.

Digitized by Google

CHANSON

Adreſſée à Louis XIV. par Mademoiſelle de Meneton, fille de M. le Duc de la Ferté.

JE ne ſuis qu'une Bergere,
Et j'oſe, ſur la fougere,
Chanter les glorieux exploits
Du plus puiſſant des Rois.
J'aime à parler de la victoire,
Qui ſoûmet en tous lieux les peuples ſous ſes loix:
Mais, hélas! qu'une foible voix
Répond mal à tant de gloire!

EPITRE

A M. Aved, Peintre célébre.

PEindre des traits, copier un viſage,
C'eſt un ſecret que peut donner l'uſage;
C'eſt un ſecret qui devient ſi commun,
Que grace au ciel, il ceſſe d'en être un.
Eſt-il au monde, Etat, Princes, ou Ville,
Où l'on n'ait pas cette adreſſe futile,
Qui didactique & froide en ſes tranſports,
Croit peindre l'homme en peignant ſes dehors?

Digitized by Google

Mais de ſçavoir décrire ſur la toile,
Le cœur humain, ſon penchant, ſon étoile;
Dans un regard, ſur un ſourcil parlant,
Tracer l'état, les mœurs & le talent;
Faire que l'ame à travers les prunelles
Pouſſe au dehors de vives étincelles:
Sçavoir enfin donner à la couleur
Le mouvement, le ſouffle, la chaleur;
Et par l'effet de cet adroit ſyſtême,
Mettre en ſuſpens la nature elle-même;
C'eſt un ſecret aſſez rare par-tout,
Dont la recette eſt un préſent du Goût.

Oui, cher *Aved*, c'eſt la ſeule nature
Qui ſçait fournir cette méthode ſûre:
Pour la ſaiſir il faut l'étudier,
Et comme toi s'en rendre l'écolier.
Ceux que ta main conſacre, immortaliſe,
Seront toûjours revûs avec ſurpriſe.
Leur caractere, au bout de ton pinceau,
Se fait ſentir. Dans ton ſçavant tableau
Tout ce qu'ils ſont en un point ſe raſſemble;
Tu peins le corps & l'ame tout enſemble.
Et de-là vient que tes riches portraits,
Répétant l'homme, animant tous ſes traits,
Plus éloquens, plus vrais que l'Eſtampe,
Font ſon hiſtoire à la race future.

Rends par ton art à nos derniers neveux
De notre tems tous les hommes fameux;

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

Et vous, Beautés, dont l'aimable jeuneſſe,
Malgré vos ſoins court après la vieilleſſe,
Par le pinceau, l'inconſtance des tems
Reſpectera vos charmes éclatans;
Sur votre bouche il fixera les Graces;
Et ſans jamais abandonner vos traces,
Le tendre Amour, en dépit de la mort,
De vos attraits éterniſant le ſort,
Leur produira dans le cours de chaque âge,
De tous les cœurs la tendreſſe & l'hommage.

ODE,

Sur l'harmonie des vers, par M. de la Faye.

MAuvais goût né de l'habitude,
Faux enchantement du Lecteur,
Rime, meſure, vaine étude,
Le Peuple Goth fut ton Auteur.
Non, tu n'es point la Poëſie:
Du plus beau feu l'ame ſaiſie,
En proſe s'énonce bien mieux;
Les vers dans des ſiécles barbares
Ont eu de nos ayeux ignares,
Le nom de langage des Dieux.

Tel eſt l'audacieux blaſphême
Qu'on profere contre Apollon.

Digitized by Google

Hé qui ? c'eſt *La Motte* lui-même,
Déſerteur du ſacré vallon.
Mais cette erreur qu'il nous propoſe,
En vain de ſa ſubtile proſe
Emprunte un éclat ſpécieux ;
Suivant la rime & la cadence,
Sur le Parnaſſe il a d'avance
Expié ſon tort à nos yeux.

Cenſeur de notre Tragédie,
Il oſe en ſes réflexions
Croire qu'une proſe hardie
Peut nous peindre les paſſions :
Que c'eſt violer la Nature,
Que d'aſſervir à la meſure
Et de rimer un ſentiment ;
Oubliant que c'eſt par ce charme
Qu'Inès communique l'allarme
Qu'elle éprouve pour ſon Amant.

Quoi ! de l'Ode dont Polimnie
A ſes Amans nota les airs,
Il veut abjurer l'harmonie
Qu'elle doit au charme des vers !
Pindare, Anacréon, Horace,
Ont donc abuſé le Parnaſſe

Digitized by Google

Par leurs immortelles Chanſons !
J'entends *Malherbe* qui ſoupire,
De voir qu'on oſe de ſa lyre
Dédaigner les aimables ſons.

Le ſage dès les premiers âges,
En vers voulut dicter ſes loix :
Digne prix des plus grands courages,
Les vers chanterent les exploits.
Qu'on liſe au Temple de Mémoire
Les noms conſacrés à la gloire,
Calliope les a tracés ;
Tous ceux que ſon burin aimable
N'a pas gravés d'un trait durable,
Sont peu lûs ou ſont effaçés.

Art des vers, par quelle magie,
Au gré de tes ſons enchanteurs,
L'emportes-tu ſur l'énergie,
Dont ſe vantent les Orateurs ?
Dans Rome bravant la Nature,
Octave inſenſible & parjure
La remplit de ſang & d'horreur :
Eh ! qui ne ſçait qu'à l'harmonie
Du divin Chantre d'Antonie
Il ne put refuſer des pleurs.

Digitized by Google

Marcellus, dont les deſtinées
Priverent trop tôt l'Univers,
Moins de larmes furent données
A ton trépas, qu'à ſes beaux vers.
O Poëſie! à ta puiſſance
Que peut oppoſer l'éloquence?
Quel miracle a-t-elle à citer?
Seroit-ce un fougueux Démoſthène,
Suivi d'un peuple qu'il entraîne;
Flots toûjours prêts à s'agiter?

Ami né de la ſymétrie,
L'homme en recherche l'agrément:
Des merveilles de l'induſtrie,
Seule elle fait l'enchantement.
A notre oreille la Muſique
Offre un mouvement ſymétrique,
De tons dont l'ordre fait les loix.
L'impreſſion plus délicate
De cet ordre en beaux vers nous flatte,
Et ſur l'eſprit même a ſes droits.

Mais cet Art frivole & pénible
Eſt, dit-on, méchanique en ſoi:
De plus d'un obſtacle invincible
Souvent l'eſprit ſubit la loi.
La cadence ou le ſens vous gêne?

Digitized by Google

Quelquefois la recherche eſt vaine,
D'un mot qui les ſerve tous deux :
La rime à cet autre s'oppoſe ;
D'un autre qui plairoit en proſe,
Le choix ne ſeroit pas heureux.

O combien le ſage eſt louable,
Qui s'abaiſſant à ce détail,
Pour rendre la ſageſſe aimable,
N'en dédaigne pas le travail ?
Des traits de l'Hélicon parée
Il peut nous ramener Aſtrée,
L'homme va goûter l'équité.
Ainſi de la main de ſa mere
L'enfant boit la liqueur amere
Par quelque douceur invité.

De la contrainte rigoureuſe,
Où l'eſprit ſemble reſſerré,
Il acquiert cette force heureuſe
Qui l'éléve au plus haut degré.
Telle dans des canaux preſſée
Avec plus de force élancée,
L'onde s'éleve dans les airs ;
Et la régle qui ſemble auſtere
N'eſt qu'un art plus certain de plaire
Inſéparable des beaux vers.

Digitized by Google

Non, le travail n'eſt point ſervile,
Quand la raiſon en eſt l'objet :
Qu'elle plaiſe en ton vers utile,
Qu'elle t'en dicte le ſujet.
Médite, polis, remanie ;
Des dons du Dieu de l'harmonie
Aucun ſans peine ne jouit :
C'eſt l'encens qu'Apollon déſire ;
A ce prix il prête ſa lyre,
Et l'obſtacle s'évanouit.

Digitized by Google

ADDITION

*A la Lettre écrite de Sully à l'Abbé de Chaulieu par M. de V***, dans laquelle il feint une apparition de Chapelle & de Bachaumont.*

JE vous dirai pourtant en confidence, & si la Poste ne me pressoit, je vous le rimerois ; ce *Bachaumont* n'est pas trop content de *Chapelle*, il se plaint de ce qu'après avoir travaillé ensemble au même Ouvrage, *Chapelle* lui a volé la moitié de la réputation qui lui en revient, & prétend que c'est à tort que le nom de son Compagnon a étouffé le sien. *Car c'est moi*, me dit-il, *qui ai fait les plus jolies choses du* Voyage ; *témoins ces vers.*

Sous ce berceau qu'Amour exprès
Fit pour toucher quelque inhumaine,
L'un de nous deux un jour au frais,
Assis près de cette fontaine,
Le cœur percé de mille traits,
D'une main qu'il portoit à peine,
Grava ces vers sur un cyprès.

Hélas ! que l'on seroit heureux,
Dans ce beau lieu digne d'envie,
Si toûjours aimé de Sylvie,
L'on pouvoit, toûjours amoureux,
Avec elle passer la vie.

Digitized by Google

PRÉFACE

DE L'ANTI-MACHIAVEL.

JE crois rendre service aux hommes en publiant l'*Examen de Machiavel*. L'illustre Auteur de cette réfutation est une de ces grandes ames que le Ciel forme rarement pour ramener le genre humain à la vertu, par leurs préceptes & par leurs exemples. Il mit par écrit ces pensées, il y a quelques années, dans le seul dessein d'écrire des vérités que son cœur lui dictoit. Il étoit encore très-jeune; il vouloit seulement se former à la sagesse & à la vertu; il comptoit ne donner des leçons qu'à soi-même; mais ces leçons qu'il s'est données méritent d'être celles de tous les Rois, & peuvent être la source du bonheur des hommes. Il me fit l'honneur de m'envoyer son manuscrit; je crus qu'il étoit de mon devoir de lui demander la permission de le publier. Le poison de Machiavel est trop public, il falloit que l'antidote le fût aussi; on s'arrachoit à l'envi les copies manuscrites, il en couroit déja de très-fautives, & l'ouvrage alloit paroître défiguré si je n'avois eu le soin de fournir cette co-

Digitized by Google

pie exacte, à laquelle j'espere que les Libraires se conformeront.

On sera sans doute étonné, quand j'apprendrai aux Lecteurs que celui qui écrit en François d'un style si noble, si énergique & souvent si pur, est un jeune étranger, qui n'étoit encore jamais venu en France. On trouvera même qu'il s'exprime beaucoup mieux qu'Amelot de la Houssaye, que je fais imprimer à côté de la réfutation; mais c'est ainsi que celui dont je publie l'ouvrage a réussi dans toutes les choses auxquelles il s'est appliqué. Qu'il soit Anglois, Espagnol ou Italien, il n'importe, ce n'est pas de sa patrie, mais de son Livre dont il s'agit ici. Je le crois mieux fait & mieux écrit que celui de Machiavel; & c'est un bonheur pour le genre humain qu'enfin la vertu ait été mieux ornée que le vice.

Maître de ce précieux dépôt, j'ai laissé exprès quelques expressions de génie qui ne sont pas tout-à-fait françoises, mais qui méritent de l'être; & jose dire que ce Livre peut à la fois perfectionner notre Langue & nos mœurs. Au reste, j'avertis que tous les Chapitres ne sont pas autant de réfutations de Machiavel, parce que cet Italien

Digitized by Google

ne prêche pas le crime dans tout son Livre. Il y a quelques endroits de l'ouvrage que je présente qui sont plutôt des réflexions sur Machiavel que contre Machiavel ; voilà pourquoi je donne au Livre le titre d'*Examen*.

L'illustre Auteur ayant pleinement répondu à Machiavel, mon partage sera ici de répondre en peu de mots à la Préface d'Amelot de la Houssaye. Ce Traducteur a voulu se donner pour un Politique ; mais je puis assurer que celui qui combat ici Machiavel est véritablement ce qu'Amelot veut paroître.

Amelot étoit un de ces Auteurs qui composent pour vivre, & ce qu'on peut dire peut-être de plus favorable pour lui, c'est qu'il traduisit le *Prince de Machiavel*, & en soûtint les maximes plutôt dans l'intention de débiter son Livre que dans celle de persuader : il parle beaucoup de raison d'Etat dans son Epître dédicatoire, mais un homme * qui n'a pas eu le secret de se tirer de la misere entend mal à mon gré la raison d'Etat.

* Ayant été Secrétaire d'Ambassade.

Digitized by Google

Il veut juſtifier ſon Auteur par le témoignage de Juſte-Lipſe, qui avoit, dit-il, autant de piété & de Religion que de ſçavoir & de politique. Sur quoi je remarquerai, 1°. que Juſte-Lipſe & tous les Sçavans, dépoſeroient en vain en faveur d'une doctrine funeſte au genre humain; 2°. que la *Piété* & la *Religion* dont on ſe pare ici très-mal à propos, enſeignent tout le contraire; 3°. que Juſte-Lipſe né Catholique, devenu Luthérien, puis Calviniſte, & enfin redevenu Catholique, ne paſſa jamais pour un homme Religieux, malgré ſes très-mauvais vers pour la Vierge. 4°. que ſon gros Livre de Politique eſt le plus mépriſé de ſes ouvrages, tout dédié qu'il eſt aux Empereurs, Rois & Princes, 5°. qu'il dit préciſément le contraire de ce qu'Amelot lui fait dire. » Plût à » Dieu, dit Juſte-Lipſe, page 9. de l'Edi» tion de Plantin, que Machiavel eût » conduit ſon Prince au Temple de la ver» tu & de l'honneur; mais en ne ſuivant » que l'utile, il s'eſt trop écarté du che» min royal de l'honnête.

Amelot a ſupprimé exprès ces paroles. La mode de ſon tems étoit encore de citer mal à propos; mais altérer un paſſage auſſi eſſentiel, ce n'eſt pas être pédant, ce n'eſt

Digitized by Google

pas se tromper, c'est calomnier. Le grand homme dont je suis l'Editeur, ne cite point, mais on je me trompe fort, ou il sera cité à jamais par tous ceux qui aimeront la raison ou la justice.

Amelot s'efforce de prouver que Machiavel n'est point impie, il s'agit bien ici de piété. Un homme donne au monde des leçons d'assassinat & d'empoisonnement, & son Traducteur ose parler de sa dévotion.

Les Lecteurs ne prennent point ainsi le change : Amelot a beau dire que son Auteur a beaucoup loué les Cordeliers & les Jacobins ; il n'est point ici question de Moines, mais de Souverains à qui l'Auteur vouloit enseigner l'art d'être méchans, qu'on ne sçavoit que trop sans lui.

D'ailleurs croiroit-on bien justifier Miriwits, Cartouche, ou Ravaillac, en disant qu'ils avoient de très-bons sentimens sur la Religion, & se servira-t-on toûjours de ce mot sacré pour flétrir les plus honnêtes gens, & pour justifier les plus corrompus & les plus criminels ?

César Borgia, dit encore le Traduc-

Digitized by Google

teur, *eſt un bon modéle pour les Princes nouveaux*; c'eſt-à-dire pour les uſurpateurs. Mais premierement tout Prince nouveau n'eſt point uſurpateur : les Médicis étoient nouvellement Princes, & on ne pouvoit leur reprocher d'uſurpation. Secondement l'exemple du bâtard d'Alexandre VI. toûjours déteſté & ſouvent malheureux, eſt un méchant modéle pour tout Prince.

Enfin la Houſſaye prétend que Machiavel haïſſoit la tyrannie : ſans doute tout homme la déteſte ; mais il eſt bien lâche & bien affreux de la déteſter & de l'enſeigner.

Je n'en dirai pas davantage, il faut écouter le vertueux Auteur dont je ne ferois qu'affoiblir les ſentimens & les expreſſions.

EPÎTRE

*De M. de S. L*** à M. . . .*

JE revois donc les bords où le Ciel m'a fait naître,
Là, j'ai vû comme un jour paſſer mes premiers ans;
J'exerçois ſans objet mes organes naiſſans ;
Charmé de voir, d'agir, d'entendre, de connoître,

Je

Digitized by Google

Je semblois essayer ma pensée & mes sens,
Et m'assurer du plaisir d'être.

C'est ici que la voix d'un Maître
A troublé mes jeux innocens.
La raison des parens gêne le premier âge ;
La tendresse & l'humeur nous prodiguent leurs soins ;
Bientôt de nouveaux goûts, mille nouveaux besoins
Nous font sentir notre esclavage.
Le cœur inquiet & volage
Veut s'égarer en liberté,
Et sur les ondes emporté,
Craint le Pilote & non l'orage.

D'un joug utile on se dégage,
L'espérance au front gai vient flatter nos desirs :
J'étois embarrassé du choix de mes plaisirs ;
Tout devoit être mon partage ;
J'entreprenois mille travaux,
Je me faisois aimer, j'étois utile au monde,
Je suffisois à tout : obstacles & rivaux,
Rien n'arrêtoit une ame ardente & vagabonde,
Qui prévoyoit dans tout quelques succès nouveaux.

Il me semble qu'ici de souffle du Zéphire
M'apporte des esprits plus purs & plus nombreux ;
Dans ces lieux, où je fus heureux,
Avec plaisir encor quelquefois je respire :
Je crois m'y retrouver à la fleur de mes ans ;
Mon cœur s'épanouit sous un ciel qui s'épure,

Digitized by Google

Et le printems de la nature,
Pour un instant du moins m'y rend à mon printems,
Je voudrois retenir l'erreur où je me plonge ;
C'est ainsi qu'un Amant, chagrin que le réveil
Du bonheur qu'il goûtoit lui prouve le mensonge,
S'efforce à retomber dans les bras du sommeil,
Pour être encor heureux en songe.

J'espérois autrefois : espérer c'est jouir ;
Le remors n'altéra jamais ces jouissances ;
Mais le tems fait évanouir
Ces chimériques esperances.
Je perds tous les objets qu'il ôte à mes desirs ;
De l'avenir trompeur j'ai perdu les plaisirs ;
Sous ses voiles obscurs, au printems de mon âge,
Je voyois mille biens qu'il alloit m'apporter ;
Quand d'un œil plus certain j'en perce le nuage,
Je vois trop aujourd'hui tout ce qu'il va m'ôter :
J'aimois à le prévoir, je perds à le connoître ;
J'espérois l'instant où je fuis,
Je crains l'instant où je dois être.

Il est d'autres plaisirs que le tems a détruits :
Plus jeune, je pensois que ma jeune maîtresse
Etoit le seul objet qui pourroit m'enflammer ;
Je croyois pouvoir seul obtenir sa tendresse ;
Je croyois que nos cœurs s'attendoient pour aimer.
Comme un choix éclairé, j'adorois son yvresse ;
Ses desirs me flattoient, j'estimois ses rigueurs ;
Du nom de sentiment j'honorois sa foiblesse ;
Je croyois que les cœurs étoient le prix des cœurs.

Digitized by Google

C'eſt ainſi que j'étois dans les jardins d'Armide ;
Au miroir de la vérité,
Au lieu d'un ſéjour enchanté ;
Je découvre une plage aride :
Je l'ai vû, cet Amour, cette Divinité ;
Au vuide de nos cœurs, à notre oiſiveté ;
J'ai vû qu'il devoit ſa puiſſance ;
Il n'eſt jamais dans ſa naiſſance
Que le goût de la volupté ;
Languiſſant dans la jouiſſance,
Réveillé par la vanité :
D'une froide fidélité,
On conſerve l'objet avec inquiétude,
On lui ſoumet ſa volonté.
L'amuſement ſe change en habitude ;
L'habitude en néceſſité.
J'ai perdu par degrés les vertus les plus cheres.
Ah ! le grand jour qui m'a frappé
A trop éclairé mes miſeres,
Et je maudis l'inſtant où je fus détrompé.
Je voyois les humains comme un peuple de freres,
Sans défenſe auprès d'eux je ne redoutois rien ;
Je voyois tous les cœurs prêts à répondre au mien ;
Je croyois aux ames ſinceres.
J'ai vû l'exacte probité,
Et la ſcrupuleuſe équité
Cacher ſouvent des cœurs arides.
J'ai vû prendre pour la bonté
La foibleſſe des cœurs timides,
Le vil beſoin d'être flatté

Digitized by Google

Donner des louanges perfides,
Inspirer le seul goût de la société.
J'ai vû que la sincerité
N'étoit que l'orgueil ou l'envie,
Qui s'exhaloient en liberté
Par une fausse piété.

J'ai vû la raison poursuivie,
Le vice adulateur des graces revêtu,
Déplacer avec art le mérite sublime.
J'ai vû par ses amis l'honnête homme abattu;
Tout est opprimé, s'il n'opprime:
Tout combat sur la terre, ou tout est combattu:
Le plus fort est tyran, le plus foible est victime.
Aurois-je donc perdu le plaisir d'estimer?
Et faut-il rougir de mon être?
Dès qu'on commence à vous connoître,
Faut-il donc, ô mortels, cesser de vous aimer?
Auprès de toi, * * j'oublie
Combien ils sont légers, aveugles ou pervers;
Si je mépriſe en eux la Nature avilie,
J'admire en toi la Nature ennoblie:
Sans toi j'irois chercher les plus sombres déserts:
Là, dans un antre obscur, ou sous un toit de chaume,
Pleurant d'avoir connu le néant des vertus,
Je m'écrierois avec Brutus:
O vertu, n'es-tu qu'un fantôme?

Fin du Tome II.

Digitized by Google

TABLE

DE TOUTES LES PIÉCES contenues dans le second Volume.

PIÉCES FUGITIVES DE M. DE V***.

Lettres de Monsieur de V***, écrites en 1719. qui contiennent la Critique de l'Œdipe de Sophocle, de celui de Corneille, & du sien.

Lettre premiere, page 1
Lettre II. 9
Lettre III. Contenant la Critique de l'Œdipe de Sophocle, 11
Lettre IV. Qui contient la Critique de l'Œdipe de Corneille, 33
Lettre V. Qui contient la Critique du nouvel Œdipe, 46
Lettre VI. Qui contient une Dissertation sur les Chœurs, 59

Digitized by Google

Lettre VII. à l'occasion de plusieurs Critiques qu'on a faites d'Œdipe, page 63
Lettre de Mademoiselle de Launay, depuis Madame de STAAL, *à Monsieur de F****, 68
*Réponse de Monsieur de F****, 70
Poëme sur le soin que le Roi prend de l'éducation de la Noblesse dans ses Places & dans Saint Cyr, 1687. 72
Priere pour le Roi, 76
*Réponse à une Lettre de Made V****, ibid.

Lettres sur differens Sujets, par Monsieur de V***.

Lettre à Messieurs les Auteurs du NOUVELLISTE DU PARNASSE, 80
Lettre à Monsieur l'Abbé D. F. sur la Tragédie de la Mort de César, 95
Lettre à M. de la Roque, sur la Tragédie de Zaïre, 1732. 97
*Lettre à M. l'Abbé P**, sur les Elémens de Newton*, 1738. 113
*Lettre à M. T**, sur l'Ouvrage de Monsieur du Tot & sur celui de Monsieur Melon*, 1738. 124

Digitized by Google

Lettres Italiennes, à M. le Cardinal Q**, avec la Traduction.

Lettera prima. Berlin, Gennaro, 4.... 1752. pag. 141

Lettera seconda. Postdam, 4. *Luglio* 1752. 142

Lettera terza. Postdam, 29. *Settembre* 1752. 143

Lettera quarta. Postdam, 21. *Novemb.* 1752. 144

Traduction des Lettres Italiennes.

Lettre premiere, 145

Lettre II. 146

Lettre III. 147

Lettre IV. 149

Remerciement sincere à un homme charitable, 150

Lettre à M. Koënig, à Postdam, le 17. *Novembre* 1752. 157

Essai sur les Guerres Civiles de France, traduit de l'Anglois de M. de **, 169

Lettre à Monsieur Norberg, Chapelain du Roi de Suede Charles XII. 209

Préface de la Henriade, de l'Edition de Londres, 1730. 224

Digitized by Google

Préface de l'Edition de 1737. par M. Linant, pag. 227

Opuscules de M. Regnard, célèbre Poëte Comique.

Lettre en réponse à une Epître en vers qu'une femme de beaucoup d'esprit lui avoit envoyée, 2. *Juillet*, 1709. 232
Chanson. Air : *Pour la Baronne*, 234
Couplets pour Doguine. Autre, pour la même; Sur le même Air, 235
Vers à Toutine, 236
Elégie par le grand Corneille, 1662. 237
*Epître à M. de V***, en lui envoyant un Poëme sur la Grace*, 243
*Réponse de M. de V****, 244
Epître à M. l'Abbé Rothelin, 245
*Le Philosophe, à Madame la Marquise de T***, par Monsieur de V****, 250
*Prologue, par M. de V****, 253
Lettre à l'Académie Françoise, 1756. 256
Réponse, 258
Autre Lettre, 259
Extrait d'une Lettre sur le Poëme de la Pucelle, 261

Digitized by Google

Epître d'un Medecin sur une maladie qu'il avoit essuyée dans sa jeunesse, pag. 262
Lettre à Mademoiselle **, 264
Epître au célébre Comédien Baron, lorsqu'à soixante ans il remonta sur le Théâtre, 266
*Vers à Monsieur de V****, 269
*Quelques morceaux de l'Essai sur la Poësie Epique, traduit de l'Anglois de M. de V***, par M. l'Abbé D***.* 271

Suite des Piéces fugitives de M. de V***.

*Epître à M. le Maréchal de R***, dans l'Isle de Minorque*, 332
Vers faits à l'occasion du Discours Latin du R. P. Maister, Jésuite, Professeur d'Eloquence, prononcé devant LL. MM. II. & RR. le jour de la cérémonie de l'inauguration de l'Université, faite le 5. Avril 1756. 335
*Epître de M. de V*** écrite à M. des Mahys*, 337
Vers du même Auteur à M. de Richelieu, au sujet des Ouvrages qui ont paru sur la prise de Port-Mahon, 339
Ode à Vénus, par M. le Marquis de Mineure, 341
Vers du même, sur l'art d'aimer d'Ovide, 344

Digitized by Google

Chanson de M. le Chevalier de la Ferté, 345
Impromptu de M. le Duc de la Ferté pour sa femme, ibid.
Chanson adressée à Louis XIV. par Mademoiselle de Menetou, fille de M. le Duc de la Ferté, 346
Epître à M. Aved, Peintre célébre, ibid.
Ode sur l'harmonie des vers, par M. de la Faye, 348
*Addition à la Lettre écrite de Sully à l'Abbé de Chaulieu par M. de V***, dans laquelle il feint une apparition de Chapelle & de Bachaumont*, 354
Préface de l'Anti-Machiavel, 355
*Epître de M. de S. L*** à M....* 360

Fin de la Table.

833715

Digitized by Google

Clavreuil
30.3.1984
[VOLTAIRE]

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google